

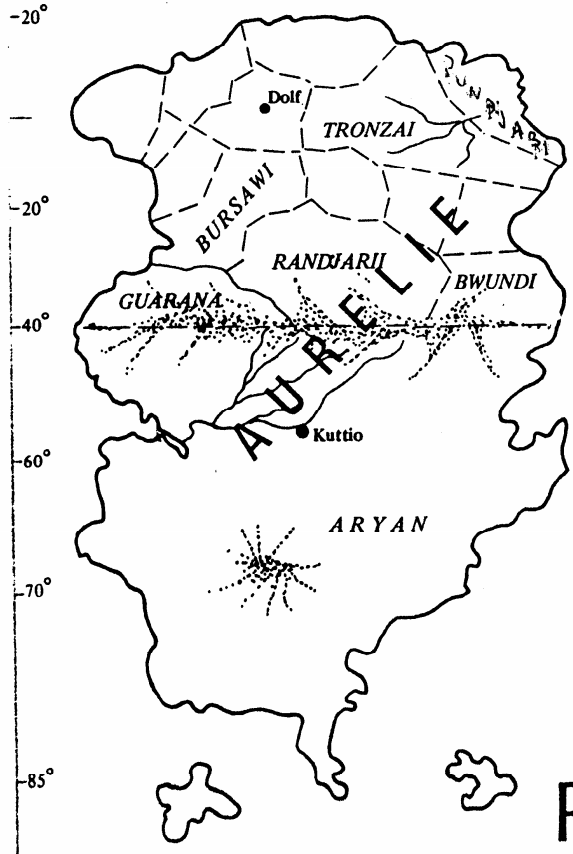
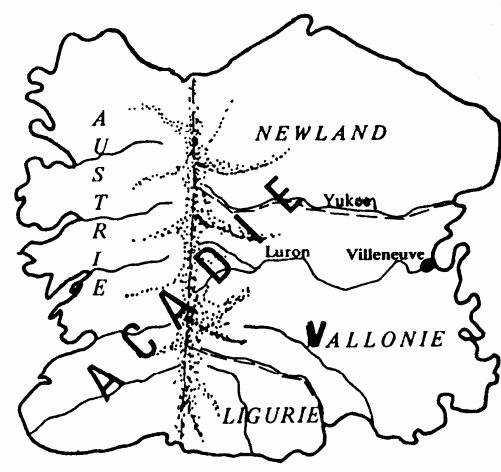
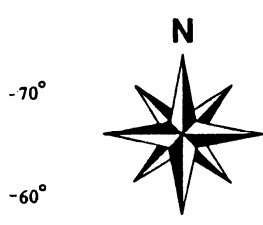
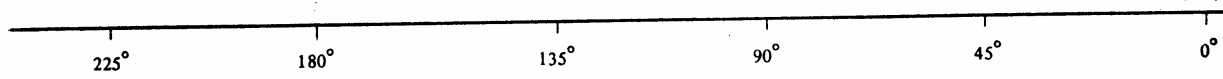
**Jean Paul le Moël**

# **DEMETER**

**Roman de politique fiction**

**Trois volumes**

**\* \***



# PLANETE DEMETER

Echelle : 1/77 000 000

## DEUXIEME PARTIE

### 1 Une redoutable épidémie.

Un rapport Confidentiel parvint à Kuttio, au ministère des Forces Armées, section Santé. Il faisait état d'une épidémie apparue soudainement au Pundjab, envers laquelle les médecins semblaient perplexes. Elle avait déjà, à son actif, un millier de morts. On crut tout d'abord à une de ces fièvres transmises par les moustiques. Des médicaments furent distribués, les vaccins refaits. Puis on pensa à une autre maladie transmissible par l'eau. Celle-ci fut stérilisée. Malgré ces mesures, les soldats continuaient à mourir.

La maladie se caractérisait par une forte fièvre suivie de diarrhées incontrôlables. La fin survenait inmanquablement au bout de trois jours. Une mission de spécialistes était réclamée de toute urgence.

Celle-ci fut composée et acheminée... en moins de trois semaines, pendant lesquelles des milliers d'autres soldats moururent. Lorsque les membres composant la mission débarquèrent enfin d'un avion militaire, ils prirent encore quelques jours pour s'installer, trouvant que le campement qu'on leur avait réservé ne correspondait pas à leur niveau hiérarchique. Les médecins militaires du camp, qui s'efforçaient jour et nuit de lutter contre l'épidémie, ne furent même pas consultés. Puisqu'ils n'avaient rien trouvé, ce ne pouvait être que des ânes! On fit établir rapports sur rapports, analyses sur analyses cependant que l'épidémie étendait ses ravages. Au bout de deux semaines, le commandant du Camp, alarmé par la fonte de ses effectifs, suggéra de faire appel à la médecine civile. Certains officiers de son entourage citèrent même le Professeur Sandra, spécialiste des maladies tropicales, installé à Dolf (capitale du Sunam) avec son équipe. Outrés qu'on pût seulement avoir émis cette idée, les 'spécialistes' de Kuttio affirmaient: "Ne vous en faites donc pas, nous traquons l'ennemi".

Et les soldats tombaient comme des mouches.

La nouvelle finit par filtrer chez le Premier Ministre qui convoqua de toute urgence son ministre des Forces Armées. Bien qu'il ne fût pas militaire, il portait une sorte d'uniforme, constellé de décorations. Il entra, raide comme un piquet, le menton volontaire. A peine si le premier ministre répondit à son salut.

- Dites-moi, Takomo, ces milliers de morts au Sunam!
- Nous faisons ce qu'il faut. Nos meilleurs spécialistes sont sur place.
- J'aurais aimé l'apprendre de vous.
- Je n'ai pas voulu déranger son Honorable Excellence pour une brouille.
- Combien de morts, dites-vous?
- Heuh... une trentaine de mille. Peut-être davantage!
- En combien de temps?
- En un mois.
- Et vous appelez cela de la brouille! Quels sortes de spécialistes avez-vous envoyés?
- Les plus hauts fonctionnaires de mon Ministère, dont le Directeur de la Santé lui-même, c'est vous dire si...

- S'y connaissent-ils en maladies tropicales?

- Pas vraiment, mais ils peuvent apprendre.

Le Premier Ministre explosa:

- Vous allez me faire revenir ces jean-foutres par le premier avion, je prends l'affaire à mon compte, vous pouvez disposer.

Le Ministre salua et se retira, outré et ulcéré, le menton un peu affaissé.

Sans plus attendre, Iwo Jima fit appeler son fils en inspection dans le Sud. Son rapport sur Oha avait grandement servi pour le débarquement. L'Etat-major l'avait apprécié à sa juste valeur.

Accueilli à son débarquement sur l'aérodrome principal de la base du Pundjab, avec des honneurs peu en rapport avec son grade, le capitaine Iwo Iwo Jima s'enferma un moment avec le Commandant. Puis il désira rencontrer les 'spécialistes' du ministère. Ceux-ci, tout en pestant

contre la jeunesse et le faible grade de leur interlocuteur, se firent tout d'abord obséquieux. Puis, voyant qu'il semblait les écouter avec attention, ils reprirent leur ton naturel débordant de suffisance pour pontifier sur leurs recherches en des termes du plus abscons jargon médical, afin d'en cacher le creux. L'un d'entre eux, le moins gradé, fut chargé de poser la question qui leur importait par dessus tout:

- Votre Honneur a-t-il des instructions concernant la continuation de notre importante mission?
- Oui... Vous repartez par l'avion qui m'a amené.

Sa visite suivante fut pour les médecins du camp qu'il trouva exténués et découragés par leur impuissance envers cette terrible épidémie. Iwo voulut voir les hôpitaux de campagne qui n'étaient plus que des mouiroirs où on lui confirma l'inexorable et invariable cheminement de la maladie:

“Apparition de la fièvre au lever du jour, sommet dépassant les 41° au milieu de la nuit; retour à la normale le lendemain matin, coïncidant avec le déclenchement de violentes diarrhées incontrôlables; rémission le troisième jour, faisant croire à la fin de la crise, le malade reposant calmement, bien que sur son visage les stigmates de la mort apparaissent déjà; arrêt du cœur à la tombée de la nuit.”

Un jeune médecin, frais émoulu de l'Ecole de Santé militaire, qui avait suivi la visite sans dire mot, profita d'un moment où Iwo était seul pour lui glisser:

- Capitaine, pourrais-je m'entretenir avec vous en particulier?

Son premier réflexe fut de regarder avec étonnement le seul qui ne lui avait pas donné du 'Votre Honneur'. Une tête ronde au cheveu noir, dru et court, un regard vif dans un visage ouvert aux pommettes saillantes, tel était cet homme de taille moyenne. Il lui plut. Et c'est debout, entre deux tentes, qu'une fois seuls, le jeune médecin militaire lui fit part de ses observations.

“Un fait m'a vite frappé: la maladie ne touche que les hommes de troupes. Pas un officier, quelques rares sous-officiers. Leurs conditions de vie diffèrent: logement, nourriture, boisson. Une seule chose nous est commune: l'air que nous respirons. J'en ai déduit que le vecteur porteur ne peut être l'air. Je me suis donc arrangé –et ceci contre le règlement, ce qui risque de me coûter ma carrière– à mettre un groupe d'hommes dans les conditions de vie d'un officier. Ils sont tous en vie alors que dans l'unité d'où ils provenaient, l'effectif a fondu de moitié.

- C'est donc soit la nourriture soit la boisson, conclut Iwo.

– C'est ce que j'ai cru au début; jusqu'à ce qu'une nuit, un des hommes ne quitte le campement spécial dans lequel j'effectuais mon expérience. Je l'ai suivi. Il se rendait dans un endroit dont personne ne vous parlera et que je vous montrerai cette nuit, si vous le voulez bien. Le lendemain il était terrassé par la terrible maladie et, comme tous, il en est mort. Si vous êtes d'accord je vous donne rendez-vous à 21 heures.

Il lui indiqua l'endroit, le salua et le quitta.

Quand Iwo rejoignit le reste du groupe qui attendait impatiemment non loin, on n'osa lui demander l'objet de leur entretien. Cependant il lui fut conseillé de se méfier de cet illuminé de Tagazawa. Il n'en faisait qu'à sa tête, une tête hélas bien folle! Sa mutation venait d'être décidée.

Bien qu'invité à une grande réception chez le Commandant, l'envoyé spécial du Premier Ministre quitta ses hôtes un quart d'heure avant 21 heures pour retrouver Tagazawa. Il ne le reconnut pas tout d'abord, car il portait des vêtements d'homme de troupe. D'un sac il sortit les mêmes pour Iwo. Non loin de là, ils se joignirent à un petit groupe de soldats dont les réflexions faites tout haut ne laissaient aucun doute sur leur destination. Parvenus à proximité de la clôture du camp, ils se joignirent à une file qui aboutissait à une grande tente. A l'entrée de celle-ci se tenaient quatre sous-officiers tenant à la main une gamelle, dans laquelle les entrants déposaient des billets de banque. Ce qu'ils firent à leur tour. A l'intérieur, se trouvaient disposés des lits de camp où attendaient des femmes originaires du Pundjab, accueillant à leur façon les virils soldats Aryans. Deux d'entre eux, Iwo Iwo et Tagazawa, se contentèrent de leur donner une petite tape sur la cuisse, ce qui ne les étonna pas outre mesure. Par contre, les autres troufions ne manquèrent pas de qualificatifs pour fustiger la défaillance de leur virilité qu'ils allèrent jusqu'à mettre en doute.

– Ces malheureux ne savent pas qu'il ne leur reste plus que trois jours à vivre, chuchota le jeune Tagazawa à l'oreille d'Iwo.

Sur le chemin du retour le médecin continua son exposé, précisant que les sous-officiers atteints avaient fait comme eux en se déguisant en soldats. Portant son enquête dans les villages avoisinant il y avait constaté les mêmes phénomènes de mortalité. La maladie ne touchait que les mâles.

– Et vous n’avez rien fait pour arrêter tout cela? s’écria Iwo.

– Oh que si! J’ai commencé par alerter mes collègues. Mais ils me prennent pour un fou et ne se donnent même pas la peine d’écouter ce que je dis. Par le bouche à oreille j’ai essayé de faire savoir autour de moi qu’il y avait danger de mort. Ceux qui m’ont entendu sont encore en vie. Mais la plupart se sont montrés très agressifs, me précisant qu’ils n’avaient pas de conseils à recevoir d’un *pédé* qui voulait remettre en honneur les anciennes pratiques. Malheureusement ils ne sont plus de ce monde.

– Vous détenez pourtant une preuve par les hommes de votre camp!

– Bien sûr, mais si je la dévoile on n’y verra que l’infraction, et je me retrouverai en prison. Là, il ne me sera plus possible d’agir.

– Je m’en occupe dès demain, dit Iwo en prenant congé de l’officier de santé.

Il n’eut pas à cœur de rejoindre la futile réception qui continuait malgré l’absence de celui en l’honneur duquel elle était sensée se dérouler.

Levé à l’aube, il voulut revoir Tagazawa pour un complément d’information, mais il ne se trouvait pas dans sa chambre du bâtiment affecté aux Médecins. Il fit effectuer des recherches qui n’aboutirent pas. Finalement un médecin-colonel lui dit: “il a dû encore passer la nuit avec ses amies du village. Il doit y être encore!”

Iwo garda pour lui ce qu’il savait.

– Je tiens essentiellement à le voir.

– On peut vous renseigner aussi bien que lui, certainement mieux.

D’un ton sec qui ne souffrait aucune contestation, Iwo répliqua:

– J’en doute, faites-le chercher.

– Ça, cela ne dépend pas de moi. Il faut vous adresser à la Police Militaire.

Bien qu’il lui semblât peu probable que le jeune médecin ait quitté le camp après avoir pris congé de lui, il fit cependant effectuer des recherches. Dans l’attente, il se rendit aux différents hôpitaux de campagne. Dans l’un, parmi les malheureux en phase fébrile, il put reconnaître deux de ceux qui attendaient dans la file, près de la tente, la nuit passée.

Estimant en savoir assez, il se rendit directement chez le Commandant, un général du plus haut grade. Ce dernier, avec prudence, osa demander pour quelle raison l’envoyé spécial recherchait ce jeune sous-lieutenant dont le dossier, qu’on lui avait transmis de toute urgence, était si déplorable?

– Quand vous le saurez vous ne me demanderez plus pourquoi.

Le ton de la phrase était sans appel et suffisamment explicite. Ce fut immédiatement le branle-bas de combat dans tout le camp: “ordre impératif de retrouver à tout prix le deuxième-lieutenant médecin Tagazawa”.

Ne doutant pas que, cette fois, l’affaire allait aboutir rapidement, Iwo osa à son tour demander au Commandant comment les problèmes sexuels étaient traités dans le camp?

Choqué par le côté cru de la question –qu’un Aryan bien éduqué n’aurait jamais dû évoquer–, il avala très fort sa salive et tenta d’éluder la question en disant que les hommes étaient tellement occupés dans la journée qu’à la fin du repas du soir ils ne pensaient qu’à dormir.

– Ce n’est pas ce qu’il m’a été donné de voir.

Et Iwo lui conta son aventure de la nuit.

– Ce n’est pas possible.... Excusez-moi Capitaine, ce n’est pas que je mette votre parole en doute, mais ce lieutenant s’est livré avec vous à une sorte de petit jeu, qu’il paiera très cher.

– Jeu mortel.

– Que voulez-vous dire?

Iwo lui conta sa visite du matin. Les yeux du général se mirent à tourner de plus en plus vite dans leurs orbites. Puis il appuya sur un timbre. Un planton apparut aussitôt:

– Appelez-moi le général Yakaose.

S'ensuivit alors un défilé d'officiers supérieurs lesquels, selon un ordre décroissant de la hiérarchie militaire; ignoraient; s'en doutaient; en avaient entendu parler; se taisaient. Enfin, le dernier, parfaitement au courant mais qui pensait cette pratique couverte en haut-lieu!

Une cascade d'ordres s'ensuivit. En avalanche, elle déboula du haut de la pyramide afin d'arrêter ce scandale, dans l'attente d'une enquête pour punir le ou les coupables.

Quand ils furent de nouveau seuls dans le bureau le commandant s'adressa à l'envoyé du premier ministre:

- Etes-vous satisfait, Capitaine Jima?
- J'attends toujours des nouvelles du Lieutenant Tagazawa.

Haussant les épaules, le commandant prit le téléphone, fit une série de numéros dont le dernier fut le bon puisque, en reposant le récepteur, il déclara d'une voix lasse:

– On a retrouvé votre ... second lieutenant. Arrêté cette nuit il risque, tout simplement, la dégradation.

– Pour quel motif?

– Normalement, seule la Justice est habilitée à connaître de l'accusation, mais, exceptionnellement, je peux vous le dire... C'est le lieutenant Tagazawa qui a organisé toute l'affaire.

Calmement, comme s'il n'avait rien entendu, Iwo répondit:

- J'aimerais le voir, dans ce bureau, en votre présence.
- Ce n'est hélas pas possible, il est entre les mains de la Justice Militaire.
- Dont vous êtes le chef.
- Je suis désolé, ce n'est pas possible. C'est contre toutes les règles ... Est-ce tout, Capitaine Jima?

– Non... Puis-je me servir de votre téléphone?

– Sans problème! Réseau intérieur?

– Non, Kuttio.

Le général, qui était en train de s'effacer pour laisser passer Iwo, s'arrêta net:

– Qui à Kuttio?

– Mon père.

– Attendez, je vais voir ce que je peux faire. Permettez que je passe dans la pièce à côté.

Il en revint peu après, le visage glacé.

– Le lieutenant Tagazawa sera là dans cinq minutes.

Plus aucune parole ne fut échangée avant que n'apparaisse le jeune médecin. Il avait l'air assez mal en point. Cependant il adressa un léger sourire à Iwo avant de saluer le Général.

Iwo lui demanda de tout conter sans rien omettre. La première réaction du Commandant fut de dire:

– Ce type d'expérience que vous menez sans l'accord de vos supérieurs constituera un deuxième chef d'accusation. J'y veillerai personnellement.

Iwo bouillait intérieurement. Aussi dut-il se contenir pour énoncer calmement:

– Vous semblez oublier, Général, qu'il y a eu plus de trente mille morts!

– Je ne les oublie pas, mais tout cela ne justifie en rien un tel manquement à la discipline... c'est tout, Lieutenant Tagazawa?

– C'est tout Commandant.

Il appuya de nouveau sur un timbre, deux policiers militaires parurent:

– Ramenez le prévenu à sa cellule.

– Un instant, dit Iwo.

Face à cette inqualifiable audace d'un simple Capitaine à l'encontre de leur général, commandant du camp, les policiers, médusés, interrogèrent du regard leur chef. Celui-ci, d'un bref hochement de tête, leur fit signe d'attendre. Iwo continua:

– A partir de maintenant le Lieutenant Tagazawa est mon conseiller spécial. Mon enquête n'est pas terminée et j'ai besoin de ses compétences.

– Il faut que j'en réfère au ministre de la Défense.

– Faites donc.

De nouveau, le général passa dans la pièce à côté. Ce n'était plus un visage glacé qu'il présenta à son retour mais celui d'un homme qui venait de toucher le fond de l'écœurement.

– C'est entendu, laissa-t-il échapper avec une lassitude infinie.

– Merci de votre coopération, général.

Iwo salua et sortit, suivi par Tagazawa.

Celui-ci raconta à Iwo comment, peu après leur séparation, il avait soudain été attaqué par un groupe de sous-officiers qui l'avait tabassé violemment. Il s'était évanoui et réveillé dans une cellule sans fenêtre.

– J'ai eu le temps de les entendre dire: "ton copain ne perd rien pour attendre".

– Un peu tard maintenant, je pense.

Puis le jeune médecin ne put s'empêcher d'exprimer sa satisfaction admirative pour la façon dont Iwo avait traité le Général.

– C'est un incapable... Dans notre pays, plus on s'élève dans la hiérarchie plus on trouve des incapables.

Personne d'autre que ce 'un peu fou' de Tagazawa n'aurait osé poser la question:

– Même votre père?

– Oh non, mon père est suprêmement capable mais il aime à s'entourer de nullités qu'il manipule à sa guise... C'est une forme de Commandement un peu trop facile et que je n'approuve pas.

A partir de ce moment, le Lieutenant Tagazawa conçut une admiration sans bornes pour son jeune protecteur.

Iwo continua:

– Il faut vraiment que les Acadiens soient tombés bien bas pour nous laisser faire sans réagir. Il aurait suffi d'une volonté de résistance bien affirmée pour que mon père soit surpris de l'inefficacité de sa superbe machine de guerre.

– J'y ajouterai qu'un grand nombre d'hommes de troupe, qui me font suffisamment confiance pour me livrer leurs pensées, se demandent bien ce que la conquête du Monde changera à leur vie quotidienne?

– C'est ainsi, on n'y peut pas changer grand chose, conclut Iwo.

Les jours qui suivirent, les deux jeunes officiers se livrèrent à une enquête dans les villages bordant l'immense camp. Ils purent constater les mêmes ravages de la terrible maladie. Elle concernait uniquement les mâles ainsi que l'avait signalé Tagazawa.

Quoique impopulaire, l'interdiction absolue de ce fructueux commerce sexuel fut cependant suivie d'effets spectaculaires. Pendant les quinze jours qui suivirent, pas un seul cas ne fut signalé. Ce que le général commandant du Service de Santé attribua à une pilule magique que ses laboratoires avaient mis au point et que chaque homme devait prendre impérativement tous les matins.

Tagazawa, qui avait le génie de l'expérimentation, l'administra aux hommes des villages, avec l'accord d'Iwo, ce qui n'arrêta nullement la mortalité chez ceux-ci. Ils gardèrent pour eux leur conviction. La hiérarchie du camp n'était pas encore prête à vouloir entendre des choses par trop dérangeantes.

Ce fut avec un immense soulagement que les Hautes Autorités de la base virent s'envoler Iwo et son Conseiller. Ce soulagement fut de courte durée. Peu de temps après le retour d'Iwo à Kuttio, un nouveau message confidentiel parvint au ministère de la Défense qui le transmit immédiatement au Premier en personne: la même maladie était réapparue, mais cette fois chez les officiers. Le Haut-Commandement du camp fut le premier touché. Ce qui, en soi, n'était pas forcément une mauvaise nouvelle!

S'envolèrent de nouveau Iwo et son jeune ami. Ce dernier lui était devenu d'autant plus cher qu'il lui avait permis de transmettre et recevoir des messages d'Annah. Dans cette entreprise, Miko Tagazawa avait fait preuve d'une réelle imagination.

## **2 Apprendre une langue étrangère peut être mortel!**

Les relations commerciales entre Aryan et l'Acadie avaient repris, avec certaines limitations cependant, sur lesquelles Aryan n'avait pas insisté pour la double raison que son potentiel industriel était de plus en plus engagé dans l'armement et que le résultat final ne faisait plus de doute.

Azumi Tekone, l'inamovible ministre de l'Industrie, non content de superviser ce gigantesque effort dont son portefeuille personnel ressentait les bienfaits, conçut une nouvelle activité s'apparentant fort à ce trafic de petites filles qu'il avait abandonné à regret suite à sa découverte par Izu, confirmant cette loi de la Nature qu'on ne fait bien que ce pour quoi on est fait.

Bien qu'il fût de tradition dans l'Armée Aryane qu'on se satisfasse entre hommes, la proposition de l'émissaire du ministre de l'Industrie fut particulièrement bien accueillie et jugée du plus grand intérêt. L'affaire fut rondement menée.

Une directive du ministère des Forces Armées avait prescrit (en vue du prochain débarquement) des cours de langues aux officiers et sous-officiers. Le rendement était déplorable, la méthode d'enseignement ne différant guère de celle du maniement des armes. Les langues d'Acadie, au nombre de quatre, se révélèrent très vite hermétiques.

Le ministre de l'Industrie, n'hésitant pas à déborder de son domaine, proposait de créer un Centre Culturel où des enseignantes d'Acadie viendraient, sur place, illustrer par le geste et la parole la vie culturelle dans leur pays afin que les officiers y débarquant se sentent tout de suite comme des poissons dans l'eau. L'idée plut, ô combien! La construction de ces temples de la culture démarra sans tarder.

La maladie des officiers était semblable à celles des hommes de troupe avec la même rigueur dans son développement chronologique. Une analyse minutieuse de leurs activités permit d'en découvrir l'origine: les temples culturels! Le nouveau Commandant par intérim était du genre ouvert –une espèce rarissime dans l'armée Aryane. Il fut aisément convaincu. Les établissements 'culturels' furent fermés. Les 'enseignantes' renvoyées.

L'épidémie sembla enrayée pendant quelques jours. Puis quelques cas réapparurent. Ainsi que parmi les hommes de troupe.

– Privés de femmes, les hommes se la transmettent maintenant entre eux, dit le jeune médecin à Iwo. La bataille est perdue d'avance. Il faut combattre l'épidémie à sa source. Nous devrions nous rendre auprès du Professeur Sandraud, à Dolf.

– Pourquoi lui?

– Parce qu'il est la plus haute sommité mondiale en matière d'épidémiologie tropicale... Pensez-vous pouvoir le faire sans en référer à votre père?

– J'ai tous pouvoirs.

## **3 Mission à Dolf**

Pour se rendre à Dolf ils optèrent pour la voie terrestre, se réservant de faire des enquêtes en cours de route afin d'essayer de déterminer les limites géographiques de la maladie. Ce qu'ils découvrirent se situait déjà bien au-delà de ce qu'ils avaient imaginé.

L' I E T (Institut d'Epidémiologie Tropicale) fondation de la Cristoforo Colombo S. A., se trouvait dans un des trois immeubles de la mythique capitale de Dolf, les deux autres étant le Musée et le siège du Gouvernement.

En pénétrant dans ce somptueux bâtiment ouvert à tous, la première impression n'était pas très bonne. Une étrange anarchie semblait y régner. La population locale avait investi les couloirs et les



escaliers pour y dormir, manger, jouer aux osselets (jeu national). Certains mêmes y avaient installé de petits commerces. Les collaborateurs du Professeur ne goûtaient pas particulièrement cet état de choses. Hors de leurs bureaux climatisés ils ne parvenaient qu'à grand peine à circuler dans les couloirs. Bien que le grand bureau du Professeur restât toujours ouvert, les squatters locaux se contentaient de s'entasser autour, sans y pénétrer.

Après s'être frayés difficilement un chemin, Iwo et Miko se tenaient debout dans l'embrasement de la porte, dans l'attente d'un signe. Penché sur une table rustique, le savant écrivait, ses longs cheveux gris répandus sur ses épaules ainsi que sur le meuble. Il finit cependant par lever la tête. Apercevant les deux hommes, il leur fit signe de la main d'entrer cependant qu'il se plongeait, de nouveau, dans sa rédaction. Ce n'est qu'un long moment après, alors que les deux visiteurs se retrouvaient figés, juste devant sa table de travail, qu'il se redressa. La taille du professeur Sandraud était nettement au dessus de la moyenne. Son âge indéfinissable. Les traits de son visage étaient fortement creusés, ravinés par endroits. Son regard, d'une profondeur et d'une limpidité exceptionnelle, s'anima. Il laissait deviner une intelligence peu commune.

– Que puis-je faire pour vous ?

Sans se présenter, ce dont son interlocuteur ne semblait guère se soucier, Iwo lui demanda s'il avait en cours des recherches sur une maladie nouvelle dont il donna la description.

– Je lui ai même donné un nom: SEXTRA (sexuellement transmissible)... Elle est apparue au Pundjab et ne rentre actuellement dans aucune classification connue... Elle ne touche que les hommes. Le vecteur est aussi bien la femme que l'homme. Il semble cependant que le virus, si virus il y a, est d'abord apparu sur les femmes. On m'a rapporté des milliers de morts dans les camps Aryans du Pundjab. C'est de là que vous venez?... Si vous aviez la bonté de me dire tout ce que vous savez, je crois que cela m'aiderait grandement.

Il écouta gravement le rapport des deux jeunes Aryans, prenant des notes de temps en temps. Puis il se mit en mouvement vers la porte, signifiant par là que l'entrevue était terminée. Il prit congé en leur disant, de cette voix douce qui rassurait :

– J'aimerais que nous restions en contact, si toutefois cela vous est possible... Je ne connais qu'un ennemi: la maladie !

Après leur départ il resta un long moment sur le pas de la porte. Puis, après avoir bavardé amicalement avec les gens qui stationnaient dans le couloir, il revint à sa table de travail.

## **4 Un père et son fils**

Depuis son retour à Kuttio, Iwo Iwo se morfondait dans l'inaction. Le cabinet du Premier ministre, lieu de son affectation, était constitué d'hommes jeunes, dynamiques, sans passé et sans scrupules. Un grand nombre d'entre eux nourrissait, à l'encontre d'Iwo Jeune, une jalousie mêlée de crainte, du fait de ses relations supposées privilégiées avec le 'patron'. Il n'avait aucun ami. Miko, retourné au Pundjab, ne donnait pas de nouvelles. Son père lui interdisait de se rendre à la maison natale sans son autorisation. Il se refusait à la demander.

Un matin, alors que, méditatif, il regardait par la fenêtre de son bureau les évolutions d'un hélicoptère, l'idée lui vint de réitérer sa demande d'affectation à son ancienne unité d'hélicoptères de combat.

Lors de son affectation à l'Ecole militaire du Kuondo, à son retour d'Hauvard, il avait opté pour cette arme. Son choix avait surpris, pour ne pas dire choqué. Cette filière ne semblait pas, en Aryan, bénéficier du meilleur label. La cavalerie, à cheval, dans le pur traditionalisme militaire, restait inégalable. A la question qu'un esprit normalement constitué pouvait se poser concernant le rôle du cheval au milieu des blindés et des avions d'assaut, le Commandement répondait qu'un cavalier se reconnaissait partout, sur le terrain, dans les airs, sur et sous les mers, véritable seigneur de la guerre. On n'aurait pas compris que l'héritier du détenteur du pouvoir suprême déroge à cette règle. Ce dernier, discrètement averti, avait néanmoins approuvé le choix de son fils, tout en ne se privant pas, une fois de plus, d'accabler de sarcasmes ces militaires dont il attendait pourtant qu'ils lui apportent la couronne mondiale.

Alors qu'il s'apprêtait à demander à son premier ministre de père, une entrevue officielle, il fut averti par téléphone que ce dernier désirait le voir. Quelle pouvait en être la raison?

Un instant après il était introduit dans le bureau du chef du gouvernement. Alors qu'il se tenait raide, dans une attitude très militaire, son père lui dit:

– Assieds-toi, j'ai un petit moment de répit, j'avais envie de bavarder avec mon fils.

L'homme lui parut fatigué, empâté, le teint blafard. Un moment il ôta ses lunettes noires afin d'en essuyer les verres, laissant apparaître, dans des yeux gonflés, un regard trouble et mouillé, sous des paupières affolées, dont la gauche battait sans relâche.

– Je désirais te voir... le temps passe à une vitesse effrayante... par moments il me vient des envies de repos... quasi éternel!

– Vous en faites peut-être trop!

– J'en ai toujours trop fait... Mais à ce poste c'est trop ou rien. Tu verras quand tu y seras.

Iwo junior n'avait jamais envisagé cette perspective! Elle ne lui souriait guère.

– Vous y êtes encore pour longtemps, répondit-il poliment.

– Certes, mais nul n'est éternel... comment va Izu?

– Je ne sais pas.

– Vous êtes fâchés?... C'est vrai qu'elle n'est pas facile, ta mère!

– Vous m'avez interdit de la voir! osa dire Iwo jeune, d'un ton que son père n'aurait toléré d'aucun autre.

– Ce n'est pas tout à fait cela, je t'ai simplement demandé de m'avertir quand tu irais la voir, rectifia-t-il d'un ton un peu las, mais étonnamment patient.

– Je veux bien vous avertir, mais je ne veux pas d' 'escorte'.

Un léger sourire apparut sur les lèvres du redoutable potentat.

– Tu es bien le fils de ta mère.

– Ainsi que de mon père.

– C'est vrai...

Comme il n'en venait toujours pas au but de la convocation et qu'il lui semblait inconcevable qu'elle ne se borne à une simple conversation familiale, le jeune homme décida de brusquer les choses.

– Avez-vous une autre mission pour moi?

– Je ne pense pas... à moins que celui qui a rendez-vous après toi m'apporte enfin ce remède miracle susceptible d'enrayer cette terrible épidémie... Au fait, j'attends toujours ton rapport.

– Il est prêt. Vous ne m'en avez toujours pas fait la demande.

– Nous verrons cela un peu plus tard.

– Comme vous voudrez.

Dans le silence qui s'ensuivit, le premier ministre leva les yeux vers une énorme pendule murale et poussa un grand soupir:

– Il va falloir, hélas, que nous nous quitions.

C'est alors qu'Iwo junior fit part à son père de son désir de quitter le cabinet pour une unité opérationnelle. Ce dernier ne parut pas surpris et accorda son autorisation sur le champ. Après un bref moment d'hésitation, il ajouta:

– Que dirais-tu de dîner ce soir avec moi? Je voudrais te présenter à une amie qui me devient très chère... A moins que cela ne heurte tes principes!

– Non, non, pas du tout.

Le père parut profondément touché par la réponse, ainsi que sa spontanéité. C'était peut-être le moment de poser la question qui lui importait plus encore que sa ré affectation à son unité d'hélicoptères!

– Pour maman, êtes vous d'accord pour que j'y aille, seul, après vous en avoir averti?

– Je suis d'accord.

– Merci père.

Se levant spontanément, il passa derrière le meuble-bureau et, prenant la main gauche de son père, y posa un profond baiser filial. N'eussent été les lunettes noires, il aurait pu voir les yeux du redoutable premier ministre d'Aryan se mouiller. Celui-ci se contenta de renifler et, lorsque son fils franchit la porte, il lui lança:

– A ce soir n'oublie pas.

Kuzima, la jeune beauté qui semblait avoir subjugué son père lui déplut instantanément. Certes elle était belle, grande, fine, avec tout juste ce qu'il fallait de fente aux yeux et de saillant aux pommettes pour ne pas lui dénier son appartenance à la race Aryane. Il la trouva trop apprêtée, fardée à l'outrance, à l'instar de ces hôtessees qui hantaient certains lieux à Kuttio. Attentive, elle savait rire aux bons mots de son maître, discrètement, en se cachant derrière de jolies mains, minutieusement manucurées, et en papillonnant de ses yeux aux cils exagérément allongés. Elle laissait paraître juste ce qu'il faut d'admiration pour les certitudes que le premier Ministre avait sur toutes choses, tout en se permettant, cependant, de temps en temps, d'une petite voix haut perchée, quelques réflexions passe-partout de son cru que le vieillissant potentat écoutait avec ravissement. Il n'en fallait pas davantage pour qu'il s'empare d'une de ses mains sur laquelle il déposait avec avidité un baiser humide et passionné.

Les quelques regards appuyés qu'elle décocha, à la dérobée, au jeune Iwo, le mirent sur ses gardes, lui confirmant son intuition première, celle d'avoir affaire à une aventurière de haut niveau. La raideur et l'attitude glaciale du fils ne furent même pas notées par le père, tellement son aveuglement était total. Bien au contraire, il fut intimement persuadé que la séduction de sa 'tendre amie' avait bien opéré, une nouvelle fois.

Avant de prendre congé, Iwo Jeune lui signala qu'il avait l'intention d'aller dès le lendemain rendre visite à sa mère. Son père ne fit aucune objection mais, malicieusement lui sembla-t-il, lui demanda ce que devenait sa petite femme de quelques jours (Mitsuei). Sans attendre sa réponse, il lui confia qu'il avait été un peu déçu par son choix.

– Vous ne n'aviez pas laissé beaucoup de temps.

– C'est vrai, j'espère que pour la vraie tu auras meilleur goût...

Sur le pas de la porte il ajouta:

– Et cette jeune Noire que ta mère avait recueillie chez elle, s'y trouve-t-elle toujours?

Une brusque rougeur envahit son visage. Son père ne sembla pas la remarquer. Sur le pas de la porte, il le chargea d'assurer Izu de toute son affection, "même si elle n'est plus ma femme", ajouta-t-il.

Le lendemain matin, dans son petit bureau, alors que la journée s'annonçait fort longue, il réfréna plus d'une fois une envie irrésistible de décrocher le téléphone, pour, ne serait-ce, qu'entendre la voix d'Annah! Mais, plus que jamais, il convenait de rester prudent.

Au milieu de la matinée, il reçut une communication téléphonique. Une voix de femme l'interpella, dans laquelle il reconnut sans peine celle de Kuzima.

– Me reconnaissez-vous?... C'est bientôt l'anniversaire de votre père. Je songe à lui faire un cadeau. J'aimerais avoir votre avis... On va vous apporter une lettre. Vous voudrez bien y mettre vos suggestions.

Là se borna l'échange. Peu de temps après, un planton frappa à sa porte, lui remit une enveloppe et se retira immédiatement. Il prit connaissance du message. La rédactrice avouait froidement que l'anniversaire n'était qu'un prétexte pour 'endormir' les écoutes; qu'elle avait réellement quelque chose d'important à lui communiquer concernant son père mais qu'elle désirait surtout le revoir. Le lieu et l'heure du rendez-vous étaient communiqués. Elle lui recommandait d'autre part de détruire soigneusement cette lettre, après lecture.

Alors qu'il réfléchissait sur la suite à donner à cette étrange missive, la sonnerie du téléphone retentit de nouveau. Cette fois il s'agissait d'une voix d'homme lui annonçant qu'on allait le brancher sur le bureau du Premier Ministre.

– Bien dormi, mon fils? tu as fait une forte impression sur Kuzima et j'en suis heureux. Cependant, ce n'est pas pour cela que je t'appelle. Suite à ta demande, j'ai pris contact avec le ministre de la Défense. On t'attend avec une grande impatience... Là aussi tu as laissé une forte empreinte! Fais en sorte que ce départ ne tarde trop... Je te laisse, mon fils, à bientôt.

Après une brève, trop brève, visite à la 'maison des femmes', c'est le cœur un peu gros – faiblesse indigne d'un guerrier aryan– que le capitaine Iwo Iwo Jima prit la route pour rejoindre son unité, stationnée à quelques deux cent kilomètres, au Sud de Kuttio.

## **5 Kuzima.**

Avant d'être remarquée par le tout puissant premier ministre d'Aryan, Kuzima s'était peu à peu élevée dans la hiérarchie du Pouvoir. Elle ne quittait un amant que pour un autre qui lui permettrait de gravir un échelon supplémentaire. Le palier obligatoire et définitif que constitua l'arrivée au sommet la combla et, à la fois, lui posa problème. Certes, elle pouvait être fière du chemin parcouru. Mais, si elle régnait en souveraine sur le cœur et, surtout, les sens du futur maître du monde, ce n'était qu'en coulisse. Avec dépit elle constatait n'avoir aucune prise sur l'homme public. D'autres se seraient contentées des retombées non négligeables de la position, mais, étant de la race de son amant, seule la première place lui paraissait digne d'elle. La sagesse –si toutefois elle est de mise dans ces sortes de vies aventureuses– aurait consisté à devenir de plus en plus indispensable au Maître d'Aryan pour que celui-ci fût tout naturellement amené à lui proposer le statut d'épouse légitime. Lorsque son amant serait intronisé Empereur –il ne lui avait pas dissimulé son but suprême– elle deviendrait, tout naturellement, Impératrice! Il y avait là matière à calmer ses ardeurs! La véritable Nature ne consent hélas à s'endormir qu'à l'aube de la vieillesse. Elle était encore fort jeune. Afin de vérifier la pérennité de son pouvoir de séduction, elle se remit à collectionner les amants. Jeu dangereux, quand on est la maîtresse d'un homme disposant de la plus terrible police du monde! Sa précaution initiale fut de jeter son dévolu, justement, sur le chef de cette organisation, ainsi que deux de ses principaux adjoints.

Ces trois éminents spécialistes auraient dû savoir qu'on ne prend jamais assez de précautions. Pour avoir négligé ce précepte fondamental inhérent à leur profession, ils se retrouvèrent au fond d'une mine de sel, à égalité de position cette fois.

La peine que manifesta Iwo Jima n'eut d'égale que sa grande colère. Kuzima crut voir venue, non seulement la fin de ses ambitions, mais également celle de sa vie. Elle ne dut son salut qu'à un désir violent autant que surprenant que manifesta le premier ministre, et auquel, avec un savoir faire consommé, elle sut répondre comme jamais auparavant. A partir de là, elle se fit plus sage, redoublant de précautions lors des quelques dérapages qu'elle contrôlait toujours mieux.

Mais le Destin la choisit comme instrument!

Un jour surgit un jeune homme, beau comme un dieu, qui, comme nul autre, savait raconter ses voyages sur tout le continent Sud. Hélas, ses souvenirs ne se limitaient pas seulement à son esprit. Son corps en possédait, fort dangereux! Il eut tout juste le temps de contaminer Kuzima avant d'aller mourir en trois fatidiques jours dans un hôpital militaire.

SHE Iwo Jima, le Premier Ministre d'Aryan, ne s'était jamais senti aussi puissant en politique, aussi jeune en amour, qu'au moment où il comprit qu'il allait mourir. C'est alors qu'il se demanda quelle faute il avait bien pu commettre pour que le Seigneur, qu'il avait certes négligé depuis fort longtemps, le rappelle si tôt à Lui.

## 6 L'Acadie respire

Les nouvelles qu'une grave épidémie décimait les troupes d'Aryan massées au Pundjab parvinrent à l'Octogone d'Acadia. Certains y virent la main de Dieu. D'autres qui rêvaient d'en découdre regrettèrent la mise hors combat de l'ennemi. La plupart ressentirent un immense soulagement.

Une nouvelle passa inaperçue. A l'hôpital militaire de la petite ville de Röhmel, en Austrie, se mourait, d'une maladie inconnue, un officier encore jeune. A son chevet se trouvait une femme aux cheveux roux bouclés, qui revenait du Sunam.

Le rideau de secret tissé par les Services d'Iwo Jima, fonctionnait à merveille. Sa mort ne fut connue en Acadie que plusieurs jours après.

Gérald Renom (le toujours Président des Etats-Unis d'Acadie) s'étonnait que ses tentatives de liaison par le téléphone vert n'aboutissent plus. Invariablement il lui était répondu: "Son Honorable Excellence le Premier Ministre Iwo Jima vous rappellera". Ce fut l'ASE (Agence de Sécurité), enfant chéri de Tempelhof qui le lui apprit. Il en fit part au pays.

Dans un premier temps, l'annonce de sa mort fut plutôt ressentie comme une bonne nouvelle. Elle fut suivie par l'inquiétude naturelle qu'entraîne l'Inconnu.

Le débarquement des forces armées d'Aryan sur les côtes d'Acadie –prédites par les cassandraes Tempelhof et Lemai– ne s'était pas produit, et paraissait de plus en plus improbable, presque relégué aux calendes liguriennes. Victime d'une épidémie tropicale dans ses camps du Pundjab, l'armée d'invasion ariane ne semblait plus en état de guerroyer. Le Service d'Information des Armées minimisa l'incidence de la maladie. Si le danger s'éloignait –à tout jamais pour certains optimistes– c'était grâce au rempart élevé par les Forces armées d'Acadie.

Les sociétés humaines sont ainsi faites qu'à peine le danger passé elles retournent avec frénésie à leurs anciennes préoccupations. Certaines voix s'élevèrent pour déclarer intolérable l'occupation de l'île du Printemps. Non pas pour plaindre les malheureux habitants soudainement placés sous la botte ariane, mais parce que la route de leurs vacances préférées était coupée. Le Gouvernement ne manqua pas de porter à la connaissance du pays que la question était à l'étude.

Une autre sujet inquiéta et divisa en même temps le pays: le tarissement du flot de produits 'faits en Aryan'. Si le consommateur s'en chagrinait, les industriels acadiens, eux, s'en réjouissaient. Les syndicats que la menace toujours brandie de la dure loi de la concurrence avait sérieusement affaiblis, haussèrent de nouveau le ton.

## 7 La fin des Mâles!

Si les Acadiens apprenaient ainsi, par bribes, les faits étranges qui se déroulaient en Aryan, ils ne semblaient pas avoir connaissance d'un évènement à l'origine de tout. Une jeune journaliste s'en chargea involontairement en publiant l'interview d'un certain Professeur Sandraud, qui avait consacré sa vie à soigner les déshérités du continent Sud. Profitant du creux des vacances de la mi-année, à un moment où les médias trouvaient difficilement pâture et où chacun aspirait à s'évader de la contrainte quotidienne, elle obtint un premier plan dans un grand magazine, immédiatement relayé par une importante chaîne de télévision.

L'article, pourvu d'abondantes illustrations, résumait la vie du Professeur, faite d'ascèse et de travail. Il se débattait en permanence au milieu de problèmes financiers insolubles. Ce dernier point n'était d'ailleurs pas à l'honneur des autorités Acadiennes. Elles faisaient la sourde oreille à ses demandes répétées de fonds, alors que l'homme rachetait au centuple la triste image d'exploiteur que ses concitoyens avaient laissée de leur passage sur ces terres. Les populations locales lui vouaient un véritable culte et le considéraient comme un saint.

Interrogé sur le problème qui lui paraissait le plus important du moment, le Professeur avait répondu de sa voix douceuse qui collait si bien à son air de patriarche angélique: “nous sommes à la veille d’une catastrophe planétaire: la disparition des mâles de l’espèce humaine!” C’était d’ailleurs le titre agresseur de l’article:

“La Fin des mâles est-elle pour demain?”

Pour la première fois, dans la presse, le nom de SEXTRA faisait son apparition alors qu’il était déjà entré en Acadie et qu’il commençait à s’y répandre, dans l’ignorance générale. En révélant la tragique disparition de centaines de milliers de soldats ariens, ainsi que des habitants mâles du Punjab et des états avoisinants, la vérité s’établit sur l’abandon par Aryan de ses projets d’invasion, contredisant un peu les rodomontades de la gent militaire.

En Aryan les rapports de la Société avec le Sexe étaient troubles. Ces ‘choses là’ se disaient le moins possible et avec moult précautions oratoires, assorties d’un vocabulaire on ne peut plus châtié. En revanche, en Acadie, la libération du Sexe s’était faite concomitamment avec celle de la Femme –ce qui semblait confirmer la théorie psychanalytique prétendant que “la peur de la femme” était la cause essentielle des troubles sexuels. De même qu’après un long jeûne il est compréhensible qu’on se jette sur la nourriture, cette sortie d’un obscurantisme moyen-âgeux de frustrations s’était accompagnée d’excès en tous genres. Le Sexe fut mis à toutes les sauces. “Sex über alles”, disait-on en Autriche. Il était de bon ton de se vanter en public de ses capacités en la matière, bien que cela restât du domaine de l’affirmation gratuite. En Acadie, la transparence sur la fortune personnelle était de règle. Elle s’accompagnait désormais de la transparence sexuelle, ce qui n’était pas forcément du goût des femmes.

Ce retour à la “Grande Peur du Sexe” qui semblait ressortir de l’article fut reçue comme une plaisanterie, en cette fin de vacances où on songeait aux soucis d’une nouvelle année de travail.

La jeune journaliste Ligurienne, Létitia Marini, dont le physique –charmant au demeurant– s’étalait aux côtés de son article, fut immédiatement cataloguée de ‘mal baisée’. De nombreux audacieux lecteurs mâles se proposèrent de rattraper l’affaire, cependant que d’aussi nombreuses lectrices prenaient feu et flamme pour la jolie Létitia, en s’élevant avec force contre l’outrecuidance des mâles. Une mini-guerre des sexes venait de naître. Ce qui n’était pas du tout le but de l’article qui s’était voulu sérieux.

Le vocabulaire populaire s’empara du mot, le décortiquant dans tous les sens. On sextrangla de rire. “Comme c’est sextrange!” devint l’exclamation à la mode. Terminer ses lettres par “sextramment votre” fut du dernier snob. Quant au qualificatif ‘extra’ on lui accola un ‘s’..., sans parler de sextraverti et sextravagant!

L’imagination galopait sur un terrain miné!

Le monde des affaires, toujours prompt à exploiter les modes, ne pouvait laisser passer l’occasion. Le mot s’étala sur les poitrines des téchemises, sur les fesses des djines. Il fut donné à une série limitée de voitures ‘faites en Newland’. Une compagnie pétrolière dépensa une fortune pour changer son nom en SEXTRA. Boisacré (la ville du cinéma, au sud de Ville Neuve) offrit un ‘sextraordinaire’ pont d’or à notre jolie Létitia. Ecœurée par la tournure qu’avaient prises les retombées de son article et par l’inconscience de ses concitoyens, elle refusa toutes les propositions, n’en demeurant pas moins décidée, plus que jamais, à continuer son enquête.

Le deuxième article qu’elle publia quelques mois plus tard fut considéré comme dérangeant et ostentatoire et on lui fit comprendre qu’à force de vouloir trop en faire on finit par ne plus être crédible. Il faut dire, qu’entre temps, la peur était apparue. La réalité était en train de rejoindre l’écrit.

Le sens aigu de la publicité et de la communication du Président Gérald Renom lui apporta le redoutable honneur de donner enfin sa vraie place à la maladie car... il en mourut, rejoignant son ‘ex-ami’ Iwo Jima au Paradis (section ‘Hommes d’Etat’).

Ayant toujours fait en sorte que sa vie soit transparente à un point qui frisait parfois l'exhibitionnisme, sa mort ne pouvait déroger à la règle. Sa fin se déroula en trois longs jours entièrement couverts par les médias, selon la séquence qu'avait si bien décrite Létitia dans son dernier papier. Ce que devait confirmer le spécialiste médical d'ABC, la plus importante chaîne de télévision, après qu'il eut fait le voyage à Dolf, pour y rencontrer le Professeur Sandraud.

Du jour au lendemain, les adorateurs de Sextra se changèrent en contempteurs. Le mot ne fit plus recette mais peur. Le PDG de la Compagnie pétrolière du même nom se suicida, premier mort du SEXTRA à ne pas avoir suivi la règle des trois unités.

Les religions y virent l'occasion d'un retour en force.

Au cours de l'Histoire, deux grandes religions s'étaient affrontées en Acadie: le Calédonisme, religion officielle des royaumes de Vallonie et de Ligurie –avec des petites variantes dues aux ajouts et suppressions des différents souverains– et l'Epuranisme, version épurée de la précédente, plutôt répandue en Autriche et au Newland. Après la dernière guerre qui, pour une fois, ne fut pas 'de religion', un vent de 'libération à tout va' parcourut le continent Nord. Il balaya le sentiment religieux.

La Peur le ramena. Les églises et cathédrales qui commençaient à tomber en ruines, faute d'argent pour les entretenir, virent quelques âmes se mettre à errer entre leurs murs, à la recherche de la méthode oubliée de communication avec l'au-delà. Petit à petit elles devinrent plus nombreuses, entraînant par là même une sorte de génération spontanée de pasteurs qui prirent possession de ces lieux du culte depuis si longtemps désertés.

Ces pasteurs, amateurs ou professionnels, reprirent d'instinct le ton et le style d'une époque où la Religion retenait en mains fermes ses ouailles, menaçant de l'Enfer tous ceux qui s'écarteraient de la bonne voie. Le Diable –expert ès-déguisements– avait fait sa réapparition sous la forme du Sextra. Alors, les vieux phantasmes relatifs à la sexualité refleurirent de plus belle. Si Dieu avait créé l'attirance entre les sexes afin de perpétuer la vie, les hommes l'avaient honteusement détournée de son but initial. Les femmes se prêtaient également à ce jeu sacrilège, abandonnant leur âme pour se muer en objet. La mode se surpassait dans la recherche effrénée des meilleurs moyens pour exciter le mâle. Certes, il en avait toujours été plus ou moins ainsi. Tout au long des siècles, les prêtres avaient tonné en chaire, soutenant à bout de bras les vrais croyants qui s'efforçaient de suivre les enseignements de l'Eglise, vouant aux gémonies ceux qui passaient outre. Si jusqu'ici la sanction restait plutôt hypothétique –personne n'étant revenu de l'Enfer pour dire ce qu'il en était– cette fois le châtiment était terrestre, immédiat: on péchait, on payait.

L'instinct sexuel, instrument de Vie, était devenu œuvre de Mort.

A condition de suivre à la lettre Ses enseignements, on pouvait s'attirer la clémence du Ciel. C'est ainsi que d'autres épidémies, tout aussi terrifiantes, avaient fini par disparaître.

La Médecine, quant à elle, se sentait terriblement impuissante mais n'osait l'avouer. A défaut de véritable remède elle en était arrivée à prescrire n'importe quoi avec l'espoir que dans le tas il s'en révélerait un bon. Pendant ce temps, la médecine, dite parallèle, toujours prompte à profiter des défaillances de l'orthodoxe, ne réussissait pas davantage –tout au moins en ce qui concerne les résultats, car du côté des finances c'était le pactole.

Rien n'y faisait. Cet ennemi était réellement diabolique, ce que les pasteurs ne cessaient de prêcher.

A défaut de statistiques que le gouvernement se refusait à publier, la rumeur publique faisait état de milliers, de centaines de milliers de morts.

A la peur, accompagnatrice des grandes épidémies, s'ajouta la méfiance, une grande méfiance, une immense méfiance... Tous se méfièrent de toutes, toutes se méfièrent de tous. A l'exception de quelques couples pour lesquelles la confiance était une foi inébranlable. Ces êtres dont la fidélité anachronique n'entraînait, peu de temps auparavant, que sourires de commisération, apparurent, du

jour au lendemain, comme des sortes de héros. A la tournure que prenaient les événements, ils pourraient bien devenir les sauveurs de l'Humanité!

## 8 Rumeurs

Izu venait à peine d'apprendre le décès de son mari, qu'un hélicoptère des forces armées ariennes atterrit dans le parc de la résidence. A la stupéfaction des jardiniers le pilote sortit en trombe de l'appareil et se précipita en courant vers la maison. Mitsuei qui se trouvait sur le perron reconnut son 'mari' d'Oha. Il ne fit pas attention à elle. L'air grave qu'il affichait la préoccupa aussitôt. Quand elle regagna l'intérieur, Annah qui s'entretenait avec Izu et son fils lui fit signe de se joindre à eux.

Iwo connaissait suffisamment bien, maintenant, les mœurs politiques d'Aryan pour en déduire qu'une lutte terrible pour l'accession au pouvoir allait s'ensuivre. Le successeur, quel qu'il soit, ne pourrait être qu'un ennemi de son père. Il lui semblait prudent de se mettre quelque temps à l'abri. Certes, il ne se passerait sans doute rien avant les obsèques, auxquelles il jugeait également préférable de ne pas y assister, bien que cela ne manquerait pas d'être fort mal jugé. Izu, qui n'apparaissait pas avoir été particulièrement touchée par l'annonce de la mort de son mari, confirma l'analyse de son fils en révélant qu'elle pouvait en effet tout craindre d'un certain Azumi Tekone, qu'elle voyait émerger comme le futur chef.

Plusieurs solutions furent envisagées dont l'une consistait à prendre un bateau à destination de l'Acadie. On finit par retenir la suggestion de Mitsuei de se réfugier dans une petite maison de berger désaffectée non loin du village de ses parents dans le Suhi.

Le départ fut décidé pour le lendemain. Iwo interrogea Mitsuei sur la configuration du terrain afin d'envisager un atterrissage de nuit, car on se trouvait en période de pleine Séléné.

Le voyage se déroula parfaitement. Ostensiblement, Iwo prit la direction du Nord après son décollage du Parc –ce que ne manqueraient pas de signaler les jardiniers– puis, volant à très basse altitude, il revint au Sud. Mitsuei eut un peu de mal à se repérer, mais finalement ils atterrirent tout près de la petite maison, en profitant de l'inespérée luminosité Sélénienne. L'appareil, pales repliées, fut remisé dans une grange fermée. Les deux bâtiments servaient autrefois à l'élevage des moutons. Une odeur puissante y subsistait mais l'endroit était idéalement désert.

La journée du lendemain fut consacrée à une organisation rationnelle. Quelques petites réparations furent entreprises. Mitsuei se révéla pleine de ressources pour tirer parti de peu. Au regard des villageois elle serait de nouveau l'épouse d'Iwo. "Tu vas finir par en prendre l'habitude", ironisa Annah.

Un frère de Mitsuei travaillait à la coopérative villageoise, qui exploitait un immense domaine. Il proposa son aide pour des débuts qu'il prévoyait difficiles.

Au bout de quelques jours Iwo décida de retourner à Kuttio, car les nouvelles ne parvenaient au village que fortement décalées dans le temps ainsi que déformées. Quant à la radio officielle, elle semblait totalement ignorer ce qui se passait. Déguisé en parfait paysan, il profita du grand camion de la coopérative qui, chaque semaine, se rendait dans la capitale afin d'y effectuer des livraisons.

A Kuttio les nouvelles les plus folles et les plus contradictoires circulaient. Une véritable bataille à l'intérieur du bâtiment du Gouvernement serait à l'origine de la mort du Premier Ministre. Un conjuré l'aurait assassiné! Depuis, chaque ministre vivait retranché dans son Ministère sous la protection de gardes armés! La rumeur courait qu'une grande armée en provenance des territoires du Nord était en marche pour prendre le pouvoir!

Iwo ne put guère en savoir davantage. Il lui eût fallu rejoindre son petit bureau dans l'immeuble gouvernemental. Il ne pouvait en être question!



## 9 Retour à la terre

Les débuts dans la petite maison de Tusumo furent pénibles. Izu prenait contact avec les réalités de la vie à la campagne, une campagne reculée, sans téléphone, sans électricité, sans eau qu'il fallait aller chercher à la rivière distante de plusieurs centaines de mètres. La petite maison de pierre comprenait deux pièces dont l'une avait servi pour les soins des moutons malades et qu'il fallut débarrasser des crottes séchées mélangées à des boules de poils laineux. La pièce, nettoyée, fut transformée en dortoir. Une sorte d'estrade, confectionnée avec des planches de récupération, recouverte de peaux de moutons, se transforma en lit collectif. Les planchers furent grattés, lavés à grande eau, ainsi que les murs et les plafonds couverts de multiples toiles d'araignées. Pour tous ces travaux, Mitsuei se révéla d'une ingéniosité qui n'avait d'égale que son énergie, secondée très efficacement par Annah, laquelle semblait prendre un certain plaisir à se dépenser physiquement. Plusieurs fois Mitsuei avait voulu lui ôter des mains un objet lourd ou sale. Chaque fois, elle s'était attirée la réponse d'Annah: "tu me prends pour une poupée de luxe? Je suis née à la campagne comme toi". Seule Izu semblait quelque peu déboussolée, restant assise de longues heures sur un banc en bois, le regard perdu au loin. Annah admit cependant difficilement de ne pouvoir accompagner Mitsuei au village, et encore moins de devoir se cacher chaque fois que quelqu'un venait les aider.

Lorsque Iwo, portant sur l'épaule un baluchon enfilé sur un bâton, s'engagea sur le petit pont rustique qui servait à franchir la rivière, il vit au loin sur le chemin deux paysannes, habillées de façon identique, d'un bourgeron et d'une jupe en épais drap de laine. Des bas grossiers recouvraient leurs jambes, des socques en bois et cuir chaussaient leurs pieds. Les deux jeunes filles marchaient d'un bon pas, ponctuant leurs paroles abondantes de nombreux éclats de rire. Elles portaient, selon la tradition campagnarde, deux baquets de bois reliés par une sangle épaisse passée sur le dos à la base du cou. Il s'avança en courant vers elles.

La première parole d'Annah le déçut. Déposant ses baquets à terre et faisant glisser la sangle par dessus la tête elle lança: "en voilà un qui tombe bien". Il se raidit:

- Et pourquoi cela?
- Pour porter l'eau.
- J'en ai assez avec mon baluchon.

Et il reprit son chemin, pendant que, derrière lui, Annah le regardait s'éloigner avec une certaine stupéfaction mêlée de rage.

Après avoir d'abord souri à cette scène d'amour-dépit, Mitsuei se permit de dire à Annah ce qu'elle pensait de son attitude. Loin de la résidence officielle de Kuttio, dans les conditions de leur vie actuelle, la distance qui les séparait l'une de l'autre s'était considérablement réduite.

Lorsqu'elles revinrent à la maisonnette, Iwo s'entretenait avec sa mère, assis sur un banc, face au soleil, le dos au mur. En passant, Annah lui jeta un regard encore noir. Pourtant, quelques instants plus tard, c'est d'une voix douce qu'elle lui demanda s'il voulait bien l'accompagner pour un nouveau voyage d'eau, Mitsuei étant retenue à d'autres occupations.

C'était la première fois qu'Iwo se trouvait réellement seul avec Annah, et qui plus est à l'air libre. Les premiers pas se firent en silence, puis la jeune fille demanda:

- Tu as fait bon voyage?

Parcourir près de six cent kilomètres en plein air, sur le plateau arrière d'un camion transportant des légumes, des poulets et quelques porcs, par des routes empierrées, n'avait rien d'une confortable ballade touristique. Par contre, cela lui avait permis de prendre conscience de la vie du peuple Aryan, lui qui n'avait fréquenté que les sommets. Habitué à la rudesse, à l'égoïsme forcené des milieux dirigeants, à la sauvagerie et au mépris de l'être humain qui caractérisait la vie militaire, il fut surpris par la gentillesse et la douceur de ces êtres frustrés qui s'efforçaient de vivre un peu mieux que leur bétail. Les trois hommes assis à l'avant du camion ne manquaient pas, à chaque arrêt, de s'inquiéter de son 'confort', lui proposant plusieurs fois de passer à l'avant, ce qu'il refusa. A quelques réflexions il se rendit compte qu'ils n'étaient pas dupes de son déguisement, mais, pas

une fois, on ne lui posa de questions indiscrètes. A plusieurs reprises, des gendarmes, patrouillant en motos, les arrêtaient, affichant morgue et mépris, en face de ces paysans, lesquels prenaient, avec plaisir semblait-il, l'air le plus abruti du monde. Ce qui confortait l'opinion des sbires du régime d'avoir affaire à des sous-hommes.

Annah l'avait écouté avec beaucoup d'attention, sans l'interrompre. Lorsqu'ils arrivèrent à la rivière, elle demanda soudain:

– As-tu pensé à moi?

– Pas eu le temps, répondit Iwo en riant, alors que la pensée de la retrouver n'avait cessé de hanter son esprit pendant le voyage de retour. Elle rétorqua:

– Moi non plus.

Ils éclatèrent de rire, posèrent à terre leurs baquets pour se jeter dans les bras l'un de l'autre, se serrant à se faire mal. Un moment après ils s'assirent côte à côte sur une roche plate, en surplomb de l'eau courante dont la musique créait un fond sonore, entrecoupé de chants d'oiseaux. Annah releva sa jupe de toile grossière jusqu'au dessus des genoux et entreprit d'ôter ses bas de laine brute retenus par un élastique au bas de la cuisse. Médusé, Iwo se demandait ce que cela pouvait bien signifier!

– Comment une femme peut-elle plaire, habillée de la sorte! s'exclama-t-elle avec un geste de dégoût.

– C'est ce qu'il y a dedans qui compte, dit imprudemment Iwo qui rougit après s'être rendu compte du sens de ses paroles, d'autant qu'Annah venait de le regarder, un indéfinissable sourire aux lèvres.

Ayant fini de se déchausser, elle trempa un pied dans l'eau. Aussitôt elle le retira:

– Brrr.... dommage qu'elle soit si froide, je me serais bien baignée.

– Chiche, dit Iwo, si j'y vais, tu me suis?

– Vas-y d'abord, je verrai.

En un tournemain, le jeune homme ôta ses vêtements, ne gardant que la petite culotte serrée en coton, modèle national issu de l'armée et, sans plus attendre, se jeta à l'eau. Après quelques mouvements de nage fortement accélérés il fit face à la jeune fille qui l'interpellait:

– Alors, comment est-elle?

– Positivement glacée. Tu as raison, elle n'est pas pour toi.

– Parce que je suis une femme ou quoi?

Iwo bredouilla:

– Parce que, parce que...

– Tu me connais bien mal, dit-elle, et se levant, elle commença à ôter ses vêtements, pour ne garder strictement rien sur elle.

Et c'est, lentement, qu'elle descendit dans l'eau, avec une insensibilité apparente au froid qui laissa Iwo pantois. Devant cette audace, cette volonté et surtout en face de ce corps nu dont il avait tant rêvé et qu'il avait si souvent tenté d'imaginer, il ne sentait plus les morsures de l'eau glacée sur sa peau. Il était... tétanisé! Après avoir tranquillement nagé, Annah sortit de l'eau comme elle y était entrée, entreprenant de s'essuyer avec une serviette qu'elle prit dans un sac en paille tressée. Ce faisant, elle regardait Iwo qui ressemblait à une statue.

– Allez, sors maintenant, ne fais pas l'imbécile.

Mais il ne semblait pas entendre et ne bougeait toujours pas.

Après avoir crié par deux fois son prénom, elle entra de nouveau dans l'eau, se dirigea vers lui et, le prenant par la main, l'entraîna vers la rive où elle entreprit de le frictionner énergiquement. Quand les couleurs réapparurent sur le visage du jeune homme, ce fut son tour de grelotter. Sortant alors une couverture de son sac à dos, il l'enroula autour de leurs deux corps rivés l'un à l'autre...

Le froid l'avait quittée, mais elle restait pressée contre Iwo, tout en le fixant des yeux. Le jeune homme évitait son regard, ne pouvant supporter ce qu'il croyait y lire. Avec le retour de la chaleur dans son corps, la peau d'Annah exhalait de nouveau son odeur si particulière... N'y tenant plus, il posa sa bouche sur la peau satinée du cou, d'abord timidement, puis en appuyant un peu plus de ses

lèvres enflammées qui frémissaient... Soudain, il s'arrêta net, observa un long silence, avant de s'exprimer d'une voix tremblante:

– Je voudrais te confier un secret... C'est un peu honteux... Est-ce que je peux, tu ne m'en voudras pas?

– Comment veux-tu que je le sache, si tu ne me le dis pas?

Il hésita encore un peu, puis se lança:

– Annah... je te désire à en mourir, excuse moi, je manque à toutes les convenances, mais c'était plus fort que moi. (Comme si elle ne s'en était pas aperçue!)

Elle laissa planer un suspense pendant lequel il n'osa ni bouger ni la regarder, dans la terreur de l'avoir choquée sans retour.

– Iwo, je serai à toi... demain, ici même.

– Annah! s'écria-t-il en la serrant à lui faire mal. Puis, la soulevant, ils effectuèrent plusieurs tours sur eux-mêmes, en riant, en riant!... en proie à une allégresse qui envahissait tout leur être et les transportait.

– Arrête Iwo, tu es fou...

La reposant à terre, il prononça soudain avec gravité:

– C'est toi qui me rends fou. Je ne suis jamais moi-même quand nous sommes ensemble. Je crois même que je perds un peu mon âme...

– Je n'aimerais pas un homme dépourvu d'âme... C'est la première et la dernière fois que je dis ceci mais c'est très important. Il faudra t'en souvenir toute ta vie... Ne jamais me céder complètement car je serais capable de t'anéantir pour te rejeter ensuite... Après, j'en mourrais peut-être de chagrin, mais je suis ainsi faite ... J'ai lu quelque part qu'une femelle animale se comporte de cette façon, je ne sais plus son nom... M'as-tu entendu, Iwo?

– Oui, je m'en souviendrai... toute ma vie, dit-il avec gravité.

Puis ils s'immobilisèrent de nouveau face à face, les yeux dans les yeux, nez contre nez, la pointe des lèvres s'effleurant. (C'est ainsi qu'on se déclarait son amour en Aryan).

Lorsqu'ils revinrent à la maison, tard, beaucoup plus tard, s'étant arrêtés plusieurs fois en chemin, comme pour retarder encore le moment où ils ne seraient plus seuls, Mitsuei lâcha:

– Nous aurions pu cent fois mourir de soif.

En guise de réponse Annah lui tira la langue... le léger protocole qui subsistait encore à la maison de Kuttio était vraiment loin!

Le lendemain, en se réveillant, Iwo se demanda s'il n'avait pas rêvé. Il réalisa l'énormité de ce qu'il avait osé dire la veille, de ce qu'Annah lui avait répondu! Jamais une jeune fille de la bonne société n'oserait s'exprimer ainsi.

Il se leva dans un état d'énervement maximum. Mitsuei s'occupait à ranimer le feu dans l'âtre. Sans se retourner, elle lança:

– Bonjour Iwo, tu as bien dormi?

– Non.

– C'est à cause d'Annah?

Il l'aurait volontiers étranglée!

– Tais-toi donc, tu jacasses comme un merle.

– Le merle siffle, c'est la pie qui jacasse.

– Tu vas te taire à la fin.

Il avait élevé la voix. Toujours sans se retourner, et de la même voix calme, elle dit:

– Moins fort monsieur Iwo, vous allez réveiller Madame et mademoiselle Annah qui m'a bien recommandé de la laisser dormir jusqu'à ce que le soleil soit très haut.

Il abandonna toute réponse, parce que ce serait sans fin... Peut-être que son humeur irait mieux lorsqu'il aurait mangé!

– Ça vient cette soupe?

– Ce n'est pas moi qui commande, c'est le feu... Si cela vous dit, je peux très bien vous la servir froide.

“Cette Mitsuei devenait de plus en plus insolente. Il faudrait qu’il en parle à sa mère!”

– Tu m’as réveillé Iwo, dit celle-ci qui venait de pénétrer dans la pièce.

– Je suis désolé maman, s’excusa Iwo en se levant pour s’incliner. Elle lui releva la tête pour déposer un baiser sur son front.

– Non, non, c’est très bien, j’ai un peu trop tendance à rester au lit ces temps-ci.

Pendant qu’elle prenait place à table, Mitsuei lui fit ses salutations matinales auxquelles Izu répondit par le signe de tête approprié.

– De quoi parliez-vous avec Iwo?

– Demandez-lui, répondit Mitsuei, d’un ton qui n’incita pas Izu à continuer.

Après le repas du matin, Izu voulut faire une promenade et demanda à Iwo de l’accompagner. Elle lui prit le bras, sur lequel elle s’appesantit un peu. Epaule contre épaule, ils marchèrent ainsi un long moment, en silence. Bien que le soleil fût déjà haut sur l’horizon, l’air était vif.

– N’as-tu rien à ajouter à ce que tu nous as raconté hier soir, quelque chose que tu ne voudrais pas que les autres sachent?

– Non, rien.

– Quelque chose concernant ton père, sa mort!

– Non, rien.

Il eut l’impression qu’elle ne le croyait qu’à moitié.

Puis, tout naturellement, la conversation s’orienta sur Annah. En Aryan s’était développé un art consommé du sous-entendu pour parler de ce qui n’était pas convenable d’évoquer. Personne n’était dupe, mais c’était ainsi. Iwo rougissait intérieurement de son audace de la veille et encore plus du langage cru d’Annah... Qu’aurait pensé sa mère si elle les avait vus ou, seulement, entendus?

A leur retour Annah n’était toujours pas levée, bien que la matinée fût déjà bien avancée.

– Il faudrait peut-être la réveiller! dit-il.

– Si tu ne crains pas ses réactions, vas-y, lui répondit sa mère.

Annah reposait calmement, couchée sur le côté, la tête reposant sur un bras, ses longs cheveux inondant une épaule dénudée. Sans s’arrêter à ce tableau charmant, il lança d’une voix forte:

– Alors! Tu comptes rester au lit toute la journée?

Sans modifier quoi que ce soit à sa position, d’une voix parfaitement éveillée, elle répondit:

– Pourquoi? Tu as besoin de moi?

Il n’allait tout de même pas lui rappeler sa promesse de la veille, alors que sa mère et Mitsuei étaient aux aguets, non loin!

– Non, finit-il par dire, je craignais tout simplement que tu ne sois malade.

– Je te remercie, je vais bien.

Izu ne comprit pas vraiment pourquoi son fils sortit en courant de la maison et continua sa course en direction de la rivière jusqu’à disparaître de son champ de vision.

Elle ne comprit pas davantage la hargne avec laquelle il s’adressa à Mitsuei dès son retour. En revanche, elle conçut un début d’explication lorsqu’elle vit qu’il évitait non seulement d’adresser la parole à Annah, mais encore de la regarder.

A son lever le lendemain, Mitsuei tendit à Izu un morceau de papier plié par lequel Iwo avertissait qu’il repartait à Kuttio, sans en donner les raisons, et pas davantage la date de son retour.

Il resta absent une semaine. Une semaine durant laquelle pas une fois son nom ne fut évoqué bien qu’il hantât fort les esprits d’Izu, d’Annah et dans une moindre mesure celui de Mitsuei.

Lorsque Annah aperçut Iwo s’engager sur le petit pont elle faillit se lever pour courir à sa rencontre, mais, réprimant cet élan, fit semblant de s’absorber dans la contemplation des petits tourbillons du cours d’eau, tout en surveillant cependant du coin de l’œil la progression du jeune homme. Lorsqu’elle vit qu’il allait passer, tout près, sans s’être manifesté, elle se décida à le héler: “ouh ouh, Iwo!”. Il s’arrêta net et se tourna vers elle en lui lançant un “b’soir Annah” qu’il accompagna d’une légère révérence. Elle fit un pas en avant, qu’il imita après une courte hésitation.

Puis un autre, et un autre, et encore un... Iwo la suivant avec un court décalage. Mitsuei aurait éclaté de rire au vu de cette pantomime dont les acteurs étaient au contraire fort concentrés et empreints de gravité. Quelques pas seulement les séparaient. Elle lança:

- Tu as fait bon voyage?
- J’ai fait bon voyage.
- Tu as appris beaucoup de choses?
- J’ai appris beaucoup de choses.
- Tu as pensé à moi?
- J’ai pensé à toi.
- Moi aussi, dit-elle, beaucoup.

Il n’ajouta rien. Elle reprit:

- Tu sais, pour l’autre jour, il ne faut pas m’en vouloir.
- Je ne sais pas de quoi tu veux parler.
- J’ai eu très peur, j’ai eu très peur que tu me juges mal et par là de te perdre.
- Je ne sais pas de quoi tu veux parler.
- J’en tenais simplement à ce que tu le saches, c’est tout.

Il ne répondit pas. Elle ébaucha un sourire. Puis, percevant le désarroi du jeune homme, elle se contenta d’ouvrir les bras. Poussant une sorte de rugissement, Iwo se précipita. Maintenant, il la serrait à l’étouffer, les lèvres collées à son cou, murmurant des mots sans suite parmi lesquels revenait souvent celui de ‘fou’. Au bout d’un moment il se redressa en disant:

- Excuse-moi, je crois que j’ai un peu perdu la tête!

Elle lui prit la main et l’entraîna au bord de la rivière, où ils restèrent un long moment, assis côte à côte sur le même rocher. Peu de paroles furent échangées. Cependant, lorsqu’ils reprirent le chemin de la maison, l’allégresse soulevait leurs cœurs.

Ce soir là le repas fut très gai. Mitsuei servit de cible aux plaisanteries conjuguées d’Annah et d’Iwo. Servir d’exutoire aussi bien à leur hargne qu’à leur joie, était, apparemment, le prix à payer pour son entrée définitive dans la famille.

Le temps passa. Un soir, alors qu’ils étaient assis de nouveau au bord de leur rivière, Iwo posa simplement la main sur le bras nu de la jeune fille. Celle-ci se mit soudain à trembler. Son regard se troubla. Lorsqu’elle murmura “Iwo”, comme une prière, il se sentit alors bouleversé au delà de tout ce qu’il aurait pu imaginer. Cette scène se reproduisit souvent. Elle était suivie des mêmes conséquences. Il ne fermait pas l’œil de la nuit et le lendemain Annah affichait une humeur massacrante. Il crut trouver la solution de son problème dans une démarche qui était en lui depuis le premier jour qu’il avait rencontré la jeune fille, mais qu’il n’avait pu ou voulu exprimer.

Lors d’un retour de Kuttio, il entraîna sa mère dans une promenade et, sans aucun préambule, lui déclara:

- Maman, je voudrais me marier avec Annah.

Izu resta un long moment silencieuse, puis lui prenant les deux mains, elle commença d’un ton navré:

- C’est mon désir le plus cher, Iwo, mais tu sais bien que ce n’est pas possible.

Elle énuméra toutes les raisons s’opposant à cette union et qu’il connaissait aussi bien qu’elle: la couleur de sa peau, son extraction sociale etc.!

- Elle est plus belle et mieux éduquée que la plus aristocratique des Aryanes!
- Je le sais, figure-toi. Je l’ai élevée comme ma fille!
- Alors!
- Tu te mettrais irrémédiablement au ban de la société.
- En Acadie non.
- Nous sommes en Aryan.
- S’il le faut nous irons vivre là-bas. J’y ai souvent songé.

Elle aussi! Mais elle n’osa pas le lui dire!

Elle tenta une dernière objection:

– Lui en as-tu parlé au moins?

Il avoua que non. L'idée ne lui en était même pas venue. En Aryan, seuls les parents décidaient du mariage.

Lorsque la question fut posée à Annah, il nota tout d'abord une immense joie dans le regard de la jeune fille, avant qu'elle ne lui énumère les mêmes raisons que sa mère, un peu comme si elles en avaient déjà discuté toutes les deux.

Il ne tenta pas de les réfuter. Il savait qu'un jour Annah serait sa femme. Il se contenta de cette certitude.

La vie dans la petite maison de Tusumo prit la voie d'une routine d'attente d'un futur meilleur.

## **10 Histoires au sommet.**

Après leur bref passage au gouvernement, Alain et Hélène Lemai avaient rejoint leur refuge montagnard, un peu retiré du monde. Lui, se consacrait à ses mémoires, elle, se passionnait pour des fouilles archéologiques qui venaient de débiter non loin de leur domicile. Les nouvelles ne leur parvenaient guère. Journaux, radios et télévisions étaient bannis de chez eux.

Un matin, un hélicoptère vint atterrir devant leur maison. Une femme en sortit. Au moment d'actionner la clochette de la porte d'entrée, celle-ci s'ouvrit, laissant apparaître en contre jour le maître des lieux. Il ne sembla pas reconnaître tout de suite la visiteuse.

– Vous ne me remettez pas, général?

Il s'avança:

– Suzanne! Vous êtes seule? Gérald aurait-il eu peur des chiens? Rassurez-le, ils ne sont pas là.

Il se rendit compte que son trait d'humour n'amusait pas son interlocutrice. D'un ton extrêmement las, elle lui demanda la permission de s'asseoir.

Suzanne prit place sur le banc au même endroit où s'était assis son mari, jadis.

– Je vous écoute, dit le général.

– Comment? Vous ne savez pas? finit-elle par exprimer d'une voix où se mêlaient l'incrédulité et le reproche.

– Les Aryans ont débarqué?

– Gérald est mort.

Bien que, dans une certaine mesure, l'ex-Président eût été lié à de très forts moments de la vie du général, les deux hommes n'étaient pas suffisamment intimes pour que la nouvelle justifiât un déplacement hélicopté. Une simple lettre aurait suffi –il oubliait que son courrier s'entassait dans une immense caisse en bois dans un hangar attendant. C'est avec sincérité cependant qu'il lui exprima ses condoléances, en ajoutant:

– Croyez bien qu'Hélène sera, elle aussi, très touchée quand elle apprendra.

Après un temps de suspension, Suzanne reprit, en pesant et soulignant chaque mot:

– Gérald est mort d'une maladie qui est en passe de décimer toute la planète.

Et c'est avec une stupéfaction grandissante que le général Alain Lemai prit connaissance d'un évènement qui était devenu la préoccupation majeure des Acadiens.

Elle se tut. Son regard se fit étrange quand elle demanda:

– Est-ce qu'Hélène va bientôt rentrer?

– Je ne sais pas. Pourquoi?

– J'ai quelque chose à ajouter, pour laquelle je préférerais qu'elle soit là.

Il consulta la grande pendule au dessus de la cheminée:

– Elle ne saurait tarder maintenant. Les chiens sauront lui rappeler l'heure de leur repas.

Il posa encore quelques questions auxquelles elle répondit distraitement, semblant apparemment préoccupée par son seul problème.

Des aboiements retentirent dans le lointain.

– Ce sont eux, dit Lemai.

Et jusqu'à ce que les aboiements s'intensifient à l'approche de la maison plus un mot ne fut échangé.

Hélène entra, bousculée par les deux fauves dont l'un sauta sur la table de travail d'Alain pour lui lécher le visage. Suzanne se leva. Les deux femmes s'embrassèrent.

– Avant toute chose, dit Hélène, il faut que je leur fasse à manger. Sans quoi nous n'aurons pas la paix.

– Je peux le faire, proposa son mari, pendant ce temps vous bavarderez toutes les deux. Suzanne a quelque chose d'important à te dire.

– A tous les deux, rectifia Suzanne.

– Non, non, insista Hélène, chacun son travail. Tu sais bien qu'ils n'aiment pas quand c'est toi. Je n'en ai pas pour longtemps.

Elle sortit et revint quelque temps plus tard:

– Je les ai enfermés dans la grange sinon ils ne vont pas arrêter d'aboyer après l'hélicoptère... Je suis à vous Suzanne.

– Un mot avant, interrompit Alain... Avais-tu appris la mort du Président?

– Vaguement.

– Comment cela, vaguement?

– Quelqu'un en a parlé au chantier, comme d'une rumeur.

– C'était vrai, confirma Suzanne.

Hélène lui prit les mains:

– Je compatis fortement, Suzanne.

Quelques larmes perlèrent aux yeux de la veuve qui ajouta en reniflant:

– Ce n'est pas encore cela le plus grave!

Qu'est-ce qui pouvait être plus grave que la mort de son mari? s'interrogea Hélène.

– Avez-vous entendu parler du Sextra, Hélène? (Sans attendre la réponse, Suzanne lui en fit un bref résumé.) Gérald en est mort, conclut-elle.

Alors que l'étonnement se mêlait à l'horreur sur le visage d'Hélène, Suzanne continua:

– Et à ce sujet, une question me ronge, ainsi que des milliers d'autres femmes acadiennes: qui a transmis la maladie à Gérald? Je ne lui connaissais pas de maîtresse. Il m'assurait d'une fidélité à toute épreuve. Lui connaissiez-vous des aventures, général? C'est la raison de mon déplacement.

Les aventures extra-conjugales du couple présidentiel n'étaient que secrets de polichinelle, sauf pour les intéressés, apparemment!

– Vous-même, Suzanne?

– Quoi, moi-même?

Le trouble qui apparut dans le regard de Suzanne valait réponse. Le général enfonça un peu plus le clou.

– Lui aviez-vous révélé la place d'un certain capitaine Braun dans votre vie?

– Vous saviez?

– Braun ne donnait pas trop dans la discrétion!

– Gérald aura su alors!

– C'est possible.

– Mon Dieu!

Toute cette comédie 'post mortem' commençait à énerver le général qui brusqua les choses:

– Si ce n'est pas vous, c'est donc une autre! Vous devez bien savoir si, oui ou non, vous êtes atteinte?

– La Médecine est impuissante à le savoir, commença-t-elle par répondre.

– Cela ne m'étonne pas, railla Lemai.

– Alain, crois-tu que c'est le moment d'ironiser? lui reprocha sa femme, d'un ton calme et mesuré.

Puis elle se tourna vers Suzanne:

– Le capitaine Braun est-il toujours en vie?

– Il a disparu au moment du suicide de Tempelhof.

C'est ainsi que Lemai apprit la disparition de celui qui fut, un moment, son protégé.

Un long silence s'ensuivit pendant lequel le couple Lemai prit mesure des événements dramatiques qui secouaient la planète.

– Vous n'avez toujours pas répondu à ma question, général, concernant une éventuelle aventure de Gérard, reprit Suzanne.

– Est-ce qu'elle résoudrait votre problème?

– Je crains que non, reconnut Suzanne.

– Elle ne s'impose donc pas.

Puis, changeant de sujet abruptement, il demanda:

– Qui est Président maintenant?

Avec un certain retard, elle répondit:

– Le vice-Président.

– Cet imbécile de Snow! s'exclama Lemai, l'homme dont on dit qu'il passe au soleil sans faire d'ombre!

Sans commentaires sur cette appréciation, Suzanne continua:

– Il m'a donné vingt quatre heures pour déménager et j'ai appris depuis que Pamela, sa femme...

– Oui, oui, on connaît, il n'y en a pas un pour racheter l'autre.

– Je vois que vous avez gardé la dent dure, général!

– Je dirais même que cela a empiré, confia Hélène avec un sourire.

– Avec l'arrivée de Pamela, c'est un véritable cyclone qui a ravagé la Maison Ronde.

– Ce n'est pas pour rien qu'on leur donne des noms de femmes!... C'est donc Snow notre Président maintenant! Quand vous êtes arrivée, j'étais justement en train de lui régler son compte sur mon cahier.

– Comme vous le savez, des élections doivent se tenir dans le mois qui suit la mort du Président... Je ne crois pas me tromper en affirmant que Gérard aurait été heureux que vous vous présentiez, général.

– Je vous sais gré d'avoir pensé à moi. Deux fois déjà j'ai été appelé en sauveur. Vous êtes bien placée pour savoir que ceux-ci finissent toujours par déranger... Pourquoi ne pas vous présenter vous-même, puisque vous dites que les hommes sont appelés à disparaître? Cela nous fera l'économie de plusieurs élections!... Ce n'est pas une plaisanterie. Je suis sérieux. Je veux bien par contre, si vous le souhaitez, être votre directeur de campagne.

Hélène se demandait où son mari voulait en venir, connaissant son appréciation sur la veuve du Président.

– Je ne poserai qu'une seule condition, reprit-il, c'est que vous vous engagiez à prendre Hélène comme premier ministre... si vous êtes élue!

C'est un regard d'étonnement mêlé d'incrédulité que les deux femmes adressèrent au général.

– Crois-tu que ce soit le moment de plaisanter? lui reprocha son épouse.

– Je ne plaisante pas. Je n'ai jamais été aussi sérieux. Plus je m'avance dans mes mémoires, plus je constate que les hommes sont fous et inconséquents... Alors qu'ils sont menacés par la maladie, n'est-ce pas le moment pour les femmes de montrer qu'elles sont susceptibles de faire mieux? Ce raisonnement n'est pas nouveau chez moi, conviens-en, Hélène.

– C'est vrai, reconnut cette dernière, mais de là à passer à l'acte!

– Je pense que c'est le moment.

Suzanne Renom semblait un peu assommée par cette proposition.

– Moi, me présenter à la Présidence?

– Rien ne l'interdit dans la Constitution.

– Je le sais.

– Ne vous est-il pas arrivé, en certaines occasions, de critiquer les décisions de Gérard en vous disant qu'à sa place vous n'auriez pas agi ainsi?

– Plusieurs fois, effectivement.



- C'est le début du processus. On commence par penser à ce qu'on aurait fait soi-même, puis on songe à la place.
- Cela demande réflexion, admit Suzanne.
- Pour moi aussi, déclara Hélène.
- Vous y viendrez plus vite que vous ne le pensez, conclut le général Lemai, lequel ne se doutait pas qu'il venait de se rendre père d'un acte historique.

## **11 Retour à Kuttio**

Ainsi que l'avait craint Izu, ce fut Azumi Tekone qui succéda à Iwo Jima. Pas pour longtemps ! Lorsque Iwo rapporta sa mort d'un voyage à Kuttio, deux mois après qu'elle fût réellement survenue, elle décida de leur retour dans la capitale.

Quand le Suko 5 s'éleva au dessus de la maisonnette de Tusumo, en partance vers la capitale, les cœurs étaient serrés. Ce séjour les avait rapprochés encore davantage. Izu, cependant, languissait de revoir sa maison et retrouver son confort. La veille du départ, Annah avait pu réaliser son désir d'aller au village, le visage découvert, non pas que ces quelques misérables bicoques au toit en paille alignées de part et d'autre d'une grande rue en terre représentassent quelque intérêt, mais pour elle c'était le symbole de la liberté de circuler à sa guise.

Les jardiniers s'arrêtèrent de travailler quand l'hélicoptère atterrit. Lorsque Izu en descendit, ils ôtèrent leur chapeau de paille, avant de reprendre leur occupation sans manifester d'autre étonnement.

Le lendemain, Iwo retourna à la base où il avait 'emprunté' le Suko 5. Personne ne lui demanda des comptes. En effet, la préoccupation essentielle du moment restait les événements étranges qui se passaient au gouvernement. Le Ministre de la Défense venait de succéder à Azumi Tekone. On formait le vœu qu'il puisse se maintenir afin de mettre un sérieux coup de balai dans un pays qui partait à la dérive.

Personne ne s'inquiéta de l'emploi du temps passé d'Iwo.

Un jour, il s'enhardit jusqu'à rejoindre le siège du gouvernement où il retrouva son petit bureau inoccupé ainsi que la presque totalité des assistants. On ne pouvait imaginer meilleur poste pour observer les événements apocalyptiques qui secouaient Aryan.

## **12 Une difficile succession**

Depuis la fin de l'Empire, jamais le système politique d'Aryan n'avait connu une telle crise. Du temps de celui-ci le problème de succession ne se posait pas. Il y avait toujours un héritier désigné. S'il se trouvait que, de temps en temps, à peine mis en selle, il fût déposé, c'était toujours par un Seigneur de Guerre qui s'était, préalablement, imposé aux autres. Installé au sommet, il peinait parfois pour s'y maintenir mais il arrivait aussi que certains créent une dynastie nouvelle.

Depuis son avènement, la République n'avait connu que trois dirigeants. Ils s'étaient imposés et maintenus sans difficultés majeures. Iwo Jima, quant à lui, avait si bien réussi à s'entourer d'ombres, qu'à sa disparition la lumière manqua. On avait bien laissé entendre à ce vieux filou d'Azumi Tekone, l'inamovible Ministre de l'industrie, que la place lui reviendrait de droit, afin de l'empêcher de s'agiter dans l'ombre. En conséquence, il réclama ce droit, et alla même jusqu'à prendre place sur le fauteuil du bureau, afin de vérifier s'il convenait à sa petite taille ! Mais ses collègues lui firent comprendre que c'était un peu prématuré !

Les jours passaient. Les réunions se multipliaient. Il n'en sortait que désaccords. Un tel blocage aurait pu se dénouer par une soudaine intrusion de l'armée dans la salle de conférences, précédée d'un quarteron d'officiers supérieurs ; à moins qu'un général ne s'avise de jouer en solo. Mais l'armée, confrontée à un simple problème de survie, avait d'autres soucis en tête.

C'est lors d'une de ces réunions-fleuves, que le nom du fils d'Iwo fut suggéré. Non pas pour un talent particulier mais pour la simple raison administrative que, portant le même prénom, aucun papier ne serait à changer. D'autre part, son jeune âge portait en lui garantie qu'il ne serait qu'un pion entre les mains du Conseil collégial de gouvernement, organisation vers laquelle on tendait à s'acheminer. L'idée séduisit un temps. Iwo se serait trouvé à portée qu'elle aurait eu des chances de se réaliser. On le fit chercher, mollement. En vain. Sa mère avait également disparu. Leur absence aux obsèques fut fort critiquée. La maîtresse, Kuzima, dont la douleur sincère émut bon nombre de personnes, fut interrogée. C'est à peine si elle connaissait le jeune homme. Les membres du cabinet privé du Premier Ministre, qui attendaient dans l'angoisse que l'on statuât sur leur sort, n'en savaient pas davantage. L'idée s'émoussa. L'heure d'Iwo passa.

La lassitude est un grand dénoueur de nœuds. Une solution finit par obtenir un consensus, analogue à celle retenue pour la F A C O N (Force Armée du Congrès des Nations) à ses tout débuts. Elle consistait en une rotation du pouvoir, tous les mois. Ces messieurs se comptaient au nombre de treize. Un de trop. L'accord se fit rapidement, cette fois, pour l'élimination du plus jeune, le Ministre des Cultes, lequel regardait d'ailleurs tout cela de très Haut.

Le système fut inauguré par le plus âgé de la bande des douze: Azumi Tekone. Ce dernier avait son idée. On n'attend pas si longtemps dans l'antichambre du pouvoir pour l'abandonner au bout de trente jours. Pour lui ce ne fut que vingt. En effet, son désir de se glisser dans la peau de son prédécesseur était tel qu'il ne tarda pas à lui emprunter sa chère maîtresse éplorée.

Ses obsèques furent moins grandioses que celles d'Iwo Jima. Celles des onze autres pas davantage, puisque aucun ne parvint à assurer consécutivement le pouvoir durant trente jours.

Il peut paraître curieux qu'aucun des douze ne se posa la moindre question au moment de s'asseoir dans le fauteuil du leader ou de s'allonger auprès de la maîtresse, qui semblait attachée à la fonction au même titre que la panoplie de décorations s'y afférant. Il semble aberrant qu'à aucun moment quelqu'un n'ait établi une relation entre ce fait et la mort du titulaire. L'appétit du Pouvoir rendrait-il à ce point aveugle? Il faut dire qu'en Aryan, les dirigeants se maintenaient tellement longtemps au sommet que la chance d'y arriver en devenait infime. Aussi, lorsqu'elle se présentait à portée, il ne fallait pas la laisser passer.

La Police fit son travail. Une équipe enquêta sur la mort d'Iwo Jima. Son médecin personnel qui le suivait depuis sa plus tendre enfance fut interrogé. Il avait pensé immédiatement poison, dont on ne trouva nulle trace. Bien que son illustre patient lui eût demandé son avis concernant une épidémie qui sévissait dans l'armée, il n'y avait pas apporté une grande attention, tellement sa religion concernant la médecine militaire était bien ancrée. Il aurait pu faire un rapprochement intéressant! Dans l'ignorance, il conclut à une maladie fourre-tout: une grippe intestinale pour laquelle il fit une communication à l'Académie de médecine, en lui donnant un nom savant pour l'occasion. Chargé également de l'enquête pour les décès du second et du troisième, il se borna à réclamer une surveillance accrue de la nourriture, puis une désinfection générale des locaux. La Police endossa sans sourciller, et sans en changer une virgule, les conclusions de l'éminent médecin.

Bien que le rétrécissement du Conseil gouvernemental, à raison d'une unité par mois, satisfasse dans une certaine mesure les survivants, ces derniers commencèrent néanmoins à s'inquiéter de l'inefficacité du vénérable praticien. On lui adjoignit un confrère, un peu moins chargé d'ans. Il s'était fait une réputation fort honorable en soignant les malaises de ces dames, épouses des plus grands. Lui non plus n'avait jamais entendu parler d'une épidémie qui ravagerait l'armée. Concocteur de régimes ésotériques qui faisaient sourire les maris, mais qui ravissaient les épouses, il donna un autre nom à la maladie, inventa un nouveau régime et chargea Kuzima, –une de ses clientes les plus enthousiastes, ainsi que sa meilleure publicité–, de sa mise en œuvre et de sa surveillance. Il ne dut son salut, personnel, qu'au fait qu'il aimait les hommes, mais pas les militaires.

Au 6<sup>ième</sup> mois ce fut deux d'un coup: le titulaire et celui qui devait lui succéder. Ce dernier n'ayant pas eu la patience d'attendre d'être en place pour bénéficier des faveurs de Kuzima.

A ce moment là, on aurait dû raisonnablement penser à un complot en vue de décapiter Aryan de ses élites, mais la Police semblait assister à cette valse funèbre en simple spectatrice, se contentant d'établir des rapports fort bien circonstanciés, que l'on classait soigneusement en vue d'un avenir qui n'apparaissait pas encore très clairement.

Un jeune officier de Police eut cependant, à un moment, un soupçon qui frôla la vérité. Son supérieur, à qui il en fit part, ne rejeta nullement l'hypothèse mais lui confia le fond de sa pensée. Il estimait que le pays avait tout intérêt à laisser ces 'vieux crabes' s'éteindre tout seuls! "Lorsque la place sera nettoyée, il sera temps d'agir."

Au dernier on crut la série noire enrayée, car il passa sans encombre le premier mois, ce qu'il mit sur le compte d'une amulette qu'il portait en permanence sur lui. Car il va sans dire que jamais les astrologues, chiromanciens, tireurs de cartes, liseurs dans les feuilles de thé, rebouteux en tous genres n'avaient reçu autant de beau monde, sans compter les églises et temples que visitaient en catimini ces hauts personnages.

Il disparut dans les mêmes conditions que les autres dès les premiers jours du treizième mois.

Des anciens ministres d'Iwo Jima il en restait un: le treizième. Le seul de son équipe qu'il estimât, tout en le tenant court en laisse. Ecarté de la *combinazione* –comme on aurait dit en Ligurie– Yashima Matsumo, le jeune ministre des Cultes, avait pendant tout cet intermède, gardé une grande réserve, comme s'il en connaissait l'issue. Prenant tout le monde par surprise, il s'assit dans le fauteuil du chef de l'état, sans attendre les obsèques du précédent et, afin que nul n'ignore que désormais c'était lui le patron, il le fit savoir au pays par voie de radio et télévision.

Grand, maigre, le cheveu court se dressant raide au dessus d'un crâne ovale, son regard enflammé jaillissait d'entre deux pommettes saillantes, séparées par un nez à l'arête coupante comme une lame. La voix était rauque, rude, prenante, envoûtante. Contrairement à tous les autres qui s'efforçaient de copier le ton un peu précieux et mièvre d'Iwo Jima, il avait conservé l'accent rocailleux de sa province. Ses sermons faisaient merveille dans les églises, qu'en acteur consommé, il choisissait en fonction de l'acoustique.

C'était la première fois qu'il prenait la parole sur les ondes, car en Aryan la religion en était bannie. Ce ne fut pas un discours que le peuple entendit, mais un sermon. Pas davantage il ne définît un programme de gouvernement, mais lança une homélie sur la morale des événements récents, présentés comme la punition que Dieu, lassé de la folie des hommes, s'était décidé à leur infliger.

Cette adresse à la Nation, alliée à un ton complètement nouveau, eut un grand retentissement, car, pendant ces longs mois où la tête du pays ne s'occupait que d'elle-même, la maladie faisait des ravages parmi les hommes.

Kuzima sut fuir à temps.

### **13 Une femme Président?**

Le parti Républicain auquel appartenait l'ex-Président Gerald Renom et qui lui devait tant, refusa d'endosser la candidature de sa veuve. Il lui préféra un certain Helmut Adecker –un des rares hommes politiques qui, du temps où l'athéisme fleurissait, affichait un attachement farouche à la religion épuraniste. Au dernier remaniement, Gerald Renom lui avait confié le ministère des Finances. Sa probité féroce éleva un rempart infranchissable au laxisme financier de ses collègues. Le Président n'eût qu'à se louer de son choix, bien qu'il dût, lui-même, renoncer à certaines pratiques.

Le candidat du parti Libéral s'appelait Jean Duroc, surnommé: 'Tonton'. Depuis la fin de la guerre, il s'était présenté à toutes les élections présidentielles. Un candidat institutionnel en quelque sorte! Bien que régulièrement battu, il atteignait les plus grands sommets de popularité et crevait tous les sondages entre chaque campagne. Il constituait en quelque sorte un 'garde-fou' aux

tentatives d'excès de pouvoir de celui qui l'exerçait. Face au 'Curé' (surnom d'Adecker), ses chances, cette fois, n'avaient jamais été aussi hautes. Au visage osseux et tourmenté de son adversaire, il opposait une face ronde et réjouie de joyeux vivant qui promettait du bon temps à ses concitoyens. Il ne comprenait pas pourquoi ceux-ci n'en avaient pas voulu jusqu'ici? Au regard sévère de son concurrent, un regard qui condamnait, il opposait le sien, chaleureux, prêt à tout comprendre, tout pardonner.

Le couple Lemai rejoignit la capitale en compagnie de Suzanne Renom. Hélène se donnait une semaine pour juger de la situation avant de se prononcer. Quelques jours lui suffirent pour prendre conscience de la gravité du problème. Suzanne Renom se laissa finalement convaincre de se présenter. Les époux Lemai s'activèrent immédiatement à préparer sa campagne.

Rien dans la Constitution n'interdisait de se présenter sans l'investiture d'un parti. La pratique en avait cependant fait un préalable sans lequel un candidat n'avait guère de chance d'être élu. Il fallait donc en créer un, de toute urgence. Le nom ne fut pas difficile à trouver, le vocabulaire, dans ce domaine, étant particulièrement limité. Ce serait le parti Démocrate. L'effectif minimum de cinquante députés ne fut pas long à atteindre. Dans chaque parti, par trop structuré, se trouve en permanence des mécontents, des aigris, des ambitieux, que des perspectives adroitement présentées peuvent amener à renier leurs engagements. D'autant qu'ils n'auraient pas à abandonner leur credo, pas davantage que leur vocabulaire, car républicain, libéral ou démocrate, le programme était le même: promettre au brave peuple des jours meilleurs. Seule la façon d'y parvenir en différait.

Cette fois, cependant, il n'en fut pas de même. D'emblée de jeu Helmut Adecker révéla le dramatique de la situation. Il promit du sang et des larmes. Il fit état de statistiques en Aurique où les morts se comptaient par millions. Ce qui allait se produire prochainement en Acadie si des mesures extrêmement sévères n'étaient prises. Il eut la prudence politique de ne pas les dévoiler, mais, de ses discours enflammés, ressortait parfois la conviction que le mal venait de la Femme et que seul un retour aux valeurs qui avaient fait la force des Acadiens dans le passé –il fallait entendre les Austriens– éloignerait celui-ci. Tonton Duroc prit évidemment le contre-pied. Il minimisa les statistiques avancées par son adversaire, laissant entendre que toute cette affaire n'était qu'un gigantesque coup monté par les 'curés', l'internationale des Eglises, afin de remettre le grappin sur le peuple. N'était-il pas lui-même le meilleur exemple qu'on pouvait continuer à bien vivre sans encourir la mort, sinon à son terme naturel?

La candidate Renom fit sa campagne sur le thème –considéré par ses adversaires comme un peu simplet– qu'il était inutile de mettre à la tête de l'Etat un homme qui risquait, comme en Aryan, de n'y rester que quelques jours. Sur le ton de la plaisanterie, Tonton mit au défi Suzanne Renom: "Qu'on m'y fasse entrer et le seul risque que vous me ferez courir est que j'y reste trop longtemps pour vous!"

Les sondages ne favorisaient pas Suzanne. L'électorat féminin pourtant majoritaire, ne se mobilisait pas. Le poids de la tradition restait trop lourd. Les femmes continuaient à penser comme leurs hommes. Il appartenait au candidat Adecker de renverser la tendance en disparaissant, au cours de la campagne, non pas victime du Sextra, mais d'une simple grippe. Décidément les hommes devenaient bien fragiles! Tonton Duroc, assuré cette fois de son élection, oublia de tenir compte de l'adage: "trop de popularité nuit!"

Suzanne Renom devint donc la première femme Présidente des Etats-Unis d'Acadie.

Son premier geste fut de s'asseoir sur le fauteuil Présidentiel en présence des photographes de la presse et des caméras de la télévision. Un dessin humoristique résuma mieux que tout la situation. On y voyait Suzanne sur un trône, tenant par la main un enfant, debout auprès d'elle, en qui on reconnaissait feu le Président Gérald Renom.

## 14 Yashima Matsumo

La première mesure que prit Yashima Matsumo en tant que chef du gouvernement de facto fut de redonner un cadre légal au Shūzoïsme –religion d’Aryan– dont il allait se révéler le prophète le plus inspiré, tout de suite après son créateur, le divin Shūzo.

Du temps de l’Empire, le Shūzoïsme était un des piliers du régime. Le pouvoir, dans son instance suprême, tirait sa légitimité de son origine divine. S’il arrivait de temps à autre qu’un aventurier créât une nouvelle dynastie, il ne manquait pas de lui attribuer aussitôt une origine également divine. L’Eglise officielle s’appuyait de même sur l’Empereur, afin de couper les ailes à toute nouvelle aspiration mystique. La devise: “Un Empereur, un Dieu, une Foi” avait fait les beaux jours de l’Empire.

En renversant celui-ci, le nouveau régime avait cru bon de prendre quelque distance avec le pouvoir spirituel, en y apportant une note philosophique. Libéré de Dieu, l’Homo Aryanus ne pouvait être que plus grand. La ‘croyance’ fut bâillonnée, les églises fermées, ses serviteurs contraints à la rédemption et à la réflexion par le travail manuel.

Privée de ressources, ses biens considérables confisqués par le nouvel Etat, l’Eglise d’Aryan retrouva ses conditions d’origine faites de pauvreté et de dénuement. Celles-la mêmes qui lui avaient permis de s’imposer, face aux multiples ‘croyances’ qui fleurissaient plus de quatre mille ans auparavant. Elle redécouvrit les humbles et les déshérités, qu’elle avait fini par oublier à force de côtoyer les grands de ce monde. Long chemin de croix. Le démantèlement de l’Eglise connu, tout d’abord, une faveur certaine. Pour le peuple, un carcan pesant s’éloignait. Avant de s’apercevoir que le nouveau collier ne laissait rien à envier à l’ancien, il s’ensuivit une sorte de ‘traversée du désert’ –purificatrice en quelque sorte– qui vit émerger une nouvelle race de serviteurs, non plus de l’Eglise, mais de la religion. Yashima en était un des plus purs représentants.

Dissipée l’ivresse d’avoir obtenu le pouvoir, les réalités de son exercice s’imposèrent aux nouveaux dirigeants. En se penchant sur les méthodes qui avaient permis à l’Empire de se maintenir si longtemps, quelques hommes responsables commencèrent à regretter leur intransigeance. Il aurait suffi de peu de choses pour que l’Eglise emboîte le pas au nouveau Régime, ce qu’elle avait toujours su si bien faire. On s’aperçut que le besoin spirituel de l’être humain croît à mesure qu’on lui supprime sa liberté. Ne pouvant s’exprimer à sa guise sur terre, le peuple s’évade par le haut. La croyance en un au-delà meilleur n’est-il pas le meilleur moyen de faire supporter les misères de la vie ici-bas? Il fallut attendre Iwo Jima pour en tirer des leçons et oser transgresser l’athéisme, érigé en dogme. Dans un premier temps, il fit cesser les discours anti-religieux ainsi que la chasse aux prêtres clandestins, lesquels purent de nouveau officier, en plein air. La réouverture des églises devait être la dernière mesure dans l’esprit d’Iwo Jima: une sorte de prime à son couronnement comme Empereur. Trois ans avant sa mort, il créa le ministère des Cultes, –bien qu’il n’y en eût réellement qu’un.

De Yashima on aurait pu s’attendre à ce qu’il rétablisse la religion dans tous ses droits, comme sous l’Empire. Mais, tout prêtre qu’il fût, il avait suffisamment réfléchi aux dangers des ‘contre-pouvoirs’ pour reporter cette mesure ultérieurement, quand le sien serait un peu mieux affirmé.

Le lendemain de son allocution retentissante au pays, Yashima Matsumo décida de faire le tour des services et départements rattachés au gouvernement, méthode qu’il avait pratiquée au sein de son petit ministère. Il fut effrayé par le côté tentaculaire de cette administration, dans laquelle il se promit de faire des coupes sombres. Convoquant en bloc dans son bureau le cabinet privé il demanda à chacun qui il était, ce qu’il faisait. Quand, à l’encontre d’un grand nombre qui assuraient que les journées n’y suffisaient pas pour mener à bien leurs tâches, Iwo déclara qu’il n’avait, quant à lui, rien à faire, il souleva chez le nouveau chef de gouvernement un réel intérêt.

– Vous êtes bien le fils de l’ancien Premier Ministre?

Iwo confirmant il ajouta:

– Voulez-vous travailler avec moi?

De tout le cabinet pléthorique il n'en garda que trois.

Au contraire de Iwo Jima qui analysait les problèmes avec une vue globale des choses dont il résultait une meilleure projection dans le temps mais aussi une approche un peu superficielle, Yashima avait un esprit à compartiments, ne s'intéressant qu'à une chose à la fois. Il voulut tout savoir de l'épidémie qu'il appelait le Mal. Iwo lui fit part des deux enquêtes qu'il avait effectuées dans les camps du Sunam d'où tout était parti. Il prit soin, dans un premier temps, d'éviter certains mots, d'omettre quelques scènes. Au point que, déployant ses grands bras terminés par d'immenses mains aux longs doigts noueux, son interlocuteur s'écriât: "ne me cachez rien, je veux tout savoir". Iwo s'exécuta. Le prêtre ricana alors aux passages scabreux, fulmina contre la bêtise des médecins, s'indigna de la compromission du haut-commandement. Lorsqu'à la fin, le rapporteur suggéra que le vecteur du mal pouvait être une arme secrète des Acadiens, Yashima l'arrêta violemment en lançant d'une voix tonnante, tout en pointant un doigt tendu à l'extrême vers le ciel:

– C'est le Tout Puissant qui l'a voulu ainsi. Les hommes vivaient dans le péché: ce sera leur punition.

Cette phrase allait désormais alimenter une idée fixe et devenir l'inquiétant moteur de toute son action. Lorsque Iwo suggéra qu'on pourrait tout de même donner des moyens à la médecine afin de lutter contre la maladie, Yashima répondit:

– Pas un homme sur terre ne peut s'opposer à ce que Dieu a voulu.

Cependant, horrifié par ces propos, Iwo tenait tête:

– Voulez-vous dire que nous allons les laisser mourir sans tenter quoi que ce soit?

– Que Sa Volonté soit faite.

Les trois assistants présents dans le bureau se regardèrent. Aucun ne formula une quelconque réprobation.

Par un de ces mouvements de bascule dont l'Histoire est friande l'intolérance renaissait. L'objet de la chasse étant cette fois les non-croyants.

En commençant par les ministères, chaque employé de l'Etat dut affirmer sa foi, datée et signée, sur un formulaire qui n'était autre que celui qui avait servi au tout début de la République pour une affirmation inverse.

Lorsque Yashima demanda à Iwo, avec un sourire énigmatique, s'il confirmait ce qu'il avait écrit sur son formulaire: à savoir sa non-croyance, Iwo s'attendait à ce que, au mieux, il dût quitter le service, ou au pire, qu'il soit expédié dans une mine pour y retrouver la foi. Mais après l'avoir sondé de son regard satanique, le ministre-prêtre lui dit:

– Votre courage me plaît. Ce n'est pas de courtisans dont je vais avoir besoin mais d'hommes courageux autant qu'efficaces: je vous garde.

En revanche, Iwo ne sut dire pourquoi il restait... Peut-être espérait-il pouvoir jouer un rôle dans le terrible combat contre la maladie? Pour le nouvel homme au pouvoir, ce ne semblait pas être la préoccupation majeure. Au cours de conversations impromptues, celui-ci lui laissa entrevoir sa vision de son type de société idéale. Qui n'était autre qu'un retour à la vie pastorale. Les hommes travaillant aux champs, cependant que les femmes filaient la quenouille en élevant leurs enfants (vision idyllique qu'un psychologue aurait expliquée par le fait que Yashima n'avait pas connu sa mère). Pour qu'il y ait des enfants, faudrait-il encore qu'il reste des hommes! lui fit remarquer Iwo.

– Il en restera suffisamment, mais pas n'importe lesquels: ceux que Dieu aura choisis pour la régénération de la race... S'il le faut, on rétablira la polygamie, dont l'interdiction n'est qu'une question de circonstances... A ce sujet, la volonté divine est très claire.

Iwo souleva une nouvelle objection:

– Il semble que les enfants mâles mis au monde par des femmes contaminées le soient également, mais la maladie ne se déclarerait qu'à la puberté... Ce n'est qu'une supposition, car nous manquons de recul.

– Ah! fit le nouveau chef de gouvernement... eh bien... dans ce cas nous mettrons sur pied une grande visite médicale à l'échelon de la Nation. Toute femme atteinte sera interdite de conception... Qu'en pensez-vous?

– C'est une tâche énorme, presque impossible.

– Avec la foi rien n'est impossible... Mais il est vrai que vous ne l'avez pas, ajouta-t-il avec un sourire un peu inquiétant tout de même.

Le silence se fit lourd.

– Avez-vous d'autres questions ou suggestions?

– Non... sauf que...

– Sauf que quoi?

– Dans cette lutte contre la maladie, il serait peut-être bon de collaborer avec les Acadiens, leur médecine est...

Yashima le coupa en explosant:

– Pas de collaboration avec les mécréants.

Iwo insista cependant:

– Mais il s'agit de la survie de la race humaine.

– Notre Dieu est Aryan. Il ne s'intéresse qu'aux siens. Laissons leurs problèmes aux autres. Cette épreuve nous permettra de voir où se trouve le vrai Dieu.

## **15 Gouverner!**

Inspirer un Président est une chose; gouverner par soi-même en est une autre!

La constitution du gouvernement fut laborieuse en Acadie. Si les électeurs avaient –par quelle aberration!– choisi une femme pour Présidente, ce n'était pas une raison pour laisser à celles-ci les clefs du pouvoir que constituaient les ministères, toujours tenus, et de tous temps, par des hommes. Bien que l'état-major de campagne eut décidé de créer, pour chaque ministère ayant à sa tête un homme, un poste de vice-ministre féminin susceptible de prendre le relais en cas de vacance, le lendemain des élections la Présidente était disposée à abandonner tous les engagements qu'elle avait souscrits pendant la campagne– ce en quoi elle n'innovait guère! Alain Lemai, en vieux limier de la politique, avait un peu prévu le coup. Il dut intervenir vigoureusement pour que la Présidente respecte le programme sur lequel les électeurs s'étaient prononcés.

A l'encontre des hommes qui n'hésitaient pas à se proposer ou à se faire recommander pour n'importe quel poste –à croire que l'universalité était une qualité fort répandue chez la gent mâle– peu de femmes répondirent à une demande qui pourtant fut faite d'une façon jamais pratiquée pour constituer un gouvernement. La prospection se fit par radio, télévision et journaux. Ce fut Hélène qui contacta en personne Létitia –la jeune journaliste devenue célèbre par son article sur le Sextra. Celle-ci finit par accepter le poste de l'Information qui allait devoir jouer un rôle énorme. Cinq hommes seulement devinrent ministres. Le général prit la tête d'un super-ministère de la Guerre. Ce qu'il avait en tête en était bien une, avec tout son cortège de mesures exceptionnelles. Il s'adjoignit –selon la règle– une femme d'une cinquantaine d'années: Amélia, veuve d'un chirurgien célèbre en Newland, dirigeant elle-même d'une main très ferme un grand hôpital. Deux seulement des cinquante postulants du parti démocrate obtinrent un poste. Les laissés-pour-compte promirent une vie très dure au nouveau gouvernement.

Pendant ce temps là, la Présidente s'était découvert une tâche autrement exaltante: la rénovation de la Maison Ronde, ce qui laissa à son premier ministre Hélène Lemai, des coudées de plus en plus franches.

## 16 Miko Tagazawa

Ce soir là Iwo décida d'enfreindre la consigne qui imposait aux proches collaborateurs du Chef d'être prêts à répondre à son appel à toute heure du jour et de la nuit, en prenant le chemin de la maison.

Depuis sa reprise de fonctions, c'était la première fois qu'il y revenait. S'attendant à des reproches d'Annah pour son absence de visites, il eut la surprise de la trouver gaie, joyeuse, d'humeur facétieuse. Après des effusions de retrouvailles qu'il estima un peu écourtées, elle lui dit:

– J'ai une surprise pour toi.

Après l'avoir laissé un moment en attente interrogative, elle le prit par la main et le conduisit vers une petite pièce qui servait de bureau secondaire. Elle en ouvrit la porte. Allongé sur un divan, un homme en costume de paysan semblait plongé dans un profond sommeil. A cause de l'obscurité, il mit un certain temps à reconnaître... Miko!

– Il est arrivé en début d'après-midi dans un réel état d'épuisement, lui expliqua Annah. Nous n'avons pu te prévenir.

La joie d'Annah lui gâcha cependant un peu la sienne. Ce qu'elle ne manqua pas de noter:

– Tu n'as pas l'air content de le voir!

– Si, si, répondit-il, mais moins que toi, c'est certain.

– Que veux-tu dire par là?

– Je veux dire... je veux dire... rien.

Un léger sourire plissa les yeux d'Annah:

– Serais-tu jaloux par hasard?

– Moi? Jaloux de Miko?

– C'est vrai qu'entre vous deux il y a effectivement de quoi hésiter...

Elle le fixait d'un regard étrange. La panique le gagna. Au jeu des mots, Annah était la plus forte. Il serait toujours perdant!

– Mais c'est toi que j'aime, termina-t-elle.

Iwo ferma les yeux et soupira:

– Tu m'as fait peur.

– Tu l'as cherché... Viens, laissons-le dormir.

Elle lui prit la main.

Miko n'apparut qu'assez tard, au moment où ils finissaient le repas. Visage gonflé, cheveu hirsute, les yeux saillants. Il exprima sa confusion pour s'être ainsi endormi. On lui fit une place. Après s'être restauré légèrement, il entreprit son récit.

## 17 Les Justiciers

Pendant que la gestation du nouveau gouvernement des Etats Unis d'Acadie s'effectuait avec lenteur, des événements graves se produisaient dans le pays.

Des informations alarmantes circulaient sous le manteau. Des femmes furent trouvées crucifiées sur la porte de leur maison, poignardées en plein cœur. La signature du meurtre –Les Justiciers– s'inscrivait en lettres de sang sur une feuille de papier fixée sur la robe à la hauteur du sexe. Il fut fait également état de bûchers sommaires où, sur une place publique déserte, des femmes étaient brûlées vives par des êtres revêtus d'une longue robe blanche, la tête recouverte d'une cagoule. On se serait cru revenu au Moyen-Age où l'on traitait ainsi les sorcières. La presse, toujours prompte, habituellement, à relater l'horrible, se taisait, comme si cette fois les limites de l'indicible étaient dépassées. Un journal, cependant, osa franchir le pas, enfreignant cette tacite consigne de silence. Portant un nom révélateur: La Lumière, il s'était donné comme règle de tout dire. L'article parut avec un titre racoleur:

JE SUIS UN JUSTICIER.



Le rédacteur y expliquait la genèse du mouvement.

Confrontés à un problème devenant chaque jour plus dramatique –la simple survie des mâles!– ceux-ci se devaient de réagir.

Que pouvait-on attendre d'un gouvernement de femmes, lesquelles ne faisaient rien d'autre qu'un peu de tricot pour amuser le public? Il n'y avait rien à espérer d'une religion, juste capable de proposer prière et abstinence. Quant à la Médecine, elle était à l'image du gouvernement: tout aussi impuissante!

Pour sauver les mâles, ne restait plus qu'une règle sommaire, certes, mais la seule efficace: toute femelle ayant donné la mort serait, à son tour, éliminée. Bientôt, dans chaque village, dans chaque ville, il y aurait une section de Justiciers, composée d'hommes se refusant tout simplement à mourir. L'homme racontait avoir participé à une action dans une petite ville à la frontière du Newland. Son cœur s'était serré à la vue de ces femmes en général jeunes et belles, victimes elles-mêmes d'un processus démoniaque, et promises à un bûcher élevé sur la grande place du marché. Il précisait cependant qu'on leur avait ôté la vie auparavant: "nous ne sommes pas des sadiques, seulement des Justiciers". Cette macabre mise en scène était destinée à la population atterrée, assistant à l'opération, derrière des volets. Chaque jour, des hommes rejoignaient leurs rangs, essentiellement des jeunes, l'avenir de l'espèce, ceux qui justement étaient les plus menacés. Et déjà on notait des résultats. Dans plusieurs des villes dont il donnait le nom, plus un cas ne s'était déclaré alors qu'auparavant on déplorait plusieurs morts par jour.

L'article parut le jour même où devait se réunir le nouveau gouvernement. Presque tous les membres du Conseil tenaient à la main un exemplaire du fameux journal.

Le voisin immédiat d'Alain Lemai était son ancien compère John Lloyd.

C'est en personne, que le général s'en était allé le chercher dans sa retraite du bord de mer en Newland. Il appréciait sa compétence, admirait son humour féroce bien que, de nombreuses fois, il se fût exercé à ses dépens. Lloyd avait commencé par faire le difficile. Il n'appréciait guère Suzanne et ne se gênait pas pour dire: "toutes les conneries qu'a pu faire Gérald –et elles sont un certain nombre– ont été inspirées par sa femme!" Après qu'Alain lui eût assuré qu'elle n'aurait, en fait, qu'un rôle de figuration et que le véritable pouvoir serait entre les mains de sa propre épouse et de lui-même, il lui répondit:

– Votre femme passe encore, mais avec vous je n'ai jamais pu travailler sans que nous n'en venions aux mains –en paroles, s'entend. Il faudrait vraiment être masochiste pour accepter ce que vous me proposez là. Je vous remercie toutefois d'avoir pensé à moi: cela fait toujours plaisir de voir qu'on n'est pas totalement oublié, même si c'est par une casquette de cuir (surnom donné aux officiers). (Il ralluma soigneusement sa pipe puis, après avoir rejeté vers le ciel trois belles bouffées, finit par dire:) Mais je suis un masochiste. Vous n'allez pas tarder à le regretter.

Un huissier, avec une belle emphase, annonça: "Madame La Présidente des Etats-Unis d'Acadie". Suzanne entra. Vêtue d'une robe qui ne se voyait plus que dans les musées –d'où précisément venait le modèle. Après avoir fait signe aux ministres de s'asseoir, elle le fit elle-même avec une certaine majesté bien étudiée. Puis, de son regard de myope, pour lequel tout objet à plus de deux mètres se noyait dans le brouillard, elle scruta l'assemblée avant de donner la parole au premier ministre, Hélène Lemai.

Celle-ci se leva et présenta, un à un, les membres du gouvernement. La Présidente approuvait de la tête en clignant des yeux. Puis, se tournant cette fois vers la salle, Hélène commença son discours d'ouverture d'une voix pas trop assurée, en jetant fréquemment des regards vers son mari qui l'encourageait par des clins d'œil. Au fil des mots, son propos finit par s'affermir. A l'encontre des cabinets pléthoriques d'antan, elle justifia, en particulier, le petit nombre de ministres par la nécessité d'une équipe soudée, dans la lutte implacable qui allait être leur lot quotidien. Un des ministres profita d'un léger temps mort pour l'interrompre d'un ton agressif. Il brandissait le journal la Lumière en s'adressant ostensiblement à la Présidente qui semblait ailleurs:

– Ne pensez-vous pas, Présidente, qu’il y a plus urgent à débattre que de philosophie gouvernementale? Qu’attend le gouvernement pour agir?

Ce fut Lloyd qui prit la parole:

– Pour qu’un gouvernement puisse agir, mon cher Hans Luther, faut-il encore qu’il existe et qu’en particulier les places de chacun soient définies.

Hans Luther était le chef de file du nouveau parti Démocrate qui avait permis l’élection de Suzanne Renom. Difficile de ne pas en faire un ministre! Journaliste à Limberg –la capitale de l’Autriche– Gérard Renom en avait fait un député, dans le but de mettre fin aux attaques incessantes de ce plumitif dont l’arme était bien plus redoutable que sa parole, laquelle souvent tombait à plat. Il lui avait même laissé entendre que, plus tard, un maroquin pourrait récompenser sa loyauté. Cette promesse tardant à se réaliser l’avait poussé à entrer en dissidence et créer son propre parti. Bien qu’il eût fait plusieurs fois le siège de la Présidente il n’avait obtenu que le portefeuille des Eaux et Forêts –un simple strapontin ministériel– ce qui le frustrait considérablement.

– Monsieur Luther, quelles sont donc vos propositions? Nous vous écoutons, dit le Premier Ministre.

Au bout d’un moment on eut l’impression que, repris par son démon journalistique, Luther était en train de réécrire l’article en y ajoutant des détails de son cru, et dans un style propre à soulever un peu plus d’horreur dans l’esprit des lecteurs. C’est la remarque que fit Lloyd:

– La Lumière va regretter de ne pas vous avoir confié la rédaction de l’article en question, car c’est nettement mieux. Félicitations. Mais, à part de répéter que c’est intolérable, scandaleux, et que cela ne peut plus durer –ce que tout le monde pense ici– je ne vois aucune proposition concrète. Fidèle en cela aux vieux démons journalistiques, plus enclins à démolir qu’à construire.

– Faites attention Lloyd, vous allez vous attirer les foudres de la charmante Letitia, qui est journaliste, elle aussi, dit Alain.

– J’approuve l’analyse de Monsieur Lloyd, laissa tomber simplement cette dernière.

## 18 Apocalypse au Pundjab

Revenu au camp après la visite rendue au Professeur Sandraud en compagnie d’Iwo il ne fallut pas longtemps à Miko, avec l’aide du Major dont l’intérim se prolongera jusqu’au bout, pour constituer une équipe médicale homogène dont le plus âgé n’avait pas trente ans. Tout en continuant à expérimenter l’arsenal médicamenteux dont ils disposaient, ils étaient parvenus à convaincre le Commandement –lui aussi, considérablement rajeuni– que, dans l’attente d’un hypothétique médicament-miracle, la seule thérapeutique valable restait l’isolement du camp ainsi qu’une information générale et continue. Avec l’aide du service cinématographique, plutôt formé pour filmer des scènes de combat, il avait monté un petit documentaire dans lequel toutes les activités sexuelles étaient exposées sans voile. Ce film se terminait par des scènes tournées en réel qui montraient l’évolution inexorable de la maladie. Si ce document, avec sa crudité et son réalisme, avait un impact indéniable sur la majorité, il restait néanmoins un nombre non négligeable d’hommes pour lesquels toute cette campagne n’avait qu’un but: les transformer en moines-soldats.

Malgré les consignes sévères et constamment renouvelées, la frontière barbelée continuait néanmoins à laisser passer des irréductibles qu’on ne revoyait jamais plus. Les relations entre hommes se raréfièrent sans toutefois s’annuler. Toutes ces mesures démontrèrent leur efficacité. Le nombre des cas diminua, pour atteindre un niveau jugé acceptable.

C’est alors que se produisit un évènement qui allait avoir des conséquences dramatiques.

A la suite de l’injonction faite par Iwo Jima au ministre de la Défense de venir à bout de l’épidémie *par n’importe quel moyen*, une mesure radicale fut envisagée qui consistait ni plus ni moins qu’à vider les camps de toute présence humaine en exterminant tous les occupants. On effacerait ainsi un risque de contamination ultérieure. Le Directeur des Armes Spéciales y voyait de plus un champ d’expérience irremplaçable pour tester une des dernières inventions de son Service.

Il faut bien comprendre cependant que cette décision n'était pas facile à prendre, bien que le Premier Ministre eût spécifié: "par n'importe quel moyen"... On tergiversa, accablant le Commandement du Pundjab de demandes statistiques journalières sur les cas recensés; comme si en Haut-Lieu on n'attachait d'importance qu'au fait d'avoir des registres bien tenus! La décision fut prise lorsque dans un message apparut le nom du Commandant. Celui-ci n'était autre que le gendre du Ministre. Un jeune officier pilote des Forces Aériennes, affecté à l'Etat-Major général, dont le frère cadet se trouvait au Sunam, eut vent de la terrible décision. Seul à bord d'un avion il s'envola en direction du Nord, sans se rendre compte qu'il allait assumer, en face de l'Histoire, une incommensurable responsabilité. Ayant atterri au camp, il pressa son frère de monter à bord. Celui-ci, tout d'abord incrédule, ne put supporter l'idée de laisser exterminer ses frères d'armes et se chargea de porter à la connaissance de tous, le terrible plan envisagé en haut-lieu. Miko en fut l'un des premiers informé.

"Comme tous, ma première réaction fut l'horreur devant une telle perspective, d'autant que nous venions de toucher le bout du tunnel. Si on nous avait fait confiance, la solution aurait été certes de fermer le camp, mais en évacuant tous les hommes par voie des airs, de telle sorte qu'ils n'aient aucun contact avec l'extérieur. On les aurait ensuite réinstallés en territoire Aryan, pour une sorte de quarantaine. La nouvelle, se répandant comme une traînée de poudre, en eut les mêmes effets dévastateurs. Les hommes se précipitèrent au dehors par de larges brèches pratiquées dans des barbelés devenus inutiles. Nous essayâmes de les mettre en garde contre les dangers de contamination qu'ils allaient rencontrer sur leur route mais c'était trop tard. Leur fureur indignée les rendait sourds et aveugles. Notre présence devenait inutile dans un camp où il ne restait plus que quelques officiers qui, soit ne pouvaient admettre une pareille éventualité, soit portaient le respect des ordres au niveau d'absurdité qu'il peut parfois atteindre. Alors, nous avons pris à notre tour la route du Sud, à pied, les premiers enfuis l'ayant fait à bord des véhicules disponibles."

Miko reprit son récit. Le cheminement de ces hordes soldatesques rappelait aux populations les débordements de feu la FACON. Les premiers passés contaminaient les femmes qui, à leur tour, transmettaient la maladie aux suivants. De sorte que celle-ci se propageait lentement mais sûrement vers le Sud.

– Aryan n'est plus épargné à ce que j'ai cru savoir, déclara-t-il en conclusion.

– Bien qu'il soit encore difficile d'établir un bilan, répondit Iwo, déjà plusieurs dizaines de milliers, voire des centaines.

Et, à son tour, il lui conta les événements qui s'étaient succédés en Aryan depuis la mort de son père, suivie par une tragique série de disparitions à la tête de l'Etat.

– De quoi sont-ils morts? demanda Miko.

– Nous ne savons pas au juste.

– Vous ne savez pas, ou la consigne est de ne rien dire?

Le sujet avait l'air d'embarrasser fortement Iwo:

– Pour le moment ce ne sont que des suppositions.

– Tu nous as dit que pour ton père il s'agissait d'une grippe intestinale, rappela Izu.

– Oui, c'est ce que le médecin a prétendu.

– Et ce ne serait pas le cas?

– Ecoute maman, quelle importance maintenant!... Cela me gêne de parler de cela.

– Au médecin tu peux peut-être le dire? suggéra Miko.

– Et pourquoi pas à sa mère? s'exclama Annah. Je suis en train de constater que notre cher Iwo, malgré ses discours, se comporte exactement comme ses frères ariens qui n'ont de considération pour les femmes que lorsqu'ils les veulent dans leurs lits.

Tous regardèrent la jeune fille avec une certaine stupéfaction. Enoncer aussi crûment des vérités ne se faisait pas et encore moins dans la bouche d'une femme! Iwo cependant tint à lui répondre:

– Annah, c'est tout simplement parce qu'il s'agit de mon père.

Il y avait davantage de peine que de reproche dans le ton d'Iwo, mais Annah continuait de plus belle:

– Et cette fameuse épidémie! C'est la première fois que tu nous en parles. Notre avenir est en jeu, autant que le tien.

Ce fut au tour d'Izu d'intervenir:

– Annah a raison, Iwo.

– Je comptais vous en parler plus tard.

Miko intervint:

– C'est, effectivement, un problème qui nous concerne tous. Je sais que toute notre éducation s'oppose à ce que nous en parlions, mais il le faut cependant. L'ignorance est la meilleure alliée de ce fléau.

– Je reconnais que j'ai eu tort, avoua Iwo.

## 19 Une oasis sur Demeter

Sur Déméter demeurait, cependant, une oasis à l'abri du fléau: Oha.

Aux yeux de tous les autres mâles de la planète, ceux d'Oha détenaient encore l'heureux privilège de ne mourir que des causes traditionnelles telles que: usure, alcoolisme, rixes et accidents divers auxquelles il fallait ajouter le *tiu* –une spécificité d'Oha. (Le *tiu* était un esprit qui s'installait chez l'homme, exclusivement, et lui pompait toutes ses forces). Il n'est pas certain, d'ailleurs, que de mourir par le sexe eût été considéré comme une malédiction par les Ohatis mâles. On en aurait beaucoup ri –dans un premier temps toutefois.

En revanche, leurs envahisseurs ne rigolaient pas, eux. A commencer par leur chef, l'amiral Yakoto. Il avait édicté des mesures draconiennes pour faire d'Oha un camp retranché. La Marine et l'Aviation, en patrouille permanente, coulaient toute embarcation passant à cinquante kilomètres des côtes, sans sommations.

Un problème s'était d'ailleurs vite posé: le ravitaillement en armes et carburants. Après avoir rapidement épuisé les stocks de l'île et interdit toute circulation automobile aux autochtones, il n'était plus resté qu'une seule et unique solution: organiser des expéditions au Sunam où demeuraient des stocks fabuleux, constitués en vue de l'invasion de l'Acadie. Tous les hommes appelés à mettre pied à terre étaient impitoyablement mis en quarantaine à leur retour à bord.

Grâce à ces mesures, les effectifs des forces armées ariennes se maintenaient à un niveau normal. Les pertes dues aux accidents de la circulation, aux bagarres après libations et aux maladies bénignes diverses, présentaient un pourcentage conforme au manuel d'une armée en campagne.

Par contre, le plus difficile à maintenir fut le moral d'acier que, de tout temps, les Etat-majors ariens avaient considéré comme constituant la force principale de leurs armées. Plus que tout autre, l'amiral Yakoto se devait d'en être pénétré. Il l'était. Frêle, sec, coupant comme le tranchant de son sabre, il compensait sa petite taille par une voix haut-perchée qui semblait tomber du ciel. Dans les premiers temps de l'occupation d'Oha, considérée comme un tremplin pour la conquête de l'Acadie, il ne fut pas trop difficile de maintenir un haut degré d'activité dans l'ensemble du corps expéditionnaire, en vertu d'un autre grand principe militaire voulant que plus le corps est sollicité moins l'esprit fonctionne –l'exercice de la pensée étant réservée au sommet de la pyramide. Au bout de quelques mois cependant, malgré des ordres du jour claironnants, malgré d'incessants exercices de débarquement, la conquête de l'Acadie commençait à s'apparenter à celle de la grotte du dragon Shiumashi que personne n'avait jamais pu approcher, pour la raison qu'elle se situait dans une sorte de nulle part mythique. La fertilité de l'esprit militaire à imaginer des occupations aussi dérisoires qu'inutiles, telles que, démontages et remontages du matériel, démolitions et reconstructions des camps et des routes, marches et exercices physiques divers, aurait cependant suffi à conserver une certaine cohésion –succédané illusoire du moral. Mais l'atmosphère corrosive et décourageante d'Oha, venue à bout de toutes les tentatives de mainmise sur l'île, fit enfin son effet –toutefois un peu plus tardivement que les vieillards, gardiens de la tradition orale, ne l'avaient laissé prévoir. Cet amollissement insidieux, ces crises de vague à l'âme sournaises, qui enchantèrent les

cœurs, mais coupaient bras et jambes, eussent été considérées par l'amiral Yakoto comme un mal suprême, attentatoire... s'il avait pu en être averti. Or, les rapports sur le moral des troupes, parvenant chaque jour sur le bureau de l'amiral, continuaient à prétendre que l'acier de celui-ci était toujours aussi bien trempé et d'un brillant insoutenable au regard.

Dès les premières heures du débarquement, une 'Jippi' (voiture de liaison tout terrain) s'était arrêtée devant l'entrée de l'hôtel Ponapé. Un homme en descendit, casqué, armé et, en vallon, demanda à voir Teoera, montrant par là une excellente connaissance du terrain.

Le jeune Ohati fut conduit directement au Quartier Général où un officier de l'armée de Terre, le général Okeda, adjoint opérationnel de l'amiral, le bombarda illico Interprète en chef. Il le chargea en outre de recruter dans les plus brefs délais un corps de traducteurs. Ce ne fut pas tâche facile. Teoera atteignit péniblement le chiffre de dix, dont une bonne moitié ne dépassant pas le stade du baragouinage. La deuxième mission dont il fut chargé était un peu plus insolite. C'est le commandant en chef lui-même qui la lui assigna. Il s'agissait ni plus ni moins que de mettre un roi à la tête du pays à la place de ces 'pignoufs' qu'on venait de mettre à l'abri derrière de bonnes murailles. Teoera se permit de faire observer qu'une Reine était plus conforme à la tradition de l'île. Le fixant de son regard de serpent, l'amiral se contenta de répéter: un Roi. Le choix fut vite fait.

Parmi les enfants mâles de la dernière Reine fut choisi un solide gaillard, croupier dans un casino, que l'on bombarda illico Roi sous le nom de Ohapé Ier. Sa première décision fut de demander officiellement la protection d'Aryan contre... l'invasion annuelle des touristes Acadiens. La population de l'île les supportait de moins en moins; ils avaient déjà sérieusement entamé l'identité du peuple d'Oha! La requête fut transmise en bonne et due forme au Congrès des Nations. Nous avons vu qu'il en fit 'bon' usage!

Effectivement, on put noter un certain engouement des Ohatis envers les troupes d'Aryan pendant les tout premiers jours. Voir les touristes acadiens filer doux, le dos courbé, toute morgue envolée, constituait un spectacle assez réjouissant. Mais, lorsque après le rapatriement desdits touristes ce fut l'indigène qui fut appelé à 'collaborer' avec l'Armée d'Aryan aux travaux de défense de l'île, les rieurs déchantèrent vite.

Bien qu'il bénéficiât d'un traitement de faveur, du fait de sa fonction d'interprète, Teoera vérifia de nouveau ce qu'il avait noté lors de ses passages en Aryan: à savoir que ce peuple était dur, orgueilleux, méprisant envers les autres et que sa prédiction: "ils finiront par tous nous bouffer", était en bonne voie de réalisation.

Bien que le patriotisme fût, en Oha, une notion inconnue, les Ohatis virent avec un déplaisir grandissant ces étrangers qui, après avoir débarqué chez eux, sans invitation –mais cela, ils en avaient l'habitude– prétendre tout bouleverser et imposer leur pensée ainsi que leur mode de vie. Non seulement, ces nouveaux envahisseurs ne s'intéressaient pas à leurs femmes –ce qui était une grande vexation– mais ils prétendaient les faire travailler. Le travail, ils n'y rechignaient pas, mais juste ce qu'il faut et à leur manière. Ces nouveaux venus, qu'ils commençaient à trouver détestables, imaginaient les grouper en sections, en compagnies, en régiments, tous ensemble et aux mêmes heures. Tout bonnement insupportable! Autre nouveauté! La paye serait mensuelle et versée en fin de mois. Alors que la coutume était de rémunérer chaque jour pour le travail effectué! Cela permettait de ne pas venir le lendemain si on avait autre chose en tête. Les Acadiens avaient tiqué eux aussi, aussi bien au temps du premier débarquement qu'à celui des managers d'établissements touristiques. Mais cela ne durait guère, car l'Ohaté (l'air d'Oha) finissait toujours par agir.

Une épidémie de 'tiu' survint parmi les 'travailleurs', une épidémie comme on n'en avait jamais connue auparavant. Les hommes se couchaient sur leurs lieux de travail, et rien ne pouvait les faire relever, totalement insensibilisés qu'ils étaient aux menaces, aux coups et à tout ce qui était réputé faire relever un mort dans l'armée ariane. On en référa au Roi lequel confirma qu'il n'y avait rien à faire. Cela venait du dieu Oha. Le général Okeda, chargé de régler ce problème, convoqua Teoera et lui demanda, d'emblée, s'il avait connaissance d'un mouvement souterrain de résistance.

– Je vous préviens, nous serons impitoyables.

– Nous savons de quoi vous êtes capables.

Le général, qui l'avait reçu assis sur une simple chaise, derrière une petite table, se leva d'un bond et porta la main à son sabre. Pendant un moment, il fixa intensément Teoera, puis sourit et l'invita à s'asseoir. Après quoi, il reprit d'une voix douce:

– Que se passe-t-il? Nous sommes en présence d'une chose que nous ne comprenons pas et nous avons horreur de ne pas comprendre.

– Puis-je parler franchement?

– N'est-ce pas ce que vous faites chaque jour?

Teoera sourit. C'était le premier trait d'humour qu'il notait chez le général. Commencerait-il à être atteint par l'Ohaté? Il entreprit alors d'expliquer ce qu'était le 'tiu'. Le général l'écouta, arborant au début un sourire ironique. Il l'abandonna quelque peu pour lui poser la question suivante:

– Vous-même, y croyez-vous?

– J'y crois.

– Est-ce que des médecins acadiens ont tenté d'expliquer le phénomène?

– Il y a eu beaucoup de tentatives d'explications. Elles divergent, mais toutes s'accordent pour constater l'état semi-comateux qui rend l'individu totalement insensible.

– Quelles en sont les causes d'après vous?

– La façon dont vous voulez les faire travailler. C'est contraire à notre philosophie de vie.

– Il faudrait donc que nous ne fassions plus appel à la main d'œuvre locale?

– Si. Ils ne refusaient pas de travailler pour les touristes. Ils le feront pour vous mais à leur manière.

Il lui expliqua ce qu'elle était.

– Et le rendement, qu'est-ce que vous en faites dans tout cela?

– Si les trois quarts de votre effectif sont 'tiu', où est le rendement?

– Je peux réquisitionner toute la population mâle.

– Libre à vous.

Sur ces paroles, Teoera se leva.

– Rasseyez-vous, je n'ai pas dit que j'allais le faire.

– Pour le moment, vous êtes les maîtres, vous faites ce que vous voulez, bien ou mal.

– Pourquoi dites-vous... pour le moment?

– Oha a toujours fini par absorber ses envahisseurs.

– Ce n'est pas Oha qui nous intéresse, mais l'Acadie. Quand nous l'aurons conquise, c'est en touristes que nous reviendrons. Il y a encore beaucoup à faire dans ce pays. J'ai personnellement quelques idées, dont je vous ferai part à l'occasion.

Les jours suivants, Teoera eut de nouveau l'occasion de rencontrer le général Okeda. Il se rendit compte que sa compagnie lui plaisait. Les entrevues se succédèrent. Le général l'interrogeait sur les coutumes et les particularités du pays, aussi bien géographiques que juridiques, climatiques ou ancestrales. Cela lui rappela le jeune 'époux' de Mitsuei.

Il ne l'avait pas oubliée sa Mitsu! Comment retrouver sa trace? Peut-être y arriverait-il par l'entremise d'Okeda qui semblait avoir de hautes relations? Quelques jours plus tard, ce dernier lui fit part de sa décision concernant le travail des ohatis:

– J'ai décidé de suivre votre avis et je vous charge d'organiser le travail de vos concitoyens selon vos coutumes. Tout l'Etat-major y est hostile, y compris l'amiral, mais j'ai décidé de passer outre. Nous mettre toute la population à dos ne serait rentable pour personne.

Un peu plus tard il manifesta l'intention d'apprendre la langue et chargea son interprète de lui trouver 'une' enseignante, si possible jeune et jolie, précisa-t-il. Teoera se permit de plus en plus de questions, et c'est ainsi qu'il apprit que le 'mari' de Mitsuei n'était autre que le fils du personnage tout puissant d'Aryan. Il s'enhardit jusqu'à laisser entrevoir la possibilité d'une 'mission' en Aryan. C'est alors que le général lui conta la dramatique épidémie qui décimait les hommes au Pundjab, leur interdisant tout contact avec le pays.

- Je pense que nous sommes ici pour fort longtemps. Il va nous falloir apprendre à vivre sur le pays. D'ici quelque temps, nous n'aurons plus d'essence pour nos moteurs, plus de munitions pour nos armes... Mais ne vous faites pas d'illusions: même sans armes nous vous resterons supérieurs.
- L'île en a vu d'autres au cours de l'histoire, et c'est toujours elle qui a gagné.
- Dans ce cas c'est Dieu qui l'aura voulu, et nous nous inclinons bien volontiers.

Après avoir obtenu du général l'évacuation de l'hôtel Ponapé, puis par extension, celle des autres hôtels de l'île, Teoera négocia un contrat avec l'armée aryane pour que celle-ci les utilise pour les jours de repos des soldats, contre rémunération. Une autre forme de tourisme s'instaurait, moins lucrative, mais meilleure que la précédente situation. C'est alors que les parents de Teoera, ainsi que les autres hôteliers, notèrent que l'Ohaté commençait, enfin, à faire son effet.

La connaissance de la langue se répandit rapidement. Les enseignantes ne manquèrent pas, cependant que les rapports sur le moral des troupes continuaient à signaler le beau fixe. Celui de Teoera, par contre, connut une mini dépression, l'espoir de revoir un jour sa chère Mitsu s'était perdu au fond de l'horizon. Mais le climat de l'île était ainsi fait que les dépressions ne duraient jamais longtemps. Teoera redevint persuadé que, contre toute logique, il reverrait de nouveau sa belle aryane.

## 20 Escarmouches gouvernementales

Hans Luther bredouilla quelques mots puis se rassit.

- Après ces préambules, pas inutiles, nous allons peut-être pouvoir commencer à travailler, reprit Alain Lemai.

A ce moment un huissier entra et dit quelques mots à l'oreille de la Présidente, laquelle montra quelques signes d'affolement et quitta la salle sans donner d'explication. Le général Lemai s'étant à peine interrompu, continua:

- Je vais vous faire entendre le médecin-général Strassof, secrétaire d'Etat à la Santé. Il est chargé de la coordination des études et de l'action médicale en collaboration et sous les ordres du vice-ministre Amelia Leenhardt. Général, nous vous écoutons.

La cinquantaine massive, crâne rasé, petites lunettes cerclées de métal, toute la personne du général Strassof respirait l'énergie, ce que confirmait le ton, bien que la voix fût douce, cependant. Il fit état des statistiques de mortalité dans les forces armées. Celles-ci ne dépassaient pas quelques milliers de cas pour le moment, mais si des mesures draconiennes n'étaient pas prises de toute urgence on risquait vite d'arriver aux millions de morts comme en Aurique. Quant aux civils, l'inexistence de moyens centralisés ainsi que le caractère considéré comme honteux de la maladie ne permettait de se faire qu'une idée très vague. On pouvait cependant raisonnablement estimer que les cas se chiffraient déjà par centaines de milliers, la Vallonie étant l'état acadien le plus touché.

- En ce qui concerne les recherches, en accord avec Madame Leenhardt, nous venons de créer un Institut spécialisé où tous, du plus humble au plus célèbre, seront les bienvenus. Et je profite de ce Conseil pour demander au ministre, Son Excellence John Lloyd, un financement exceptionnel.

- L'Excellence est de trop, mais vous aurez tout ce que vous voulez... Ne me dites pas merci tout de suite, il reste à convaincre les députés.

- Lloyd, tonna Lemai, c'est vous le ministre que diantre, vous nous avez déjà fait le coup quand on vous demandait des armes contre Aryan.

- Si vous me donnez pleins pouvoirs vous aurez tous les sous que vous voulez.

- Ce n'est qu'une question d'heures.

Lloyd eut une moue dubitative, cependant que les autres ministres se demandaient ce que cela signifiait. Letitia intervint un court instant pour demander à Strassof s'il avait pris contact avec le Professeur Sandraud.

- Un émissaire est déjà en route avec une demande de collaboration et promesse d'aide massive.

Le général Lemai profita d'un regard de sa femme pour lui faire signe que c'était le moment. Elle leva la main, le général Strassof se rassit. Hélène prit la parole. Le ton était suprêmement grave.

– Le gouvernement que je préside a l'intention aujourd'hui même de décréter 'l'état d'urgence': ce qui veut dire que le Parlement n'exercera plus qu'un contrôle a posteriori. C'est dans la Constitution, à l'article 5. Je cite: "Dans des circonstances exceptionnelles, le gouvernement peut décréter l'état d'urgence à l'unanimité de ses membres". Nul ne peut nier que les circonstances soient exceptionnelles.

– Cet article a été rédigé au cas où une guerre nous serait déclarée, ce qui n'est pas le cas que je sache, contesta Luther.

– Circonstances exceptionnelles, dit le texte, précisa Alain Lemai.

– Je ne peux voter cela. Jamais mon parti ne me le pardonnerait. N'est-ce pas Dimola? (le deuxième ministre du parti démocrate). Vous ne pouvez demander à des députés de se saborder. Essayons la procédure parlementaire. Mes collègues sont suffisamment conscients de la gravité de la situation pour ne pas s'engager à vos côtés, tout en gardant leurs prérogatives qu'ils tiennent du Peuple souverain.

– J'ai vécu cela au moment où la guerre menaçait avec Aryan; je n'y crois pas, rétorqua Alain.

Le Premier Ministre intervint fermement:

– Nous allons procéder au vote. Vous êtes toujours contre, Monsieur Luther?

– Je ne peux pas.

– Dans ce cas nous nous passerons de vos services en tant que ministre. Personnellement je le regretterai.

– Comment cela?

– Ce que j'ai dit est clair, il me semble.

Le général Lemai nota à ce moment, avec amusement, que sa femme avait vite adopté le comportement et le ton de l'emploi. Mais Luther résistait avec hargne:

– Vous semblez oublier que les ministres sont nommés par le Président.

– Le poste vous a en effet été donné par la Présidente: c'est elle qui vous l'ôtera... Vous êtes toujours contre?

– Il me faut un temps de réflexion.

– Vous avez deux minutes.

– J'aimerais consulter mon groupe.

– Deux minutes.

Il sortit précipitamment de la pièce, cependant qu'Hélène enchaînait:

– Y a-t-il d'autres opposants?... Monsieur Dimola?

– Non, non, je suis d'accord, mais j'aimerais savoir dans quelle mesure les manifestations sportives seront touchées par cet ... état d'Urgence?

(Faut-il préciser qu'il était ministre des Sports, ministère que la Présidente avait voulu maintenir: "Gerald y tenait beaucoup. Il disait: donner du bon sport au Peuple et il vous foutra la paix").

– Pourquoi le seraient-elles tant qu'il y aura des hommes pour avoir envie de jouer? répondit Alain Lemai.

– Et des imbéciles pour regarder, ajouta Lloyd.

– Vous oubliez, Monsieur, que le sport est le garant de la race! releva Dimola d'un air outragé.

– Général Strassof, reprit Lloyd, les sportifs sont-ils moins touchés que les autres?

– Il semblerait que ce soit plutôt davantage, dans l'état actuel de nos connaissances.

– Cela dépend de la discipline sportive. (Dimola était un ancien gardien de but célèbre du non moins célèbre club d'Ocetto.)

L'arrivée de Luther interrompit l'échange.

– Alors? interrogea Hélène.

– Mon groupe est d'accord sous certaines conditions.

– Il n'y a pas de conditions.



– On ne peut tout de même pas ignorer la volonté du peuple qui s’exprime par ses représentants élus.

– Il me semble que la volonté du peuple est claire en ce moment: c’est simplement celle de survivre, et elle n’a pas besoin d’interprète, asséna le général Lemai.

– Les tyrans ont toujours prétendu être l’expression du peuple.

– Nous ne sommes pas à la tribune de l’Assemblée, fit sèchement remarquer Hélène. Je vous ai posé une question claire, je veux une réponse de la même eau.

Luther prit un certain temps avant de répondre:

– Je ne m’oppose pas, mais je me réserve le droit de faire connaître au pays ma réticence.

– On ne peut être solidaire du gouvernement par son vote et s’en désolidariser en dehors, reprit Alain Lemai qui commençait à être sérieusement agacé.

– Vous n’êtes pas le Premier Ministre que je sache.

Hélène prit le relais:

– Monsieur Luther, tout ceci n’a que trop duré. Nous avons une immense tâche devant nous et chaque minute compte désormais. Si vous êtes pour, vous le dites clairement.

– Je ne suis pas contre.

A ce moment la Présidente revint en séance et s’assit sans autre forme de procès.

– Où en sommes-nous? demanda t-elle.

– Nous allons passer au vote sur l’Etat d’Urgence.

– Ah oui, très bien.

– Monsieur Luther, demanda Hélène, avez-vous quelque chose à dire à Madame la Présidente?

– Non, non.

Solennellement le Premier Ministre déclara:

– Conformément à l’article 5 de la Constitution, l’Etat d’Urgence est déclaré sur le territoire de la Fédération par un vote unanime du Gouvernement.

Aussitôt après, les premières mesures furent décidées:

Réquisition de tous les médecins et affectation au ministère de la Santé.

Mobilisation de toutes les forces armées et de police.

Création d’immenses camps retranchés dans différents points de la Fédération, dotés de toutes les facilités et du confort de la vie moderne afin d’y héberger les femmes contaminées et leur permettre de continuer une vie décente dans l’attente d’une solution médicale.

Cette dernière mesure, proposée par le général Alain Lemai et appuyée par le général Strassof, ne fut adoptée qu’après un très long et difficile débat qui vit les hommes et les femmes se diviser en deux camps.

Les autres membres du Conseil furent d’abord étonnés de voir que la principale opposante au plan des deux généraux n’était autre que le premier ministre, l’épouse de l’un d’eux. Sa première réaction fut même virulente:

– Tant que j’occuperai ce poste, je m’opposerai à ce qu’on parque des femmes comme du bétail pour le restant de leur vie. Il ne faut tout de même pas oublier que ce sont les hommes les premiers coupables, ce sont eux qui ont contaminé les femmes.

– Ce n’est pas l’avis du professeur Sandraud. Il pense que la maladie est apparue –on ne sait encore comment– dans les camps du Pundjab, au contact de la population féminine locale, corrigea Letitia.

– Vous êtes d’accord, vous, sur la proposition du général Lemai?

– Non, bien sûr, cela me choque profondément, mais...

– Toutes les femmes ici présentes ne peuvent pas ne pas éprouver les mêmes sentiments, reprit Hélène Lemai. Ces messieurs ont l’air par contre très sereins en face de cette idée... Et pourquoi pas l’inverse?

– Le premier ministre semble oublier que les hommes s’éliminent d’eux-mêmes et qu’ils préféreraient certainement finir leur vie aux frais de la Princesse, même dans des camps, ironisa son mari.

Hélène qui décidément ne pouvait pas se faire à cette idée se tourna vers le vice-ministre à la Santé:

– N’y a-t-il pas d’autres moyens... Madame Leenhardt, Amelia, vous me comprenez certainement?

– J’éprouve la même répulsion instinctive envers cette mesure extrême, qui me semble pourtant... de bon sens.

– Non, non, il y a certainement d’autres solutions. Mesdames, Mesdemoiselles, faites preuve d’imagination. Madame la Présidente, dites quelque chose.

– Gérald me disait souvent que ses ministres manquaient totalement d’imagination.

– Pour la bonne raison qu’il ne les laissait pas parler, ironisa Lloyd.

– Vous êtes injuste, John. Quand il vous donnait la parole il n’en sortait pas grand chose de valable, disait-il.

– Paix à son âme, coupa brusquement Hélène. Je vous ai demandé si vous aviez une suggestion?

– Réflexion faite, cette histoire de camp m’a l’air bien raisonnée. Quelques jours avant sa mort, Gérald m’avait fait part de cette idée alors que la maladie n’avait pas encore son étendue actuelle.

## 21 Un ‘scoop’ à la Télé

L’Etat d’Urgence devait être annoncé le soir même aux informations de 20 heures. Letitia eut la tâche difficile de persuader les chaînes de radio et télévision de réserver cinq minutes au gouvernement, cinq minutes gratuites, à l’heure de la plus grande écoute –celle où le temps vaut de l’or– tout en gardant un total secret sur le contenu du message. Il faut dire que, dans le passé, on leur avait souvent fait le coup d’une annonce spectaculaire: un ‘scoop’ comme cela se dit en jargon de métier. Il en résultait, la plupart du temps, un ‘flop’ magistral.

En tant que journaliste, Letitia avait eu souvent l’occasion de dénoncer les manières naturellement autoritaires des gouvernements, quels qu’ils soient: démocratiques ou non. Elle eut la surprise –en tant que Ministre– d’en ressentir tout à fait naturellement la tentation, au fur et à mesure qu’elle piétinait dans ses négociations. Trente minutes avant 20 heures, on continuait à lui opposer la popularité de telle ou telle émission; le manque à gagner énorme de ces cinq minutes gratuites. Les compensations financières offertes par le gouvernement ne couvraient qu’une infime partie de cette somme... Létitia fit alors appel au Premier Ministre qui se borna à l’encourager sans lui donner des moyens supplémentaires. Dix minutes plus tard, en désespoir de cause, elle se décida à appeler le mari de cette dernière, pensant qu’un ex-général, brillant stratège, ferait preuve d’une meilleure efficacité!

– Où vous trouvez-vous? commença par lui demander Alain Lemai.

– Au siège de Télé 2 à Ville Neuve, la seule chaîne qui ait bien voulu m’écouter. On m’a laissé entendre dans les couloirs que l’animateur de leur Spectacle-Information était malade et que rien de valable n’était programmé.

– Passez moi le responsable.

Après un temps qui lui parut interminable, une voix intervint sur la ligne, celle d’un homme qui ne se présenta pas.

– Ici le général Lemai, Ministre de la Guerre.

– On va avoir une guerre? Contre qui?

– Qui vous parle d’une guerre? Je me suis présenté, point. Ce que vous n’avez pas fait. Etes-vous le caporal de service ou le général en chef?

– Euh... général, Directeur-général.

– Etes-vous habilité à prendre des décisions rapidement?

– Euh! oui.

– Sans en référer à quiconque?

– En principe oui.

– C’est oui ou c’est non.

- C’est... oui. Pourquoi tout ce préambule?
- Parce que je n’ai pas envie de perdre mon temps avec un sous-fifre. Je ne sais pas si vous me connaissez! Je répète mon nom: général Alain Lemai.
- Bien sûr général, qui ne vous connaît pas?
- Bien. Vous devez donc savoir qu’il n’est pas dans mes habitudes de parler pour ne rien dire. Branchez donc vos caméras sur les Assemblées. Vous ne le regretterez pas. Elles sont réunies en Congrès pour prendre connaissance d’une information qui va leur faire le plus grand plaisir. Le spectacle est assuré. Je ne vous en dis pas plus.

Etant donné leur plus grande expérience parlementaire, il fut décidé que les ministres Lemai et Lloyd seraient chargés de la communication gouvernementale auprès du Congrès des élus. Selon une tradition bien établie, ils furent copieusement sifflés à leur entrée en salle.

- Il me semble que cette fois c’est du sérieux, dit Lloyd, quelqu’un a dû parler.

C’est aux cris de ‘démission, démission’ qu’ils prirent place sur les bancs du gouvernement. A l’heure fixée pour la déclaration, cinq minutes avant vingt heures, un silence relatif s’instaura et les caméras de la 2, qui venaient d’entrer en action, montrèrent à la Nation toute entière ses élus gesticulant comme des diables, en proférant des paroles inaudibles, pour la bonne raison que les micros de la salle étaient débranchés (une bonne idée de Lloyd). Les deux ministres se regardèrent en souriant, puis ce fut Lloyd qui, de sa belle voix grave, lut le communiqué du gouvernement instaurant l’Etat d’Urgence, en en développant succinctement les conséquences. Puis les deux membres du gouvernement se sauvèrent sous les huées des représentants du peuple.

Avant que les techniciens ne rétablissent les circuits audios, le pays eut le droit à des scènes dignes des meilleurs films du cinéma muet.

Pour un ‘scoop’ ce fut un ‘scoop’. Toute la soirée, les programmes des chaînes furent chamboulés. Les commentateurs les plus divers se succédant pour disséquer la nouvelle à l’infini.

## 22 Letitia Marini

L’Etat d’Urgence fut décrété le deuxième jour du sixième mois de l’an 31.

Cela faisait un an, jour pour jour, qu’une maladie inconnue était apparue dans un petit hôpital d’une bourgade Autrichienne. Les statistiques que les Services du Ministère de la Santé avaient beaucoup de mal à établir faisaient état d’une ‘fourchette’ de un à deux, voire trois millions de morts, tous masculins. Répartis sur un vaste territoire, sur une population estimée à quarante millions de mâles adultes, cela ne faisait au maximum que 8 %. Ces millions de morts auraient eu pour cause un raz de marée géant ou une gigantesque éruption volcanique ou encore une méga-bombe dont les journaux de vulgarisation scientifique faisaient de temps à autre état, on aurait parlé de catastrophe nationale, planétaire. Mais la dilution de l’information, son caractère trouble, n’avaient pas encore permis à l’opinion publique de prendre une juste conscience de ce qui commençait à être pourtant réellement une catastrophe. Ce fut la tâche à laquelle s’attela la jeune Ministre de l’Information, la charmante Letitia, déjà connue dans le public par ses deux articles, retentissants autant que prémonitoires.

N’eut été la nouvelle situation juridique, ses interventions auraient été positionnées, dans le meilleur des cas, peu avant minuit, au moment où seuls quelques insomniaques bâillent devant leur poste. Elle exigea –un peu avec réticence au début, sa nature profonde l’incitant davantage à persuader que d’exiger– de passer aux meilleurs moments d’écoute de la mi-journée et de la soirée et sur toutes les chaînes. L’affaire fit scandale dans le microcosme audiovisuel. Mais, petit à petit, le charme de l’oratrice ajouté à l’importance du sujet, fit que son émission battit tous les records d’écoute.

Lorsqu’elle décida de s’attaquer aux Justiciers, elle reçut de nombreuses menaces de mort en même temps que le volume de son courrier s’amplifiait. Le ministre Alain Lemai appréciait beaucoup ce qu’elle était en train de réaliser et tint à l’exprimer en plein conseil de gouvernement. Ce qui provoqua chez le Premier Ministre la remarque suivante:

- Elle ne fait que son travail. D'excellente façon, il est vrai!
- Face aux menaces des Justiciers, il lui procura une protection de professionnels à toute épreuve.

## 23 Le voile se lève

Un matin le médecin-général Strassof demanda une entrevue d'urgence au ministre de la Guerre Alain Lemai.

- Vous avez du nouveau? demanda celui-ci dès son entrée.

– Ce qui n'est pas nouveau, hélas, c'est que la maladie s'étend de plus en plus vite. Par contre nous avons une piste qui m'a l'air sérieuse en ce qui concerne son point de départ.

L'enquête, difficile, faisait apparaître que les premiers cas recensés étaient tous des officiers de l'entourage immédiat de Von Tempelhof.

- Pure coïncidence... Qu'est ce que cela nous apporte?

– Après sa démission, Von Tempelhof avait regroupé ses plus proches collaborateurs, de jeunes officiers à l'avenir prometteur, en une sorte de société secrète dont il n'est resté aucune trace des travaux qu'ils auraient effectués.

- Je ne vois toujours pas en quoi cela concerne notre problème actuel, fit remarquer Lemai.

– Tous les membres de cette Société ont disparu, soit par suicide soit victimes du Sextra. Intrigué par ce fait, j'ai lancé sur l'affaire un de mes jeunes collaborateurs, le capitaine Philippe, et il vient de me communiquer son rapport, lequel est tout simplement explosif. Von Tempelhof aurait recruté un certain nombre de jeunes femmes dans le milieu de la prostitution et les aurait expédiées au Pundjab, dans les camps Aryans.

- Une forme comme une autre d'espionnage! Je n'y vois toujours rien d'extraordinaire.

Sans se démonter, Strassof continuait:

– Il a retrouvé l'une d'entre elles dans un couvent du sud de la Ligurie. Sa déposition que Philippe a recueillie sur magnétophone est non seulement ahurissante, mais ouvre une voie tout à fait nouvelle à nos recherches. Pendant son séjour dans les camps Aryans une chose avait frappé la jeune femme: elle ne revoyait jamais ses 'clients', tous des officiers. Refoulés du Pundjab, à leur retour en Acadie, un détachement spécial devait les accueillir afin de les éliminer. L'officier commandant ce détachement est tombé amoureux d'elle et l'a sauvée ainsi qu'une amie. Peu de jours après son amant mourait. L'idée lui est venue alors qu'on l'avait chargée, elle et ses 'consœurs', de semer la mort dans les rangs Aryans. Le souvenir lui revint des longues séances passées avant leur départ dans un laboratoire souterrain.

- Nom de Dieu, s'écria Lemai, passez moi ce rapport.

– Le voilà, dit Strassof, en lui tendant une chemise qu'il sortit de son porte-document, ainsi qu'une cassette.

– Laissez-moi maintenant: j'ai besoin d'être seul pour en prendre connaissance. Tout cela me paraît si fou, quoique ce ne soit pas impossible de la part de Tempelhof qui ne supportait absolument pas l'esprit de démission du pays. Je vous rappellerai...

Après avoir lu et relu le rapport, écouté et réécouté la bande enregistrée, ce n'est pas Strassof qu'il convoqua, mais Létitia, la jeune ministre de l'Information.

Depuis qu'il lui avait fourni une protection armée, il ne l'avait pas revue, excepté lors des Conseils des Ministres. Chaque fois elle ne manquait pas de lui adresser son plus charmant sourire, lorsque leurs regards se croisaient. Elle semblait radieuse lorsqu'elle entra dans le vaste bureau du Ministre de la Guerre. Celui-ci quitta son fauteuil pour l'accueillir, la regardant s'avancer d'une démarche qui lui sembla empruntée, bien que rien dans le regard ne laissât supposer une quelconque gêne. Ses grands yeux bleus éclairaient l'ovale d'un beau visage auréolé d'une chevelure toute en boucles de couleur châtain clair. Plusieurs fois le général s'était interrogé sur son âge. Ce n'était certes pas une de ses spécialités d'en donner aux femmes. Une fourchette entre 18 et 35 lui parut la bonne réponse. Tout en se demandant, soudain, quelle importance cela pouvait avoir.

– Asseyez vous, je vous en prie, ne faites pas attention aux sièges: ils sont un peu fatigués comme l’occupant de cette pièce. J’espère que dans votre bureau les visiteurs sont mieux traités.

– Peu importe le siège si la conversation est passionnante.

– Me voilà averti, il va falloir que je brille.

– Vous n’aurez guère d’efforts à faire.

– Là je suppose que je devrais rougir mais c’est une chose que je n’ai jamais su faire.

Elle se contenta d’intensifier son sourire qui allait de plus en plus droit au cœur du vieux général. “Allons, allons”, se dit-il intérieurement et, se secouant, il tenta d’assombrir son visage et de rendre sa voix plus rauque .

– Je vous ai fait venir, madame le Ministre.

– Vous pouvez m’appeler Létitia, comme tous.

– C’est vrai qu’on ne vous appelle jamais par votre nom.

De plus en plus sensible à ce charme insidieux, il se décida à ne plus lutter et c’est d’une voix adoucie qu’il reprit:

– Je vous ai donc fait venir, Létitia...

– Je vous aime mieux comme cela qu’en général scrongneugneux.

– Si vous m’interrompez tout le temps notre affaire ne va guère avancer.

– Excusez moi général, et elle porta la main comiquement à l’oreille en une parodie de salut militaire.

– Est-ce que votre protection armée vous donne satisfaction?

– Tout à fait. Je ne peux plus faire un pas, seule... En ce moment ils sont derrière la porte, prêts à intervenir à tout instant.

– Je ne vois vraiment pas quel risque vous pouvez courir ici!

– Ce sont les consignes que vous leur avez données vous-même: se méfier de tout et de tous.

– D’accord: ‘touché’, comme on disait dans nos séances d’escrime à Coëtlogon... Vous a t-on déjà dit que vous êtes aussi redoutable en paroles que la plume à la main?

– On n’arrête pas de me le dire. Au point que je finis par y croire.

– Et cela ne vous fait pas gonfler les chevilles?

– Pas le moins du monde, regardez, et elle leva à la hauteur du meuble sa cheville droite.

Il s’efforça de refouler l’émotion qui venait de le gagner puis, après un silence au cours duquel elle rabaissa progressivement sa jambe, il dit:

– Ecoutez Létitia, convenons que cette sorte de jeu n’est plus de mon âge; bien que cela ne me déplaie pas du tout.

– Vous avez raison, je voulais simplement introduire un peu de détente dans l’exercice de nos fonctions qui ont tendance à devenir parfois pesantes... Est-ce que je dois prendre des notes, chausser des lunettes?

Cette fois il éclata franchement de rire, ce qu’elle ne tarda pas à imiter. Alors il décida de jeter au diable toutes les conventions concernant l’âge et les fonctions pour se laisser enfin aller au charme de leur conversation.

Il la félicita pour ses campagnes d’information sur la prévention et la prophylaxie de la maladie.

Puis il lui fit part de ses hésitations concernant la création de ces immenses camps pour femmes contaminées, se ralliant en quelque sorte à la thèse des femmes ministres qui faisaient confiance au sens de la responsabilité individuelle. Et enfin seulement il en vint au sujet qui avait motivé la convocation de Létitia:

– J’ai l’idée d’aller rendre visite au Professeur Sandraud à Dolf, puisqu’il refuse de se déplacer... J’aimerais que vous m’accompagniez. Vous le connaissez bien, qu’en pensez-vous?

Comme il la voyait hésiter il ajouta:

– Nous ne serons pas seuls, je compte m’adjoindre Strassoff et sans doute le capitaine Philippe.

– En avez-vous parlé au Premier Ministre?

– Pas encore.

– Si elle donne son accord, j’en suis.

– Est-ce à mon épouse que vous pensez, ou au Premier Ministre?

- C’est la règle pour les déplacements ministériels, non?
- Ça l’est effectivement.
- Ce serait pour quand?
- Le plus tôt serait le mieux. Je vous dirai pourquoi plus tard.
- C’est tout ce que vous aviez à me dire?
- Hélas oui! devrais-je ajouter, mais je suppose que vous et moi avons beaucoup de travail.
- Je peux donc me retirer?

Il acquiesça du chef, conscient soudain qu’un long moment d’intimité allait prendre fin. Elle se leva lentement, le visage devenu grave, le regard au plancher.

– Bon, eh bien général j’attends votre appel. Je vais retrouver mes gorilles, le temps a dû leur sembler long.

Elle avait la main sur la poignée quand il l’interpella:

- Vous n’avez pas d’autre personne à consulter avant de prendre votre décision?
- Je suis totalement libre, à part mes gorilles... Est-ce qu’on les emmènera?

Et sur ces paroles prononcées sans se retourner, elle quitta la pièce laissant le général Lemai quelque peu décontenancé.

## 24 L’usure du pouvoir

Le Ministre de la Guerre n’avait pas encore repris son travail, tout son être résonant des moments qu’il venait de passer, lorsqu’un appel téléphonique lui parvint, le convoquant dans le bureau du Premier Ministre. C’est d’un ton lointain qu’il y répondit.

- Quelque chose ne va pas? lui demanda d’emblée sa femme quand il entra.
- Pourquoi cette question?
- Tu semblais te trouver à des milliers de kilomètres quand tu m’as répondu.
- J’y étais effectivement ... Strassoff pense qu’une visite au Professeur Sandraud s’impose... tu sais ce Professeur qui...

– Je sais, j’ai lu comme tout le monde les articles de ta chouchoute.

– Le mot est joli, cela l’amusera quand je le lui rapporterai.

Son ton de jovialité forcée ne sembla pas trouver d’écho chez son épouse qui ne l’avait pas encore invité à s’asseoir. Ce qu’il fit, cependant qu’un appel téléphonique distrayait un moment son attention. Quand elle raccrocha, furieuse, elle dit:

– Ce téléphone me rendra folle.

– Fais comme moi: tu n’y es pour personne quand tu as besoin de réfléchir ou que tu reçois quelqu’un.

– C’est toujours de la plus extrême importance et le message ne peut pas attendre une seconde de plus... Tu as raison: je vais donner des ordres en conséquence.

Dans le haut parleur il entendit la secrétaire s’exclamer: “même pour la Présidente?” et Hélène répondre: “surtout pour elle!”

– C’est vrai. Elle n’arrête pas de m’appeler pour des bêtises. Qu’est-ce que je voulais te dire déjà? ... Ah oui, cette affaire de camps, qu’est ce que cela devient?

– Je crois que nous allons abandonner, bien que je continue à penser que c’est la meilleure solution technique, en ce moment.

Un sentiment de satisfaction vint éclairer temporairement le visage d’Hélène qu’il trouva réellement marqué par la fatigue.

Depuis leur entrée au Gouvernement ils ne se voyaient pratiquement plus en privé et il la savait trop orgueilleuse pour laisser paraître en public quelque trace que ce soit de défaillance. Elle se massa les yeux un long moment puis se frotta énergiquement les tempes avant de se lisser les cheveux où quelques taches grises apparaissaient. Auparavant, elle ne manquait pas de les chasser impitoyablement. Il ressentit de la compassion et sa pensée fit un saut vers leur maison de montagne se demandant soudain quel démon les avait poussés à la quitter?

– N'en fais-tu pas un peu trop? Je te trouve...

Elle le coupa sèchement:

– Est-ce que tu connais un moyen de ne pas en faire trop à ce poste, à part démissionner?

– Prends exemple sur la Présidente.

– Merci. Tu sais très bien que là n'est pas mon style... Assez causé de nous... Pourquoi ne fais-tu pas venir ce fameux Professeur ici?

– Parce qu'il refuse de se déplacer.

– Vous lui avez demandé?

Il fit un gros mensonge:

– Strassoff l'a fait.

– Est-ce vraiment important?

– Très important, je ne peux pas t'en dire plus pour le moment... Il serait souhaitable également que Létitia nous accompagne.

– Pourquoi pas tout le gouvernement?

– Seulement Létitia.

– Et tu as sûrement une bonne raison?

– Oui, d'une part parce qu'elle connaît bien Sandraud, de l'autre parce que son ministère risque d'être fort impliqué si ce que j'ai en tête réussit. Je suis désolé, je ne peux pas en dire plus.

– Si tu en as décidé ainsi, je ne vois pas pourquoi tu m'en as parlé!

– Par simple déontologie gouvernementale.

Un voile de rêve apparut soudain dans son regard:

– Je vous aurais volontiers accompagnés, cela m'aurait fait du bien de changer d'air.

– Tu ne seras pas de trop.

– Tu sais bien que ce n'est pas possible.

A l'interphone elle indiqua au secrétariat qu'on pouvait retransmettre les communications, puis se plongea dans ses dossiers. Alain se leva, contourna le bureau et déposa un baiser dans la chevelure de sa femme. Elle ne releva pas la tête.

## 24 Retour à Dolf

Depuis le fameux raid aérien où l'armée de l'Air d'Acadie s'était ridiculisée, c'était la première fois qu'un avion militaire s'apprêtait à se poser sur un aérodrome du Sunam. Il faisait déjà jour depuis deux bonnes heures quand le quadri-réacteur de transport militaire E A (Etats Unis d'Acadie) 2532, survolant en cercle l'aérodrome de Dolf, tenta d'entrer en liaison radio avec le terrain. En vain. Aucune trace d'activité aéronautique ne s'y manifestait. Le terrain paraissait désaffecté. Quelques touffes d'herbe apparaissaient ça et là sur la grande piste. Interrogé par le Commandant de bord, Lemai confirma l'ordre d'atterrir. La quantité de carburant restante permettait largement le retour de l'appareil. La piste n'était pas encore trop dégradée et l'atterrissage s'effectua normalement. Une lourde chaleur humide les agressa à l'ouverture des portes de l'appareil. L'équipage fut laissé en garde, cependant que Lemai, Strassoff, Létitia prenaient place dans un véhicule tout terrain débarqué de l'avion et que conduisait le capitaine Philippe. Une dizaine de kilomètres séparaient l'aérodrome de la ville par une route, jadis bitumée, mais qui n'était plus qu'une succession de trous. Ils ne rencontrèrent âme qui vive: animal ou être humain. Une sensation bizarre flottait dans l'air. L'entrée de l'agglomération était obstruée par un amas de matériel militaire abandonné: canons, chars, camions; on y trouvait même deux hélicoptères aux pales pliées, verrières brisées. Les premières maisons –si on pouvait donner ce nom à ces constructions de planches qui avaient dues être couvertes de tôle– étaient inhabitées. La rue principale, à laquelle ils parvinrent non sans mal, n'était guère en meilleur état que la route de l'aérodrome et c'est seulement à l'approche des trois grands bâtiments, qui ne semblaient pas avoir souffert, qu'ils aperçurent les premières traces de vie: enfants jouant au pied d'un arbre et qui s'enfuirent, apparemment pris de panique à leur approche. En arrivant près de l'immeuble qui abritait les bureaux de la fondation, un mouvement comparable s'empara de quelques jeunes

femmes, assises sur des bancs de ce qui fut un jardin. Ils mirent pied à terre et, conduits par Létitia, se dirigèrent vers le bureau du Professeur. L'orgueilleuse bâtisse n'était plus que désolation. Portes arrachées, fenêtres dépourvues de vitres. Dans les couloirs où Létitia se souvenait de files d'attente bigarrée de patients joyeux, le regard ne relevait plus que feuilles mortes et insectes divers que le passage de quelques rats chassait. En arrivant au second étage, une femme, sortant d'une pièce, rebroussa chemin en les apercevant tout en se voilant subitement le visage.

– C'est le bureau du Professeur, chuchota Létitia.

Elle prit les devants et se présenta seule à l'entrée de la pièce, selon le protocole qui s'était instauré entre l'illustre médecin et ses visiteurs. La tête levée, il regardait dans sa direction, sans la voir, lui sembla-t-il. Puis, une lueur apparut dans son regard, éclairant un visage que des rides profondes ravinaient. Il agita la main en un geste puéril d'invite:

– Ah, ma chère enfant, je suis bien content de vous revoir.

Elle s'avança, puis lui fit savoir qu'elle n'était pas seule.

– Faites entrer vos amis.

Lemai, Strassoff et Philippe pénétrèrent dans la pièce et se tinrent debout auprès du meuble-bureau, en silence. Après les avoir scrutés l'un après l'autre de son regard incisif, le Professeur les invita à s'asseoir.

– Avez-vous du nouveau, Professeur, depuis notre dernière entrevue? s'enquit Létitia.

– Chaque jour en est un nouveau pour les malheureux habitants de ce pays qui, en se levant, se demandent s'ils ne voient pas le soleil pour la dernière fois. Il n'y a plus rien à manger; les canalisations d'eau sont rompues; l'eau de la rivière est polluée; moi-même je ne sais combien de temps je vais tenir!

– Nous avons quelques tonnes de nourriture à bord de notre avion dont vous pourrez disposer à votre guise.

– Faites bien attention que les pillards ne s'en emparent... Ils surgissent à l'improviste, tuent, pillent, violent et disparaissent: ce sont les restes de l'armée aryane d'occupation. Certes la maladie fait des ravages dans leurs rangs. Pourtant ils semblent revenir toujours aussi nombreux. Il n'y a plus un seul homme dans le pays et il semble qu'il en soit de même dans toute l'Aurique du Nord (il se refusait à adopter la nouvelle dénomination de Sunam). Létitia réitéra sa question:

– En ce qui concerne la maladie elle-même?

C'est d'un ton las et infiniment triste, celui d'un homme que l'espoir semblait avoir abandonné, qu'il répondit:

– J'avais réussi à faire passer le cap des trois jours fatidiques à une dizaine de mes patients et j'espérais bien qu'ils allaient me permettre d'obtenir enfin un vaccin quand, lors du dernier raid, il y a quelques jours à peine, ils ont été massacrés. J'en suis encore à me demander pourquoi et comment ils m'ont épargné!

– Nous avons une information qui peut peut-être vous intéresser, intervint Strassoff.

Le professeur Sandraud lui lança un regard dubitatif.

– Laquelle?

– Il est probable que l'épidémie sorte tout droit d'un laboratoire.

– Cela fait déjà un certain temps que j'en ai également la quasi certitude. Mais qu'est ce que cela change au problème? A moins que vous ne soyez en possession de la formule?

– Hélas non: les recherches ne viennent que de commencer.

Lemai fit signe à Létitia d'intervenir.

– Professeur, cette expérience que vous avez relatée et qui semblait porteuse de tant d'espoir pour l'humanité toute entière, ne pourriez-vous la reprendre?

– Cette fois dans des conditions de sécurité que nous pourrions vous garantir et avec tous les moyens que vous souhaiteriez, précisa Alain Lemai.

– J'ai toujours travaillé avec peu de moyens. C'est peut-être ce qui m'a permis d'obtenir des résultats indéniables.



– Vous aurez ceux que vous jugerez bons; ils ne vous seront pas imposés... Mais en ce qui concerne la sécurité, je pense que vous ne l’obtiendrez que dans votre pays d’origine, lequel sera fier et heureux de vous accueillir.

Le vieil homme recouvra suffisamment de force pour s’écrier:

– Mon pays, comme vous dites, ne m’a guère aidé. Sans doute parce que je soignais des ‘colorés’! Cette terre est la mienne. J’y ai vécu intensément, et le jour où le Seigneur voudra bien me rappeler à lui, c’est ici qu’il me trouvera: ce qui ne saurait d’ailleurs tarder.

– On pourrait peut-être, dit Strassoff...

– On verra cela plus tard, le coupa d’un ton sec Lemai.

On était dans l’impasse, en face d’un vieil homme buté, mais dont on avait hélas besoin, surtout après la relation si prometteuse de son expérimentation.

– Nous allons nous retirer, Professeur, intervint Létitia, nous ne voulons pas interrompre plus longtemps votre travail.

– Oh, fit celui-ci, en montrant d’un geste le dénuement de la pièce.

– Si vous avez un peu de temps, continua Létitia, vous pourriez peut-être venir avec nous examiner notre chargement de nourriture, vous seul saurez comment l’utiliser.

– Je veux bien, répondit-il sans hésiter, de toute façon cela me fera le plus grand bien de changer un peu d’air.

Comme il se levait avec difficultés, Létitia s’avança et lui prit le bras, ce qu’il ne refusa pas.

Strassoff marchant devant en compagnie de Lemai, lui fit la réflexion:

– Quel vieux fou? Vous croyez qu’on peut attendre quelque chose de lui?

– Comme vous, je me pose la question. Cependant, rien ne doit être laissé au hasard.

Un groupe de gamins entourait leur voiture; certains même jouaient sur les sièges. Ils s’enfuirent à leur approche. On installa le Professeur à l’avant, près de Philippe qui conduisait. A l’arrière, il ne restait que deux places.

– Je n’ai que mes genoux à vous offrir, dit Lemai à Létitia, j’espère que cela vous conviendra.

– Tout à fait, monsieur.

Il la sentit d’abord tendue, raide. Puis, peu à peu, le contact s’établit entre leurs deux corps. Alain s’enhardit jusqu’à poser ses mains sur les cuisses de la jeune femme qui ne fit aucun geste pour les retirer. Tout ceci sous le regard réprobateur de leur voisin Strassoff.

Le Professeur Sandraud n’avait manifestement pas imaginé l’ampleur des dévastations opérées par les bandes pillardes. Il ne cessait de s’exclamer et de lever les bras au ciel au fur et à mesure de leur avance. A plusieurs reprises, il tenta de faire des signes amicaux à l’égard de femmes dont le visage apparaissait furtivement, mais qui fuyaient irrémédiablement à la vue de la voiture.

On abordait la route défoncée de l’aérodrome.

– Tenez-vous bien, dit Lemai à sa passagère.

Et ce faisant, il la tint un peu plus serrée. Puis il lui fit signe d’approcher son oreille de sa bouche:

– Remarquable votre intervention ... si, si, vous nous avez donné une véritable leçon de diplomatie.

Puis, sur un ton plus doux, il chuchota:

– Vous êtes bien?

En guise de réponse elle pressa ses mains sur les siennes. Le général Alain Lemai, certainement l’homme le plus puissant des Etats-Unis d’Acadie, se sentit, à cet instant, une âme de collégien.

Alors qu’ils approchaient de la piste d’atterrissage et qu’ils commençaient à apercevoir les parties hautes de leur appareil, un bruit caractéristique leur fit lever la tête. Un quadri-réacteur peint en gris foncé amorçait un virage au dessus du terrain. Le train d’atterrissage sorti ne laissait que peu de doute quant à ses intentions. Lemai s’écria:

– Mais c’est un Tuko 104, le tout dernier modèle de transport d’Aryan.

Il donna ordre à Philippe de s’arrêter.

L'immatriculation de l'appareil était maintenant parfaitement visible: AR 4012.

– Que viennent-ils foutre par ici? s'exclama Lemai. Vous attendiez quelqu'un? poursuivit-il en s'adressant au vieux chercheur.

Pour toute réponse ce dernier haussa les épaules.

Lemai tapa sur l'épaule du conducteur:

– Passez-moi le micro, lui dit-il.

– Echo Alpha deux cinq trois deux, Echo Alpha deux cinq trois deux, ici le général Lemai, m'entendez-vous?

Presque instantanément la réponse parvint:

– 5 sur 5 général.

– Avez-vous vu ce que je vois dans le ciel?

– Affirmatif, général: un Tuko 104, magnifique... Quels sont les ordres?

– Dispositif de combat, mais attendez mes instructions.

– Compris, général.

– Y a t-il un moyen de les contacter?

– Ils sont sur la fréquence de la tour de contrôle, mais pas un d'entre nous ne parle Aryan.

– Et vous Professeur, le parlez-vous?

Sandraud était recroquevillé sur son siège. Ces propos martiaux l'avaient manifestement mis mal à l'aise.

– J'en ai quelques notions, dit Létitia.

– Une fois de plus vous êtes notre sauveur, constata Lemai en lui tendant le micro.

Celle-ci le prit, maladroitement.

– Comment s'adresse t-on à un avion?

– Alpha Roméo Quatre Zéro Un Deux m'entendez-vous?

Létitia répéta en traduisant. Un message parvint peu de temps après, mais cette fois l'opérateur s'exprimait en Vallon.

– Echo Alpha Deux Cinq Trois Deux, ici Alpha Roméo Quatre Zéro Un Deux, je répète...

Le message s'adressait à l'avion acadien mais c'est Lemai qui fit la réponse:

– Cinq sur cinq, Alpha Roméo Quatre Zéro Un Deux.

De l'échange de messages qui suivit il ressortit que l'avion aryan était en mission médicale comme eux, pour la même raison: prendre contact avec le Professeur Sandraud.

Assuré de la non hostilité de l'avion acadien, le Tuko 104 atterrit puis, en évitant tant bien que mal les trous, se plaça sur le parking parallèlement à l'Echo Alpha et à faible distance. En s'approchant à pied, le ministre de la Guerre d'Acadie ne pouvait s'empêcher de voir dans le spectacle de ces deux appareils côte à côte, appartenant à deux armées ennemies, le symbole d'une paix qui s'était imposée d'elle-même sans qu'il y eût ni vainqueur ni vaincu –pour la première fois dans l'histoire de l'Humanité!

– Est-ce que vous permettez que je prenne une photo? demanda Létitia.

– Bien sûr, autant que vous voulez... On les publiera en Acadie, répondit Lemai.

Les deux premières personnes qui sortirent de l'avion aryan étaient jeunes, très jeunes. Le premier, plutôt grand, selon les critères de sa race, portait des vêtements civils. Il s'avança vers eux, s'inclina en joignant les talons pour se présenter, en un Vallon sans accent:

– Je m'appelle Iwo Jima.

– Général Alain Lemai.

– L'ancien ministre de la Défense d'Acadie?

– En personne, mais vous-même n'êtes-vous pas parent avec...

– Je suis son fils.

Il présenta son accompagnant: un jeune médecin militaire prénommé Miko qui avait déjà rencontré le Professeur Sandraud. Lemai fit signe d'approcher à la voiture dans laquelle ce dernier était resté. A la vue de Miko, le vieil homme parut sortir de son apathie et s'adressa à lui en un aryan hésitant. Les deux groupes s'étant présentés mutuellement, on en vint naturellement aux échanges d'informations d'où il apparut que leur préoccupation principale était identique. Les ex-

belligérants avaient maintenant, en commun, un ennemi mortel. Strassoff puis Miko firent état de l'avancement de leurs recherches sur le plan médical. Ils en étaient pratiquement au même point! Comme Sandraud semblait absent de l'échange, ce fut Létitia qui relata l'expérience qui avait tourné court du fait des bandes armées.

– Nous en avons eu écho, dit Miko, c'est la raison de notre voyage.

Toute cette conversation s'était tenue en plein air. Lemai proposa que l'on installe une pièce de travail dans les anciens locaux de l'aéroport, à peu près intacts.

Les travaux n'avançaient guère. Le vieux savant n'y montrait aucun intérêt. Par moments, il sortait de cette espèce de léthargie, dans laquelle il s'était enfermé, depuis la sortie de son bureau, pour demander quand on allait enfin transporter les vivres et les médicaments qu'on lui avait promis. Lemai et Létitia s'étaient retirés dans un coin avec le fils de l'ancien premier Ministre d'Aryan afin d'échanger des informations sur la vie dans leurs pays respectifs. Ce qu'ils apprirent sur le nouveau pouvoir en Aryan n'étant pas fait pour les rassurer.

Soudain, et presque simultanément, parvinrent deux messages radio en provenance des avions. Ils faisaient état de l'approche d'un groupe d'hommes sur des véhicules militaires. Lemai et Iwo bondirent au dehors et eurent confirmation de l'information. Le matériel et les hommes paraissaient appartenir à l'armée d'Aryan.

– Avez-vous encore des troupes constituées au Pundjab? demanda Lemai.

– A ma connaissance non, fut la réponse d'Iwo.

– Ce serait donc une de ces bandes de déserteurs qui ravagent le pays!

– Cela m'en a tout l'air.

– Seriez-vous prêt à ouvrir le feu sur vos concitoyens?

– Si nécessaire: oui.

– Nous n'avons plus de temps à perdre.

Chaque groupe rejoignit son avion respectif. C'est de force, que Sandraud fut embarqué par Strassoff, de plus en plus déçu par l'homme.

Du haut du poste de pilotage, le général Lemai, retrouvant ses réflexes de jeunesse, examinait le terrain. Aux abords de l'aérodrome, derrière le parking où ils se trouvaient, la brousse avait poussé et il lui sembla qu'un chef avisé –et pourquoi n'y en aurait-il pas en face?– ferait son approche par là. La meilleure position de défense lui sembla la piste d'envol elle-même. Il transmit son raisonnement au jeune Iwo qui, quelque temps après, lui donna son accord.

Les deux avions se mirent en place au milieu de la piste, à une centaine de mètres l'un de l'autre, se tournant le dos afin d'utiliser au mieux les systèmes de défense des appareils.

La manœuvre sembla perturber les arrivants. Ils marquèrent un temps d'arrêt. Lorsque les réacteurs s'arrêtèrent ils s'avancèrent sur l'aire d'envol sans prendre de précautions particulières, pensant sans doute avoir affaire à de vulgaires avions de transport, non armés.

– Demandez-leur quelles sont leurs intentions? dit Lemai au jeune Iwo.

L'échange se fit par haut-parleurs, les arrivants ne semblant pas disposer de radio.

La réponse fut nette, sans aucune ambiguïté:

– Nous voulons nous emparer des vivres et des médicaments à bord de l'avion acadien. Nous en avons le plus grand besoin.

La réponse d'Iwo fut aussi nette. Il leur fit savoir que les deux avions faisaient partie d'une même mission médicale, et qu'ils se considéraient comme solidaires. Toute action envers l'un engagerait l'autre. Après un moment de stupéfaction, une bordée d'injures s'envola, puis, pointant leurs armes, le groupe de tête se remit en marche. Une première salve d'arrêt tirée de l'avion aryan les fit hésiter un moment. Mais ils reprirent leur mouvement en avant. Un tir, conjugué cette fois, laissa une bonne dizaine d'assaillants à terre. Les autres battirent en retraite précipitamment. Il y eut deux nouvelles tentatives pour s'approcher de l'avion acadien. La dernière fut déjouée de justesse par l'initiative d'un des membres d'équipage, qui, ayant vu deux hommes parvenir à se glisser sous l'avion, les mit hors de combat en entrouvrant une des soutes.

Les assaillants ne semblaient pas avoir d'armes lourdes. A un moment cependant, se profila un canon pointé vers le ciel, puis la tourelle qui le supportait et enfin le char lui-même. Ce dernier semblait se mouvoir avec lenteur et difficulté. L'affaire devenait sérieuse. Il s'ensuivit un bref échange entre les deux avions afin d'envisager une tactique valable. Un des pilotes, braquant des jumelles sur le char, apporta cependant un élément rassurant qui se confirma un peu plus tard: le moteur du blindé ne fonctionnait pas. Il se mouvait, poussé par les hommes, ce qui expliquait la lenteur de sa progression. On vit un petit groupe monter sur le toit et s'évertuer à faire tourner la tourelle, mais en vain. Le canon continua à pointer son nez vers le ciel. Peu après ils abandonnaient.

Alors que le général Lemaï estimait que leurs agresseurs allaient désormais attendre la nuit pour tenter autre chose, apparut au débouché d'une des bretelles d'accès à la piste un de ces petits véhicules tout-terrain de l'armée aryane, appelé 'Jippi' – prénom d'un des fils du constructeur. Lui aussi ne se déplaçait pas en autonome. Le petit groupe d'hommes qui le poussait le plaça au milieu de la piste, face à l'avion acadien. Son équipage se demanda ce que signifiait cette manœuvre. Le Commandant de bord fit remarquer que la piste avait une pente descendante vers eux. Il suffisait de mettre le feu au véhicule pour qu'il se transforme en un brûlot redoutable. La seule parade possible était de déplacer les avions. A la suite d'un rapide échange entre les deux équipages, les deux appareils remirent en marche leurs réacteurs et roulèrent vers l'autre bout de piste à la hauteur des bretelles de dégagement. Cette position permettrait de dégager, selon la direction que prendrait l'engin. Au moment où l'avion acadien effectuait son demi-tour la 'Jippi' enflammée s'ébranla. Elle s'arrêta au milieu de la piste qui présentait un léger creux. Plus de peur que de mal!

La nuit allait tomber, accroissant les risques d'une nouvelle attaque. Gardant leurs groupes électrogènes en fonctionnement, les deux avions allumèrent tous leurs feux de bord et prirent position de façon à ne laisser aucune zone d'ombre.

L'attente commença.

## 25 Le professeur Sandraud

Depuis que le Professeur Sandraud était monté à bord avec beaucoup de réticence, sous la poigne rude de Strassof, Létitia lui trouvait un comportement de plus en plus bizarre. Emue par le désarroi du vieil homme depuis qu'il avait quitté son bureau, elle était restée à ses côtés, s'efforçant en vain de le faire parler. Après avoir regardé par le hublot au moment de s'asseoir, il s'était aussitôt assoupi, la tête de côté, le menton reposant sur la poitrine. Létitia en profita pour aller faire part de ses inquiétudes au général Lemaï. Ce dernier, en revanche, lui parut singulièrement rajeuni par le feu de l'action. Revenant dans la cabine au moment où les premiers coups de feu éclataient la jeune femme vit Sandraud se lever, les yeux hagards. Empruntant le couloir central, il se dirigeait vers l'arrière aussi vite que ses jambes pouvaient le porter. Lorsque après l'avoir rejoint elle le prit par le bras, il se secoua violemment afin de lui faire lâcher prise. Il criait:

– Laissez-moi, laissez-moi, vous n'avez pas le droit: c'est mon assistante, Mireille.

Serrant un peu plus fort le bras du vieil homme, Létitia dit d'un ton très doux, se voulant persuasif:

– Professeur Sandraud, Professeur Sandraud, je ne suis pas Mireille, regardez-moi.. . Professeur!

L'homme finit par s'arrêter, se retourna, la fixant de ses yeux hagards:

– Qui êtes-vous donc?

– Des compatriotes, nous sommes venus vous voir ce matin, rappelez-vous...

Sa main tremblante s'enfouit dans sa chevelure.

– Ah oui, ah oui!

– Asseyons-nous un peu voulez-vous?

Le poussant doucement sur le côté, elle le fit asseoir sur un siège à proximité. Derrière eux, dormait un des hommes d'équipage qui faisait preuve d'un sang-froid remarquable.

– Qui est Mireille?

– Ma collaboratrice de toujours, elle était comme ma fille.

- Où est-elle?
- Ils l'ont tuée.
- Qui, ils?
- Les soldats.
- Quels soldats? Racontez-moi.
- Je ne pourrai pas.
- Mais si, mais si, cela vous fera du bien.

Alors commença un récit entrecoupé de longues pauses. De temps à autre Létitia lui pressait les mains afin qu'il reprenne.

En phrases hachées, il raconta les terribles moments de ces dernières semaines. Moments qu'il avait vécu dans la terreur des hordes de pillards. Ceux-là mêmes qui avaient massacré sous ses yeux des centaines de femmes. Qui, dans son propre bureau, avaient violé sa fidèle assistante, la laissant sans vie...

– Je pense que je ne serai jamais plus le même. J'ai perdu le goût de vivre!

– Vous avez une tâche à remplir, professeur Strassof, songez à tous ces millions de malheureux que vous pouvez sauver!

– C'est ce que je m'efforce de dire, mais je crains qu'un ressort ne soit cassé.

Des coups de feu éclatèrent. Il sursauta et prit de nouveau le bras de Létitia:

– Que se passe t-il exactement?

– Ce sont des pillards qui tentent de s'emparer de notre cargaison, mais, ne vous en faites pas: cette fois ils ont trouvé à qui parler.

Il lui lâcha le bras, se renversa sur son fauteuil et ferma les yeux.

Létitia se leva doucement, puis se dirigea vers le poste de pilotage. Pour y accéder, il fallait traverser une petite cabine constituée de quatre fauteuils se faisant face et séparés par une table. Strassof et Lemai s'y trouvaient. Strassof mit un doigt sur les lèvres:

– Chut, il dort!

– Erreur mon cher Strassof, répliqua Lemai, ne savez-vous pas qu'un soldat qui dort au feu est un soldat mort! Comment va le Professeur, Létitia?

– Je voudrais vous parler, général.

– Strassof, laissez-nous, voulez-vous?

Ce dernier s'exécuta de mauvaise grâce. Avant qu'elle ne prît place en face de lui, Lemai lui demanda de tirer le rideau.

– Que se passe t-il, ma chère Létitia?

Et d'emblée il lui prit les mains. Lorsqu'elle eût terminé de raconter les scènes tragiques vécues par le Professeur, il s'écria:

– On comprend mieux, maintenant, son comportement... Et vous-même comment supportez-vous votre baptême du feu?

– Que peut-on craindre d'une bande de pillards, en face du plus grand stratège de l'armée acadienne? ironisa Létitia.

– D'accord, d'accord, je l'avais mérité! D'où tenez-vous cet humour si décapant?

– De ma 'moman', c'est la seule arme que la société Ligurienne lui permettait.

– Est-elle aussi belle que vous?

– Bien davantage! Elle est irrésistible. Je ne connais pas un homme qui n'ait fondu devant elle.

– Je plains votre père!

– Mon père! Il ne voit pas sa femme. Je ne sais pas si c'est une tactique voulue! C'était sûrement la bonne, car ma mère n'a eu d'yeux que pour lui, espérant sans doute, qu'un jour, il ouvrirait les siens à son tour et qu'il la verrait telle qu'elle est. Je crains que cela ne se passe que sur son lit de mort.

– Moi je vous trouve belle et je vous le dis. Peut-être ai-je tort?

– Normalement je devrais me montrer flattée! Ne sauriez-vous cependant, vous aussi, qualifier une femme autrement que par son physique? J'ai la prétention d'avoir d'autres qualités auxquelles

je tiens beaucoup plus. Mais, à l'instar de mon père, la plupart des hommes, pour ne pas dire tous, se refusent à les voir.

- Moi si.
- Je le reconnais, et c'est pourquoi...
- C'est pourquoi quoi?
- Rien.
- Vous fuyez. Ce n'est pas bon de prendre la fuite au combat.
- Ce n'est pas un combat.
- Pour moi, si... Et il est perdu d'avance, tout simplement à cause de la limite d'âge.
- Il n'y a pas de limite d'âge pour un ministre.
- Pour un homme si, hélas.
- Ce n'est pas mon avis.
- Vous êtes gentille Létitia.
- Non, je suis sincère.

Dans la semi-obscurité de la petite cabine, les yeux de la jeune femme, agrandis, semblaient encore plus profonds. Ce qu'il crut y lire lui fit peur.

- Je ne suis qu'une vieille bête, s'écria-t-il brutalement, en retirant ses mains.
- A ce moment, comme une sorte de gong sauveur, une voix s'éleva derrière le rideau:
- Général, il y a du nouveau, venez vite.
  - Je vais m'efforcer d'être plus brillant, dit-il en se levant.

Mais avant de sortir il lui déposa un baiser à la racine des cheveux. En réponse elle posa ses lèvres dans le creux de sa main.

Dans le cockpit, régnait une certaine excitation.

- Regardez, général, lui dit un des pilotes.

Les phares de l'appareil étaient braqués sur l'avion aryan qui se trouvait en face de l'autre côté de la piste. Un groupe d'hommes venaient de prendre position sous le fuselage.

- Comment ont-ils pu?
- Nous avons coupé nos phares pour économiser les batteries.
- Sont-ils avertis?
- Ils le sont.
- Que comptent-ils faire?
- Ils vont nous le dire.
- D'ici on pourrait les descendre comme des lapins, d'une seule rafale de mitrailleuse.
- Nous y avons songé, mais leurs pneus n'y résisteraient pas.
- C'est sans doute la première chose à laquelle ils vont s'attaquer!
- Ils préparent quelque chose. Regardez, c'est plus qu'une simple impression.

En effet, ils étaient en train d'entasser des herbes sèches et du bois mort dans l'intention évidente d'y mettre le feu.

- Débarquez immédiatement le petit blindé, ordonna Lemai.

Peu après, un message de l'avion aryan indiquait qu'ils avaient essayé de mettre en route, sans succès.

La grande rampe arrière de l'appareil acadien s'abaissa. Une sorte de petit tank miniature apparut. Il entra immédiatement en action. Quelques coups de feu isolés lui furent adressés, lesquels ne lui firent guère plus de mal que piqûres de moustiques. Ils indiquaient, en outre, un manque évident de munitions chez les agresseurs. A l'approche du véhicule blindé, ceux-ci se dispersèrent comme une bande de moineaux effarouchés. Le conducteur signala par radio que la moitié des pneus avaient été poinçonnés. A part cela il ne semblait pas y avoir d'autres dégâts. Le reste de la nuit se passa sans autre alerte.

Le jour se leva péniblement. Une brume de chaleur réduisait la visibilité à quelques centaines de mètres, rendant la végétation subtropicale aux alentours de l'aérodrome encore plus triste. Quand

le soleil s'éleva d'un bond au dessus de la couche brumeuse, il la dispersa en quelques minutes, annonçant également une journée très chaude. C'était déjà le cas à l'intérieur de l'appareil, où le manque de ventilation se faisait cruellement sentir. Létitia, qui s'était assoupie près du professeur Sandraud, l'entendit gémir. Se retournant vers lui, elle le vit ouvrir la bouche, à la façon d'un poisson hors de l'eau. Elle se leva et se dirigea vers l'avant pour y demander un peu d'aération. Lemai conversait par radio avec le jeune Jima. Une sortie venait d'être décidée. Les assaillants semblaient avoir complètement disparu. Ne restaient de leur passage que la 'jippi' incendiée au milieu de la piste, ainsi que le char dont le canon pointait misérablement vers le ciel. Lorsqu'on ouvrit la rampe arrière et la grande porte avant un courant d'air bienvenu balaya l'intérieur de l'avion. Le professeur resta seul à bord. Il ne désirait pas se rendre à terre. Lemai ordonna au mini-blindé, ainsi qu'à Philippe sur son tout-terrain, quelques patrouilles de sécurité aux alentours.

Les occupants des deux avions se retrouvèrent sous les ailes de l'appareil aryan. Cependant que les techniciens vérifiaient l'état du train d'atterrissage, Lemai et Létitia s'isolaient avec Iwo et Miko pour décider de la suite. Létitia leur fit clairement comprendre qu'il n'y avait pas grand chose à attendre de Sandraud dont l'esprit semblait avoir été définitivement atteint. L'accord se fit rapidement pour qu'il retourne en Acadie. On décida également de se mettre mutuellement au courant du résultat des recherches médicales. Puis on revint sous l'appareil que les mécaniciens ariens et acadiens, communiquant par gestes, s'affairaient à remettre en état.

Létitia eut soudain une intuition. Elle se dirigea à vive allure vers son avion. Quand elle y pénétra, le premier coup d'œil qu'elle lança vers la place qu'occupait le professeur confirma ses craintes. Rapidement, elle parcourut toute la cabine, s'enquit auprès du pilote de garde; il n'avait rien remarqué. Après quelques allers et retours, il lui fallut se rendre à l'évidence: le professeur ne se trouvait plus dans l'avion. C'est dans un état de culpabilité extrême qu'elle fit part de la nouvelle au général Lemai. Elle ne sembla pas l'affoler outre mesure.

– Enfin, rendez-vous compte, général!

– Ecoutez, ma chère enfant: vous ai-je donné l'ordre de le garder?

– Non, mais!

– L'avais-je donné à quelqu'un d'autre?...Pas davantage... C'est donc moi le responsable de sa disparition, si disparition il y a.

– Ce n'est pas une grande perte, dit soudain Strassoff qui avait assisté à la scène.

Devant l'air offusqué de Létitia et ironique de Lemai, il s'empessa d'ajouter:

– Je veux dire pour la Médecine.

Ce fut un peu l'avis de Miko. Seule Létitia s'inquiétait réellement de ce qu'avait pu devenir le vieil homme. Elle s'était un peu retirée du groupe et ne cessait de parcourir du regard toute la zone environnante. Peu après le général Lemai la rejoignit:

– Cessez donc de vous tourmenter, Létitia.

Lorsqu'elle tourna les yeux vers lui, il y vit des larmes. Il se sentit soudain ému lui aussi:

– Une idée force d'Hélène est que les hommes et les femmes ne vivent pas dans le même monde. Vous êtes en train de me le confirmer... Après tout, c'est peut-être vous qui avez raison... le monde serait moins dur sous une direction de femmes, ce vers quoi nous nous acheminons d'ailleurs! ... Mais revenons au professeur. Il a fait un choix. Quel droit avions-nous de lui imposer le nôtre?

– Mais il n'avait plus toute sa tête?

– Qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer? Ne serait-ce pas, ce que j'appelle la tendance 'maman' de toute femme en présence d'un être affaibli, qui vous fait parler ainsi?

– Je ne veux plus discuter avec vous, général.

– Alain.

– Je préfère général... Je ne veux plus discuter avec vous. J'ai l'impression que tous mes boulons sont desserrés.

Il rit et, la prenant familièrement par l'épaule, ajouta:

– A propos de boulons, si nous retournions voir où en sont nos mécaniciens. J'ai soudain envie de rentrer. Nous n'avons plus rien à faire ici.

L'avion aryan serait prêt au milieu de la journée. Les éclaireurs revinrent en confirmant qu'ils n'avaient aperçu personne, à part quelques gosses curieux de voir les avions. On organisa une grande popote commune. Le capitaine Philippe proposa de faire un saut sur son véhicule afin de vérifier si le professeur n'avait pas rejoint son bureau, mais ce fut jugé trop dangereux par Lemai qui ajouta en guise de conclusion:

– Quand cesserons-nous de nous mêler du destin des autres?... Le professeur a choisi le sien. Personne ne l'a incité à quitter l'avion, sinon lui.

En terminant sa phrase il jeta un coup d'œil vers Létitia: son sourire était triste.

Après avoir utilisé le groupe autonome de démarrage de l'avion acadien pour la mise en route de ses réacteurs, ce fut l'appareil aryan qui décolla le premier. Après qu'il eût cerclé le terrain et agité ses ailes en guise d'au revoir, il prit la direction du Sud. Peu après, le quadri-réacteur acadien s'envolait vers le Nord.

## 26 Iwo doute

A l'échec de sa mission sur le plan médical, s'ajouta dans l'esprit d'Iwo une préoccupation d'ordre plus général concernant l'évolution du Guide Suprême, ainsi que se faisait appeler désormais Yashima Matsumo. Depuis que celui-ci lui avait donné tous pouvoirs pour lutter contre la maladie, il n'avait jamais pu obtenir de rendez-vous afin de lui rendre compte des mesures qu'il serait souhaitable et urgent de prendre. Plusieurs mois s'étaient ainsi écoulés où le petit comité créé avec Miko, avait travaillé dans l'abstrait, allant jusqu'à se perdre dans les plus petits détails. Iwo se rendit également vite compte des limites de ses 'tous pouvoirs'.

Non sans mal, il avait réussi à obtenir une entrevue auprès de l'un des plus hauts responsables de la radio nationale: la Voix d'Aryan. Celui-ci l'avait reçu dans une pièce somptueusement meublée, entièrement capitonnée, ce qui donnait à l'entretien une impression de haute confidentialité et confirmait la position élevée de l'interlocuteur dans la pyramide audio-visuelle du pays. Iwo eut droit au cérémonial en usage dans les hautes sphères, sur lequel son père ne manquait jamais d'ironiser, mais qu'il n'avait jamais réussi à abolir. Un homme sans âge, sans expression, engoncé dans une sorte d'uniforme aussi gris et raide que lui, le réceptionna. Les mains enfouies dans des gants d'un blanc immaculé, dont il semblait faire son seul titre de gloire, il ne cessait de les agiter sous les yeux du visiteur. Il finit par l'introduire dans la pièce, non sans avoir exprimé, par un simple relevé de sourcils, son étonnement concernant l'âge du visiteur. L'occupant de la pièce, paré du vague titre de Directeur, quitta son bureau pour venir à sa rencontre. Cela devait lui coûter beaucoup, car il était vraiment petit. S'arrêtant à trois pas, il s'inclina à trois reprises en s'arrêtant à 45°, après avoir vérifié que l'inclinaison de son visiteur était plus profonde.

(Le degré d'inclinaison qui allait de 0 à 90 était d'une subtilité diabolique. Il constituait le meilleur des langages symboliques qui soit pour graduer la considération portée à l'interlocuteur. En revanche, il ne fallait accorder aucune importance aux mots qui suivaient, car ils étaient stéréotypés. A la sortie, l'augmentation ou la diminution d'inclinaison affichait le résultat de l'entrevue, sans tenir compte, une fois de plus, des mots).

Se redressant après avoir vérifié la courbe offerte par Iwo, ce qui eut l'air de le satisfaire, d'un mouvement sec de la tête de bas en haut, le Directeur congédia l'appariteur qui était resté droit comme un I. Puis il s'empressa de rejoindre son poste où il reprit enfin une altitude conforme à son rang. Une batterie de sièges, allant du simple tabouret en bois au fauteuil tapissé de cuir, s'alignait en net contrebas, face au meuble directorial. Iwo n'eut pas droit au fauteuil mais à une simple chaise, recouverte de cuir, cependant.

– J'ai bien connu votre père, commença-t-il.

Il se livra alors à une analyse comparée des méthodes de gouvernement de feu Iwo Jima et du bien vivant Yashima Matsumo. S'ensuivit un panégyrique de ce dernier qui ne correspondait pas tout à fait, si ce n'est pas du tout, à ce qu'en connaissait Iwo. L'air de satisfaction benoîte et



gourmande avec lequel son vis-à-vis maniait l'encensoir, tout en jetant des coups d'œil circulaires autour de la pièce, fit penser à Iwo que l'endroit était miné... de micros.

(Cette coutume était une constante du pouvoir envers ses commis. L'électronique n'avait pas apporté une amélioration aussi spectaculaire qu'on aurait pu le penser en regard des procédés à base de tuyaux acoustiques du passé).

Il vint un moment où Iwo jugea que le temps, consacré à des généralités n'ayant rien à voir avec le sujet de l'entretien, avait dépassé le pourcentage communément admis.

(Encore une coutume de la bureaucratie en Aryan de ne jamais traiter les affaires importantes dans les somptueux bureaux mis à la disposition des Directeurs, mais dans des lieux que la morale réprouvait et en dehors des heures de travail).

Il toussota avant d'interrompre son vis-à-vis et lança:

– Le chef de l'Etat m'a chargé d'une mission.

– Oui, oui, je suis au courant... C'est un grand honneur que vous a fait Son Eminence (sous-entendu: à votre âge!) et en conséquence, nous sommes tout à fait décidés à vous aider... Qu'attendez-vous de nous?

Iwo entama son exposé. Le roulement des yeux dans leurs orbites, les contorsions de l'individu sur son siège, signifiaient que cette idée de diffuser à travers le pays des informations sur un sujet dont les gens comme il faut ne s'entretenaient que par allusions et langage figuré, était on ne peut plus inconvenante. Il laissa cependant Iwo terminer son exposé et, après s'être stabilisé, lui répondit d'une voix douce, à la limite du chuchotement:

– Certes, c'est une très belle idée mais...

Iwo n'en saurait pas davantage, car la porte s'ouvrit brutalement, sans aucun avertissement préalable.

Entra alors un personnage dont les répliques allaient se multiplier et inonder le pays, en commençant par les hautes sphères du pouvoir. L'homme était jeune –moins de trente ans– le crâne rasé, à l'exception d'une mince touffe circulaire, le corps revêtu d'une robe longue de couleur gris souris, les pieds enfouis dans de grosses chaussures de marche. Ces hommes étaient en train de faire revivre une secte qui avait eu son temps de gloire plusieurs siècles auparavant: celle des moines-marcheurs. Création d'un jeune empereur dont la triste personnalité ne supportait pas les mœurs dissolues de son époque.

Par milliers, ces messagers de l'empereur essaimèrent à travers le pays, au grand dam des autorités établies, civiles, religieuses ou militaires. Ceux qui dépensaient le plus clair de leur temps et de leur énergie à se faire la guéguerre dans leur petite province, ne surent pas s'unir face à ces envahisseurs d'un nouveau genre. On comprend, dès lors, l'engouement extraordinaire que ce mouvement suscita chez les jeunes, ainsi que l'immense espoir qu'il souleva dans le 'bas peuple'. Esprit en de meilleures conditions de vie, en davantage de justice, même si la contrepartie en était un nouveau credo à base d'interdiction de tout ce qui faisait le sel de la vie: le sexe, l'alcool, le jeu. Voir les puissants d'hier courber la tête était en soi-même une jouissance non négligeable. Elle était quelque peu gâchée par cette idée de régénération par le travail que le mouvement prônait. La secte ne survécut pas à son créateur. Elle dérangeait par trop et s'était avérée comme non récupérable. Mais elle laissa dans le cœur du peuple le souvenir d'une époque où l'espoir avait régné, ne serait-ce qu'un court moment. Le moine-marcheur était devenu un personnage mythique que l'on invoquait, quand trop d'injustice vous étouffait, quand trop de malheurs accablaient, quand on avait l'impression que Dieu lui-même vous avait laissé tomber.

La réaction du directeur donna l'impression que le pouvoir lui avait échappé, car il se leva précipitamment pour venir à la rencontre du personnage en face duquel il s'inclina à 90°. Le moine resta droit et s'adressa directement à Iwo:

– Qui êtes-vous?

– Je m'appelle Iwo Jima.

Ce nom ne sembla rien évoquer.

– Que faites-vous ici?

En guise de réponse Iwo lui mit sous les yeux son ordre de mission. Le directeur qui s'était relevé, mais pas rassis, intervint:

– Ce jeune homme voulait...

Il fut coupé sèchement:

– Il me le dira lui-même.

Iwo reprit son exposé pendant lequel son interlocuteur ne cessa de le fixer d'un regard pesant mais inexpressif.

– En avez-vous parlé à notre Guide Suprême?

– J'en ai l'intention.

– Je ne pense pas qu'il approuve. Vous avez un peu tendance à dramatiser la situation, pour on ne sait quel profit –on le saura un jour. L'épreuve que nous subissons a été voulue par le Tout-Puissant. On ne peut aller contre Sa Volonté.

Iwo reconnut là la première réaction de Yashima. Elle avait l'air d'avoir fait son chemin, pour devenir la doctrine officielle.

En quittant l'immeuble de la Radio, il décida de se rendre au siège du gouvernement. Son petit bureau semblait être occupé par quelqu'un d'autre, absent pour l'instant. L'ancien attaché de son père à qui il rendit visite, un des trois conservés par le nouveau maître, lui fit comprendre qu'il ne pouvait pas parler et lui conseilla de ne pas trop s'attarder dans les parages.

C'est à ce moment que Miko et lui décidèrent de cette mission à Dolf, mission de la dernière chance, car il semblait de plus en plus évident que la nouvelle doctrine serait de s'en remettre à Dieu.

## **27 Du rifici à la Maison Ronde**

A son retour en Acadie le général Lemai tomba en plein drame politique. Comme il s'étonnait auprès d'une jeune attachée qui semblait se trouver à l'aéroport d'Acadia, comme par hasard, de la non présence d'un membre du gouvernement pour accueillir deux ministres retour de mission, celle-ci répondit: "Ils ont d'autres chats à fouetter."

Un message l'attendait sur son bureau, le premier ministre désirait le voir au plus tôt.

Hélène lui parut en proie à une tension extrême. Ses yeux s'agitaient dans leurs orbites en lançant par moments des éclats noirs. Sa chevelure relevée en un chignon qui lui sembla bâclé présentait, à la racine, une quantité inhabituelle de mèches grises. Alors qu'il s'apprêtait à faire le tour du meuble pour l'embrasser, elle l'arrêta net en lui désignant un siège.

– Alors ce voyage ? lui demanda t-elle.

– Pas très fructueux, à part que nous avons rencontré des jeunes aryans intéressants, dont le fils de l'ancien Premier Ministre. Ils nous ont éclairé sur ce qui se passe réellement là-bas. C'est un peu le grand désordre.

– C'est ce qui risque d'arriver ici si nous ne faisons rien.

Incapable de garder plus longtemps ce qu'elle avait sur le cœur, elle lança:

– Ta Suzanne déraile de plus en plus.

– "Pourquoi ta?" pensa-t-il.

– Que se passe t-il encore?

– Il semble que le goût du pouvoir lui soit soudain venu. Elle a réussi à diviser le gouvernement en deux: les hommes sont pour elle, les femmes me suivent. On ne peut plus rien faire. Les hommes font appel de mes directives à la Présidente. Dans les ministères à tête féminine, les employés ne transmettent pas ou n'exécutent pas les ordres sous prétexte que la Présidente n'est pas d'accord. J'envisage sérieusement d'abandonner et pourtant jamais les problèmes n'ont été si nombreux. Ils demandent des décisions immédiates. La maladie continue à s'étendre, désorganisant des secteurs entiers de la vie économique. Je n'en peux plus. J'attendais ton retour avec impatience.

Elle laissa tomber son front sur le dos de la main qu'Alain venait de lui tendre, touché par sa détresse. Dans le passé aussi des conflits éclataient entre le Président et son premier Ministre, mais des compromis finissaient toujours par se faire jour. Une carrière politique était longue, les retournements de situation imprévisibles. Des deux côtés on avait intérêt à ménager l'avenir. Cette fois il n'en était rien et les femmes semblaient avoir une idée plus intransigeante de leurs droits respectifs.

– Je vais aller la voir, finit-il par dire.

Il fit un détour par le bureau de Létitia. On l'introduisit immédiatement. Lui tournant le dos, elle semblait chercher un document, debout près d'une armoire ouverte. Les bras nus levés encadraient sa chevelure châtain cuivrée. Alain ne se souvenait pas l'avoir vue ainsi bouclée: on eut dit une tête de bébé. Il admirait en silence la cambrure du dos que l'attitude accentuait.

– Ne pourriez-vous m'aider, au lieu de rester là planté comme...?

C'est à ce moment qu'il s'aperçut qu'elle était en train de supporter à bout de bras toute une étagère chargée de documents, laquelle menaçait de s'effondrer. Il s'approcha, se plaça derrière elle et, collant son corps contre le sien, le visage dans ses cheveux, il joignit ses efforts à ceux de la jeune femme afin de l'aider à tout remettre en place. Ils restèrent un moment dans cette position qui eut paru on ne peut plus ridicule à toute personne entrant à ce moment: deux ministres, ventre à dos, les bras en l'air! Ce n'est pas ce qu'ils ressentaient, mais bien plutôt une forte émotion. Les mains d'Alain glissèrent le long des bras de Létitia qui en frissonna. Il ne s'arrêta qu'à sa poitrine qu'il enserra de ses paumes. Il la sentait palpiter. Ses lèvres s'enfouirent encore un peu plus dans la chevelure dorée. Soudain elle se retourna et lui présenta un visage aux yeux agrandis où se lisait un trouble réel:

– Nous sommes fous, murmura t-elle.

– Complètement.

– On pourrait nous voir.

– C'est vrai.

Ils se séparèrent à regret. En promenant négligemment un doigt sur le grand bureau, dont le beau bois verni était recouvert d'une fine couche de poussière, le général soupira:

– Vous êtes au courant?

– Si vous voulez parler de la petite guerre que se livrent votre femme et la Présidente: oui.

– Hélène ne fait pas les choses petitement.

– Cela m'aurait étonnée que vous ne la souteniez pas!

Le général s'arrêta soudain de dessiner dans la poussière et fit face à Létitia. Le regard qu'il capta ne lui plut pas.

– Que voulez-vous dire? fit-il sèchement.

– Rien: je regrette.

– J'étais en train de penser que cette phrase n'était pas digne de l'idée que je me fais de vous. Mais, comme à tout le monde, il m'arrive de me tromper.

– Je serais désolée de vous décevoir.

– Et moi encore plus d'être déçu.

Il se radoucit, avant de continuer:

– On vous a déjà demandé de choisir votre camp?

– "Oui", fit-elle de la tête.

– L'avez-vous fait?

– J'attendais de vous voir.

– C'est un grand honneur que vous me faites.

– De nous tous c'est vous qui avez la plus grande expérience des affaires de gouvernement, avec Lloyd.

– C'est lui qui vous a contactée?

– Non.

– Vous ne me direz pas qui?

– Non.

– C’est exactement ce que j’attendais de vous. Vous connaissez le fond de l’affaire? Suzanne semble soudain saisie par la passion du pouvoir. En réalité elle est manipulée. Il va falloir que je découvre par qui.

– Une fois de plus vous allez être l’arbitre. Vous continuez toujours à prôner le pouvoir pour les femmes, ironisa-t-elle?

– Plus que jamais.

– C’est pourtant vous, en fait, le véritable Président.

– Je le serai de moins en moins. Vous ferez beaucoup mieux que nous ... Un jour, vous-même serez Présidente... Si, si, vous en avez l’étoffe.

– Est-ce un compliment?

– A vous de voir. En attendant, il faut que j’aille remettre de l’ordre dans la boutique.

Et il sortit.

## **28 Les moines marcheurs**

Bien que la préparation du vol vers Dolf eût été entouré du plus grand secret, bien qu’il eût fait jurer la plus grande discrétion à l’équipage, Iwo n’excluait pas qu’un jour où l’autre la connaissance de son équipée ne remonte à des oreilles malveillantes. Il n’eut pas longtemps à attendre car, deux jours après son retour, un messenger lui apporta une convocation urgente.

Quand il pénétra dans le grand bureau du chef du gouvernement il eut une pensée furtive pour son père. L’actuel premier personnage d’Aryan était en grande conversation avec un homme un peu plus âgé que lui, revêtu de la fameuse robe gris souris. Les deux hommes étaient debout. Yashima agitait ses grands bras comme des moulins à vent, cependant que son interlocuteur gardait un visage impassible. Sans le regarder, Yashima fit signe à Iwo d’approcher:

– Venez que je vous présente le général Tusomé, Ukko Tusomé.

Devant l’étonnement d’Iwo, il rit et poursuivit:

– Ne cherchez pas de quelle arme. Mon ami Ukko a eu tout simplement l’idée merveilleuse de faire renaître les moines-marcheurs, dont tout enfant Aryan connaît la légende... N’auriez-vous pas envie d’en faire partie?

Il lui évita une réponse embarrassante en enchaînant:

– Rassurez-vous, j’ai autre chose pour vous.

Puis il se lança dans un long monologue où il développa ses nouvelles idées concernant l’avenir d’Aryan. On allait rouvrir les usines, à commencer par celles de l’armement.

– Car les ennemis sont là qui nous guettent. Il serait criminel de laisser périr le génie de notre peuple pour l’industrie. Nous inonderons le monde des produits faits en Aryan. Nous ferons beaucoup mieux que nos prédécesseurs qui n’avaient en tête que leur profit personnel. C’est la foi qui guidera nos gestes, la foi qui emplira notre pensée, la foi qui inondera notre cœur... et la foi ne connaît pas de limites.

C’était d’une utopie parfaite. Il semblait avoir complètement oublié que le monde avait changé et qu’il était confronté à une autre guerre, bien plus insidieuse que la conquête des marchés. Cela valait-il la peine de le lui rappeler? Il décida que non. Le général des moines se retira. Etait-ce lui qui avait inspiré ces nouvelles idées au Guide Suprême? Iwo se demandait toujours pourquoi on l’avait convoqué. Yashima parlait, parlait toujours; les mots en attirant d’autres dont il ne semblait pas avoir conscience l’instant d’après. Il en résultait une certaine incohérence. Comme lorsqu’il se mit à évoquer de nouveau un Aryan pastoral. Quand prenait-il le temps de faire la synthèse de ses idées? Enfin le débit se tarit. Yashima sembla avoir soudain conscience de la présence d’Iwo. Il lui passa familièrement la main autour des épaules et commença:

– Je vous ai fait venir, mon jeune ami, car j’ai une grande tâche pour vous... Oui, oui, je n’ai pas oublié, mais de celle-là, Dieu s’en chargera; ne piétinons pas ses plates-bandes –s’il me permet de m’exprimer ainsi. Nous avons décidé de réorganiser les Forces Armées. Il m’a été rapporté

quelques petits détails sur vos actions passées qui me font penser que vous êtes l'homme de la situation.

– Je suis bien jeune et mon grade n'est pas très élevé.

– Votre jeunesse est au contraire un atout. Quant au grade je m'en charge, général Iwo Jima.

Tout autre eut bondi de joie, gonflé de fierté. Iwo se demandait simplement dans quel piège on voulait l'enfermer. Il eut la réponse presque instantanément, après que Yashima eut fait entrer un moine. Avant même de savoir qui il était, quel rapport il aurait avec lui, le jeune homme déplut à Iwo. Petit, gros, rond, sa face de Séléné était à moitié mangée par d'énormes lunettes derrière lesquelles s'agitaient des yeux troubles. Iwo pensa immédiatement à un dessin qu'il avait vu à Dolf représentant un Sélénite. La longue robe gris souris devait cacher des jambes torses. Il avançait en se dandinant, précédé par des mains énormes.

– Ikedo Tempura sera votre adjoint. C'est un passionné de la chose militaire. Une mémoire phénoménale. Incollable en histoire.

Le jeune prodige, en guise de salut, se contenta de le fixer. Finies les courbettes. En toutes circonstances, ces nouveaux venus restaient droits comme des 'I's. Iwo se sentait un peu désarmé. Tout de suite il pressentit le pire.

– Suis-je tenu d'accepter le poste? Osa-t-il demander.

– C'est un grand honneur qui vous est fait. Personne ne comprendrait la moindre hésitation. Votre bureau vous attend au ministère des Forces Armées. Vous ne serez pas déçu: il y a tout ce qu'il faut, Ikedo s'en est chargé.

Pendant les mois qui suivirent, Iwo n'eut pas un instant à lui. A la sortie de son entrevue avec Yashima il avait exprimé le désir de se rendre dans sa famille. Ikedo lui rétorqua que sa famille n'avait plus de place dans sa vie et qu'il devrait désormais consacrer tout son temps, toute son énergie, toutes ses pensées à la grande tâche qui lui avait été confiée. Iwo aurait bien vu Miko à la tête du service de Santé. Quelle ne fut pas sa stupéfaction d'apprendre que celui-ci était supprimé! Les médecins n'étaient que des charlatans, des usurpateurs. Seul, le Tout-Puissant était en mesure de décider de l'heure où il faudrait quitter cette Terre!

Ikedo était effectivement une sorte de petit génie. Il avait au plus haut point celui de l'organisation. Dans sa prodigieuse mémoire, chaque chose se structurait, s'empilait et il ne lui fallait qu'un bref instant pour en extraire un renseignement, une donnée. Il eut ainsi dans sa seule tête une sorte de fichier géant de toutes les Forces Armées. Le travail d'Iwo consistait à recevoir les Commandants d'unités pour les soumettre à un questionnaire à la suite duquel, sur un seul signe de Ikedo qui assistait aux entrevues, l'intéressé était maintenu, démis ou promu.

Le commandement est une chose, les effectifs une autre. Iwo avait tout de suite émis l'idée qu'il fallait commencer par un recensement, mais cela voulait dire: ouvrir les yeux. Or, la doctrine officielle était au contraire de les fermer. Cependant, Iwo se rendit vite compte que certaines unités étaient fantomatiques. En l'absence de statistiques, il était certes difficile de se faire une idée de l'étendue des pertes. Une grossière approximation cependant permettait de prétendre que la moitié des effectifs avait fondu. Ikedo ne semblait pas s'en soucier et continuait à construire sa pyramide imaginaire. Si les officiers se montraient peu bavards sur leurs effectifs, ils se révélaient par contre intarissables sur la pénurie d'armes, d'essence pour les moteurs et de nourriture pour les hommes. "Chaque chose en son temps" répondait invariablement Ikedo. Iwo lui fit remarquer que si les armes pouvaient se passer de munitions, ainsi que les moteurs d'essence, il n'en était pas de même pour les hommes en ce qui concerne la nourriture. Cette réflexion étonna beaucoup Ikedo qui répliqua que, de tout temps, les armées avaient vécu sur le pays. Une Directive générale s'ensuivit qu'Iwo ne voulut pas signer. On s'en passa, ce qui ne fit que souligner un peu plus l'insignifiance de sa position. C'est alors qu'il songea sérieusement à quitter son poste.

Deux événements précipitèrent les choses.

Un matin Ikedo lui lança à brûle-pourpoint:

– Notre mouvement (les moines marcheurs) rencontre un succès de plus en plus considérable. Je m'en réjouis pour le pays. Nous allons pouvoir bientôt réaliser de grandes choses. Vous connaissez comme moi la difficulté pour loger nos jeunes recrues à Kuttio. On nous a signalé quelques maisons encore insuffisamment occupées dans le pourtour. Vous-même n'en auriez-vous pas connaissance?

Iwo comprit tout de suite de quoi il s'agissait. Feindre l'ignorance, risquait d'être dangereux. Il cita leur maison. Un sourire de satisfaction sadique s'ébaucha sur le visage d'Ikedo qui reprit:

- Une visite ne me semblerait pas inutile.
- Puis-je prévenir?
- Cela me semble de la plus élémentaire politesse.

Ce fut Izu qui répondit. Elle conçut tout d'abord une grande joie à l'idée de revoir Iwo, bien que le ton de son fils lui parût bien distant. Elle recevait, de temps en temps, de courts billets donnant de ses nouvelles, mais le contenu en était très impersonnel. La vie devenait difficile à la maison. Les jardiniers étaient partis. La pension ne parvenait plus. Quelques poules, plus les produits du jardin, dont elles avaient transformé une partie en potager, leur permettaient de se nourrir. Mitsuei sortait parfois et revenait avec du riz, de l'huile et de la farine. Annah enrageait de ne pouvoir l'accompagner mais les récits que ramenait Mitsuei de ses sorties n'incitaient guère Izu à donner son agrément. Miko était reparti on ne savait où. C'est avec un grand soulagement que l'annonce de la venue d'Iwo fut accueillie.

Il avait dit: "je serai accompagné".

Ils arrivèrent dans une voiture noire du ministère –Ikedo avait désiré un hélicoptère mais Iwo s'était arrangé pour qu'ils n'en obtiennent pas. Au vu de la lourde porte d'entrée, fermée, le moine s'impatienta, et fit donner du Klaxon par le chauffeur. Iwo descendit. On ne pouvait ouvrir le portail de l'extérieur. Quelqu'un s'y essayait de l'autre côté. Il donna quelques instructions et finalement l'ouverture se fit. Derrière un des battants, se tenait Mitsuei, toute rouge de confusion. Elle lui fit signe du doigt d'aller voir de l'autre côté, où se trouvait Annah, souriante et espiègle. Celle-ci se jeta à son cou. Il se dégagea. La jeune fille recula alors de quelques pas et l'œil soudain étincelant, lança:

- C'est tout l'effet que cela te procure de me revoir, après si longtemps?

Décidément, avec elle rien n'était facile. Il n'avait pas le temps de lui expliquer. Après tout, en présence d'Ikedo, mieux valait qu'elle le regarde avec des yeux noirs qu'avec des yeux doux.

- Tu ferais mieux d'aider Mitsuei à fermer la porte, lui commanda-t-il.

Il venait de se faire une ennemie mortelle –pour les minutes qui allaient suivre.

Izu s'était avancée sur le perron. Ikedo en gravit les marches de son pas pesant. Il passa devant elle, sans se présenter, sans s'incliner, sans une parole: comme s'il ne l'avait pas vue.

– Qui est ce malotru? demanda Izu à son fils qui venait de s'incliner devant elle et lui pressait tendrement la main contre sa joue.

Il mit un doigt sur les lèvres et chuchota:

- Il travaille avec moi au ministère.

– Un moine?

S'approchant encore un peu plus près, il murmura:

- Ils sont partout.

Il fit signe de la main à Annah d'approcher pour lui dire de se méfier mais n'en eut pas le temps, car Ikedo ressortait.

- Belle maison, déclara t-il, combien de personnes y vivent?

– Ma mère et... il hésita quelques secondes,... deux domestiques.

– Beaucoup pour une seule personne, non?

– Du temps de mon père nous en avions davantage.

– A autre temps, autre situation... Qui entretient le jardin?

– Nous avons deux jardiniers à demeure, ils sont partis, répondit Izu. C'est moi maintenant, aidée des deux jeunes filles.

- Vous voulez dire: les domestiques!

– C’est à dire qu’avec le temps elles sont devenues des amies.

La moue que fit Ikedo le dispensa de paroles. Il ne cessait de détailler Annah au grand désagrément de celle-ci, qui prenait l’air le plus revêche qui soit.

– D’où vient cette jeune Noire? finit-il par dire.

– D’un petit Etat au Nord; nous l’avons recueillie toute petite. Elle fait partie de la famille.

– De la famille?

C’était une parole malheureuse.

Après un dernier regard circulaire, Ikedo laissa tomber:

– Cette maison est tout à fait ce qu’il nous faut.

– Que voulez-vous dire? demanda Izu soudain inquiète.

– Expliquez lui, ordonna Ikedo à Iwo.

Ce que fit celui-ci le plus succinctement possible. Izu était passablement effondrée.

– Où irons-nous? s’écria-t-elle, des sanglots dans la voix.

– Cette maison est propriété de l’Etat, vous ne devriez déjà plus y être. Nous nous proposons d’en faire une école de cadres pour notre secte. Les meilleurs éléments viendront s’y perfectionner. Ne vous faites pas de soucis pour vos deux domestiques, nous allons les garder: elles connaissent bien les lieux. Quant à vous, si vous ne savez vraiment pas où aller, vous pourrez continuer à vous occuper du jardin.

– Vous oubliez à qui vous parlez! s’enflamma soudain Iwo.

– C’est vous qui oubliez que les temps ont changé. Je ne fais qu’une offre généreuse à votre mère. Elle n’est pas tenue d’accepter, si vous avez une autre solution pour elle!

– J’en trouverai une.

– Que ferais-je sans Mitsuei et Annah? gémit un peu Izu.

– Dans ce cas, acceptez mon offre.

– Une place de jardinier pour la femme d’un ancien Premier Ministre! s’exclama de nouveau Iwo.

– Vous êtes-vous soucié de ce qu’allaient devenir ces dizaines de valeureux officiers que vous avez démis?

La haine étouffait Iwo. Il aurait volontiers étranglé ce moine répugnant dont l’infâme regard n’arrêtait pas de se poser sur Annah, bien que l’attitude de celle-ci ne laissât aucun doute sur le mépris que cet ignoble individu lui inspirait. Mitsuei survint sur ces entrefaites. C’est sur le ton de la conversation mondaine qu’Annah lui fit part de la nouvelle situation, cependant que le moine ne cessait de la dévisager. Il finit cependant par se tourner vers Izu:

– Vous donnerez votre réponse à votre fils qui me la transmettra.

– Quand comptez-vous ouvrir cette école?

– Quand les travaux d’aménagement seront terminés. Dés demain, les ouvriers seront là. Nous partons maintenant, et il fit signe au chauffeur.

– Je reste, dit Iwo, nous avons des dispositions à prendre.

– Je vous renvoie une voiture aussitôt. Dans une heure nous avons une réunion très importante.

– Je prendrai le temps qu’il faudra. C’est moi qui donne les ordres, faut-il vous le rappeler?

– Ce ne sera pas nécessaire, répondit le moine avec un léger sourire ironique qui en disait très long!

Iwo accompagna Mitsuei et Annah afin de les aider à fermer la porte. Sur le chemin Annah lui dit:

– Excuse-moi Iwo, j’ai été sotte.

– Sotte non, impulsive tout au plus. Tu ne pouvais pas imaginer ce qui allait se passer.... Tu peux m’embrasser maintenant si tu veux.

– Je n’en ai plus envie.

Dès que la porte fut fermée, elle tira Iwo par la manche et lui entoura la tête de ses deux bras, tout en enfouissant ses lèvres dans le cou du jeune homme et lui recouvrant une partie de son visage de ses longs cheveux soyeux. Tout ceci sous les yeux interloqués de Mitsuei. Il n’y avait qu’Annah pour faire ces choses-là. Pour transgresser n’importe quel tabou! Elle se souvenait qu’à Oha, malgré

les désirs parfois violents qu'elle éprouvait de se frotter contre Teoera elle ne s'était jamais laissée aller, sauf, une fois! Elle en avait encore honte. Iwo, lui, semblait tout heureux car il gloussait de rire. Mitsuei en ressentait les ondes dans son cœur.

A la demande d'Izu ils se dirigèrent vers le petit salon. Les émotions de la journée l'avaient accablée. Depuis quelque temps, son désir de vivre semblait peu à peu l'abandonner. Elle avait mal surmonté la longue absence de son fils. A cela il fallait y ajouter les difficultés de la vie quotidienne. L'avenir se teintait de gris. Iwo analysa brièvement la situation. Ce qu'il laissa augurer de l'avenir n'était certes pas fait pour remonter le moral de sa mère.

- Il n'est pas question que tu acceptes cette place de jardinier, commença-t-il.

- Cela me permettra de rester avec Annah et Mitsuei.

- Pas davantage qu'Annah cette place de domestique.

- C'est toi qui m'as ainsi désignée, fit remarquer cette dernière.

- Qu'est-ce que j'aurais pu dire d'autre? Il n'y a pas plus raciste que ces moines. Raciste et antiféministe.

- Que peut-on faire puisque tu dis que ta situation est on ne peut plus précaire? demanda Izu.

- Ils vont se servir de moi pendant encore un certain temps et ensuite tout peut m'arriver. Je n'exclus rien. Ces moines sont des fous sous des dehors d'impassibilité qui leur sert d'uniforme. Personne ne pourra rien contre eux. Leur première mouture n'était pas ce que la légende en a retenu; je crains que celle-ci ne la surpasse. C'est pourquoi il m'est venu l'idée de quitter le pays. C'est un peu une désertion et si j'étais seul je ne le ferais sans doute pas. Mais il y a vous trois.

- Merci Iwo, fit Mitsuei, je croyais que tu m'avais oubliée.

- Tu es sotte. Tu es la meilleure amie d'Annah et maman te considère presque comme sa fille.

- Tu pourrais ajouter également qu'elle a été ta femme pendant votre voyage à Oha.

- Tu es bête Annah, fit Mitsuei, toute rougissante.

- Pour aller où? reprit Annah.

- En Acadie. Je viens de faire la connaissance de quelques membres du gouvernement; ils ne nous refuseront pas l'asile. Maman connaît peut-être également des gens.

- Le Président des Etats-Unis d'Acadie nous avait reçus.

- Il est mort, annonça Iwo, c'est sa femme qui est Président.

Il y avait bien aussi cet homme et cette jeune fille avec lesquels elle avait déjeuné à Hauvard! Elle ne se souvenait même plus de leurs noms! Iwo continuait:

- Je ne sais pas encore comment nous allons faire, mais le temps presse. Tenez vous prêtes à partir d'un moment à l'autre.

La voiture était revenue. Mitsuei alla ouvrir la porte. C'était le même chauffeur. Après le départ d'Iwo, Mitsuei fit part de ses conversations avec le soldat. L'opinion de ce dernier sur les moines-fous –c'était ainsi que certains les appelaient– rejoignait tout à fait celle d'Iwo. Il ne se passait pas de jour où les soldats ne reçoivent la visite d'un de ces jeunes revêtus de la robe grise. Ils semblaient pulluler comme des sauterelles. Chasteté, travail, pénitence, abstinence, prières, ne seraient restés que des mots dont on riait sous cape, si les officiers ne les reprenaient par sous forme de règlements. De plus, non contents d'imposer leur façon de vivre à leurs concitoyens, ils ne parlaient rien de moins que de l'étendre au reste du monde: une 'croisade' ils appelaient cela.

- Lui aussi il m'a confié que s'il pouvait quitter le pays il n'hésiterait pas. Son seul espoir est qu'ils soient décimés par cette maladie qui a fauché la moitié de l'armée dans les camps du Sunam...

Quand Iwo revint au ministère il ne trouva aucune trace d'Ikedo. Celui-ci ne réapparut pas pendant quelques jours. Le lendemain il en profita pour téléphoner à la maison où Mitsuei lui confirma que les ouvriers étaient à poste.

Pendant ces quelques jours, Iwo reçut la visite de nombreux officiers, mystérieusement avertis de l'absence de l' 'inquisiteur-fou' – ainsi surnommait-on Ikedo. Ils étaient fort inquiets de l'avenir. En effet, pas un jour ne se passait qu'ils ne fussent confrontés avec des ordres contradictoires en



provenance de messagers, tous revêtus de la fameuse robe grise, tous également dûment mandatés par les services du chef de l'Etat, ou du ministère des Forces Armées. Iwo ne put que leur avouer son impuissance tout en leur promettant qu'il s'efforcerait d'y remédier. Lorsqu'il en fit part à Ikedo, dès son retour, celui-ci le regarda de ses yeux froids et n'hésita pas sur la réponse:

– Je ne vous crois pas.

L'après-midi du même jour, il entra de nouveau dans son bureau –comme à son habitude: c'est à dire sans se faire annoncer. Pour la première fois depuis qu'ils travaillaient ensemble, Iwo lui trouva un air avenant. Cela ne lui sembla pas de bon augure, aussi se tint-il sur ses gardes.

– Pendant ces derniers jours, commença t-il d'une voix douce, j'ai eu l'opportunité de longuement réfléchir à nos problèmes. Le plus difficile à résoudre étant, sans contredit, celui de l'armement. Remettre les usines en route ne semble pas aussi facile que je le supposais. Les ouvriers sont repartis à la campagne, les dossiers sont dispersés un peu partout.

Ceci apparaissait comme une critique non déguisée des premières mesures de Yashima, pensa Iwo. Il fit une suggestion:

– Passons des annonces à la radio.

– La radio est réservée au Culte.

– On peut peut-être faire une exception, si l'enjeu est d'importance.

– Aucune exception n'est admise.

Ikedo semblait parfaitement se contenter de cette situation, aussi absurde qu'incompréhensible. Après un silence, le moine reprit:

– Il y avait bien des stocks importants au Pundjab, mais une inspection que j'ai fait effectuer récemment m'a appris que les forces armées stationnées à Oha les avaient en grande partie récupérés. Vous connaissez bien Oha, je crois.

Iwo ne put que confirmer.

– J'aurai sans doute une mission pour vous. L'amiral Yakoto qui y commande en chef, ne semble pas se rendre compte que les choses ont changé ici. Je vous chargerai d'aller le lui rappeler.

En un éclair, Iwo y vit une possible ouverture au seul problème qui le préoccupait réellement. Il devint un peu plus attentif. Ikedo continuait:

– Vous connaissez bien également l'Acadie où vous avez fait une grande partie de vos études. Vous y auriez gardé des relations à haut niveau, au gouvernement.

Comme Iwo restait impassible –à la façon des moines– celui-ci précisa:

– Vous en avez rencontré il n'y a pas si longtemps.

Iwo eut à ce moment la confirmation de ce qu'il pressentait et se demanda également pourquoi ils avaient gardé si longtemps cette information secrète?

La voix se fit plus sifflante:

– Bien qu'en d'autre temps ceci eût pu être passible d'une condamnation pour haute trahison, nous n'en retenons qu'une possibilité de filière fort intéressante. Les Acadiens sont persuadés que nous ne représentons plus aucune menace et vont donc abandonner leur effort d'armement. Leurs stocks sont importants. Que faire de la production des usines? Ce n'est pas demain qu'elles seront arrêtées. L'argent n'a pas d'odeur en Acadie, paraît-il, et le Dieu-Ecu est tout puissant. Vous en serez abondamment pourvu. La Banque d'Aryan n'en manque pas. Rien de tel pour acheter les consciences, bonnes ou mauvaises. Mon analyse est-elle bonne?

Une foule d'objections s'était naturellement présentée à Iwo, ne serait-ce que la non concordance des calibres, la difficulté qu'il y a à intégrer des armes étrangères dans une armée aussi structurée que celle d'Aryan, en plus de cette idée simpliste qu'on pouvait tout acheter en Acadie. Mais il se garda bien d'en émettre, ne serait-ce qu'une seule. Il simula au contraire beaucoup d'enthousiasme pour l'idée géniale d'Ikedo.

– A quel titre m'y rendrais-je? fut sa première question.

– Nous avons d'abord pensé que vous pourriez agir dans l'ombre, mais cela limiterait par trop vos possibilités. Aussi avons-nous opté pour la thèse de réfugié politique.

L'occasion était trop belle, à ne pas manquer. Alors que son cœur battait fort dans sa poitrine, c'est d'une voix calme, mesurée, réfléchie, qu'il répondit:

– Cette idée me semble fort judicieuse... j'aimerais y ajouter une suggestion: pour ajouter à sa crédibilité, pourquoi ma mère ne m'accompagnerait-elle pas? Elle a des relations de son côté.

Son interlocuteur prit un air vraiment désolé:

– Général Jima, vous nous prenez vraiment pour des enfants de cœur, si je puis m'exprimer ainsi?

Devant l'air étonné qu'affichait Iwo, Ikedo précisa:

– Quelle meilleure garantie pouvons-nous avoir que vous accomplirez correctement votre mission, jusqu'au bout, si ce n'est de garder votre mère tout près de nous? Vous y êtes très attaché. Nous le savons et sommes persuadés que vous ne désirez pas qu'elle puisse souffrir du fait d'une quelconque défection de son fils.

Jouer l'innocence eut été ridicule, il valait mieux mettre cartes sur table.

– Si vous n'avez pas confiance, pourquoi m'avoir choisi, moi?

– Parce que vous nous semblez le mieux armé pour réussir cette mission.

– Et si je refuse?

– Les conséquences seraient très mauvaises pour vous et votre famille.

– Je n'ai donc pas le choix.

– Appelez cela comme vous voulez. Est-ce qu'il est habituel dans l'armée de laisser le choix à ses officiers ou soldats? Non: on vous donne un ordre: vous exécutez.

– Les ordres sont donnés par les supérieurs. Dans ce cas précis, qui me donne l'ordre?

– Moi: j'ai été nommé hier chef d'Etat-major-général.

L'écœurement l'emporta sur le risible. Il ne put cependant taire sa réflexion:

– Vous n'avez aucune expérience militaire, sans parler de la formation. Quelle va être la réaction des officiers de carrière?

– La même que la vôtre. Ils vont s'offusquer dans un premier temps et obéir dans un deuxième. Ce n'est pas la première fois dans l'Histoire qu'un chef surgit de rien. Ils n'ont pas été de loin les plus mauvais. Vous-même serez étonné dans quelque temps... Quelle est votre réponse?

– Je n'ai pas le choix.

– Je vous laisse celui du moyen de transport.

Avant de sortir il ajouta:

– Vous voudrez bien débarrasser vos quelques affaires personnelles, désormais ce bureau sera le mien.

## 29 Le capitaine Ossaka

Le mouvement des marchandises s'était considérablement ralenti en Aryan; ne restait plus qu'un petit cabotage avec les Etats du Nord d'Aran réduits eux-mêmes au plus grand dénuement. La flotte marchande d'Aryan était en grande partie désarmée. Les cargos attendaient au port un hypothétique chargement. Se rendant sur la côte Ouest, Iwo en visita de nombreux, tous désireux de remplir la caisse du bord, tous aptes à la mission mais Iwo cherchait plus: trouver un capitaine en qui il puisse avoir suffisamment confiance pour lui confier son plan secret. Pour cela il ne pouvait se fier qu'à son instinct. Il se décida sur une simple ressemblance, mais frappante.

Le jeune capitaine de ce cargo, un peu délabré d'apparence, mouillé dans le port d'Ossu (le grand port de la côte Ouest), était le sosie parfait de Miko, au point que la première question que posa Iwo fut de lui demander s'il n'avait pas un frère. L'homme en avait de nombreux, mais aucun n'était médecin et surtout pas militaire, gent envers laquelle il ne cacha pas sa profonde aversion. Le capitaine Ossaka était fort avenant: un visage jeune, ouvert, dans lequel pétillaient des yeux brillants d'intelligence. Sa tenue était aussi nette que la cabine dans laquelle il le fit entrer, contraste frappant avec l'aspect extérieur du bateau dont la coque se zébrait de coulées de rouille. Avant de l'inviter à s'asseoir, le capitaine jeta un rapide coup d'œil par un hublot:

– Est-ce que ce moine sur le quai est un de vos amis?

Sans se lever, Iwo répondit:

– Pas vraiment, non.

Le capitaine s'assit, sourire de circonstance aux lèvres. C'était saisissant de ressemblance. Le même sourire, un sourire de connivence qu'arborait Miko quand ils se comprenaient à demi-mot! Où était-il? Que faisait-il? Patiemment le capitaine attendait.

– Excusez-moi, dit Iwo.

– J'ai tout mon temps, répondit le capitaine.

Iwo lui fit part de la raison officielle de sa mission: se rendre en Acadie pour renouer des contacts, en vue de reprendre les échanges commerciaux.

– Dont nous avons fichtrement besoin, s'exclama son interlocuteur. Ce Yashima qui est arrivé au pouvoir, on ne sait pas comment, est en train de ruiner le pays avec ses idées du moyen-âge. Si Kuttio n'était pas aussi loin j'irais lui dire, car je le connais bien, enfin, je l'ai bien connu. Vous avez eu l'occasion de l'approcher?

– Je ne suis qu'un modeste employé du gouvernement, fit Iwo dont la méfiance commençait à s'éveiller.

Mais celui-ci poursuivait:

– Ce n'est pas que le précédent fût mieux. Cet Iwo Jima là était un fieffé coquin. Vous étiez trop jeune à l'époque, mais ce n'étaient que combines et trafics en tout genre. Mon bateau et moi en aurions à raconter! Oh, je n'ai pas à me plaindre. J'en ai bien profité, ce qui me permet de pouvoir attendre aujourd'hui. N'empêche que parfois j'en étais un peu écœuré... Je ne sais pas d'ailleurs pourquoi je vous raconte tout cela.

Iwo était en train de se poser la même question. N'était-ce pas un piège qu'on lui tendait? Un moine ne serait-il pas passé avant lui? Il décida d'attendre un peu avant de s'aventurer plus loin.

– Celui qui battait tous les records, poursuivait le capitaine, était un certain Azumi Tekone. Ministre de l'Industrie qu'il était! A une époque j'allais tous les deux mois à Ville Neuve, en Acadie. Au retour, on s'arrêtait en pleine mer, à deux jours de navigation d'ici. Des petits bateaux nous attendaient, sur lesquels on débarquait des alcools, de la lingerie féminine, toutes sortes de choses introuvables en Aryan. Tout cela, au nez et à la barbe de la Douane dont les grands patrons devaient être de mèche, forcément ... Le dernier grand coup que j'ai fait pour lui, fut d'aller prendre livraison d'une cargaison un peu spéciale dans le Sud de l'Acadie: une dizaine de femmes, toutes plus mignonnes les unes que les autres –pour ceux qui aiment les acadiennes, bien sûr: ce qui est mon cas. Il s'agissait de les transporter en grand secret vers les camps du Pundjab. Il paraît que c'était le cadeau d'un général acadien à un homologue aryan! Ils se préparaient à se foutre sur la gueule et se faisaient des cadeaux!

Iwo se rappela l'hypothèse émise par Miko!

– Il ne s'est rien passé pendant ce voyage?

– Si, j'ai perdu trois marins, d'une maladie bizarre. Ils étaient chargés de garder les mignonnes.

Il se leva, regarda par le hublot et se rassit.

– Toujours là cette face de rat... Je ne sais pas si je dois vous le dire... Ce matin j'ai reçu la visite d'un de ces hommes en robe souris. Il m'a annoncé votre venue et m'a demandé de lui rapporter fidèlement notre conversation. Vous prétendez toujours que votre mission est officielle? Je n'en ai rien à foutre, mais j'aime mieux savoir.

A ce moment là Iwo crut que son plan allait échouer. Il était étroitement surveillé. Trop engagé envers Ossaka, pouvait-il désormais contacter un autre capitaine? Toutes ces paroles n'étaient-elles pas prononcées pour endormir sa confiance? Pourquoi alors lui avoir révélé l'intervention de ce moine? Son intuition qui jusqu'alors ne l'avait jamais trahi lui susurrait que l'homme ne trichait pas. Il se décida d'un coup:

– Je ne vous ai pas tout dit.

– Je le pensais. Je cause, mais je sais également observer. Quelque chose me disait dans votre attitude que tout n'était pas clair... Je vous écoute.

Iwo lui dévoila son plan sans rien lui cacher à l'exception de son nom. Le capitaine l'écouta avec une grande attention, discuta de quelques points pour lesquels il fit des suggestions puis finit par dire:

– Je pense que c’est faisable. Je vous aurais bien emmené directement à Ville Neuve. J’ai de bonnes amies là-bas.

Il se renversa sur le dossier de sa chaise pour réfléchir encore un peu, puis répéta:

– Ouais, c’est faisable... mais vous ne m’avez toujours pas dit votre nom.

Iwo hésita. Il l’apprendrait de toute façon. Ce moine le lui avait peut-être déjà révélé?

– Jima.

– Comme notre ancien premier Ministre?

– Je suis son fils.

– Je le savais. Je ne vous ai pas caché que je n’aimais pas votre père; mais on ne peut tenir les enfants responsables de leurs parents. Le mien faisait partie de l’*okkura* (mafia aryane). Je l’ai peut-être vu une dizaine de fois dans ma vie, ma mère guère plus et à chaque fois pour se faire engrosser. Nous n’avons par contre jamais manqué de rien. Je ne sais plus où il est maintenant: mort sans doute. Si ça se trouve il connaissait votre père... entre bandits!

Ce disant il regarda Iwo d’un drôle d’air, comme pour le tester. Calmement celui-ci rétorqua:

– Je ne pense pas que mon père fût un bandit. Il croyait sincèrement en ce qu’il faisait.

– Mon père aussi.

Il se leva, un sourire énigmatique aux lèvres. Iwo eut soudain peur de nouveau. Il lui restait cependant une dernière question à poser:

– Etes-vous sûr de votre équipage?

– C’est mon problème... Si cela peut vous rassurer, je dirais simplement qu’ils me connaissent et savent de quoi je suis capable.

La froide détermination qui succéda presque instantanément au sourire était suffisamment explicite. Iwo se leva également et prit la main que lui tendait le capitaine Ossaka.

### 30 Remise en ordre

Le secrétariat de la Présidence fit attendre le général Lemai. Le cérémonial avec lequel on l’introduisit dans l’immense bureau ovale que Gérard n’aimait guère pour le travail quotidien l’étonna. Une femme sans âge, revêtue d’un uniforme qui la raidissait vint le chercher avec beaucoup de componction. Elle se fit ouvrir la porte par une autre femme beaucoup plus jeune qui, entrant dans la grande pièce, annonça à la façon des hérauts de l’ancien temps: “le général Alain Lemai, ministre de la Guerre”. Suzanne trônait littéralement derrière un grand meuble dont chacun des bouts était occupé par un jeune homme. Ils semblaient frères tellement le moule dont ils sortaient les avaient marqués. Le général y reconnut sans difficultés le sceau de l’Ecole d’Administration. Les deux jeunes hommes le regardaient avancer comme s’il s’agissait d’un dinosaure; la Présidente comme dans un brouillard car toujours sans lunettes. Elle s’adressa à lui d’une voix étudiée et qui sonnait faux:

– Monsieur le Ministre, vous avez demandé à me voir. Malgré un emploi du temps chargé, je n’ai pas hésité à en distraire une partie pour vous, car je suppose que cela doit être important.

– C’est important, mais également très secret... pour ne pas dire intime!

– Je n’ai pas de secret pour mes deux collaborateurs.

Ils approuvèrent du chef, avec un bel ensemble empreint de gravité.

– C’est à dire que cela toucherait un peu à la vie privée, précisa Lemai.

– Un Président n’a pas de vie privée. Tous ses instants appartiennent à la Nation, au peuple qui lui a délégué sa souveraineté, pontifia le collaborateur bras gauche, cependant que le bras droit approuvait chaque terme qu’il aurait pu prononcer lui-même tellement ils étaient interchangeables.

Ce numéro eût été comique en d’autres circonstances. La moutarde commençait plutôt à monter au nez du général.

– Ecoutez mes petits mignons, je désire causer seul à seul avec la Présidente, alors je vous demande de vous retirer gentiment sinon...

Le geste qui accompagna le mot fut un peu plus significatif. Le conseiller de gauche se leva le premier, tout son corps exprimant une dignité outragée. Le droit suivit, beaucoup moins bon dans l'expression corporelle. Cependant que la Présidente s'écriait:

- Mais général, que faites-vous?
- Le ménage, présidente, le ménage.
- Cela ne se passera pas comme cela, lança le collaborateur de droite avant de franchir la porte.
- Fermez la porte, cria Lemai.

Puis, se retournant vers la Présidente il lui demanda:

- Qui sont ces zigotos?
- Ils sont très bien, très intelligents, ils connaissent un tas de choses.
- Ils sont surtout très cons et très prétentieux. Qui vous les a refilés?
- Ils m'ont été chaudement recommandés par Luther.
- C'est ce à quoi j'avais pensé.
- Si nous allions au petit salon? Nous y serions mieux pour parler.

La décoration avait été refaite. Lemai qui d'ordinaire ne s'intéressait pas à ces choses-là se surprit à faire un petit mouvement de tête approbatif:

- Votre décorateur a vraiment des idées.
- Ce sont les miennes.
- Félicitations.

Le compliment fit grand plaisir à Suzanne. Il ne s'y attarda pas.

- La dissension qui se fait jour actuellement au gouvernement n'est pas saine.
- C'est que Hélène n'est pas commode!
- Si le premier ministre ne vous convient pas: changez en. Hélène ne vous fera aucune difficulté pour démissionner, suggéra-t-il machiavéliquement.

- J'y ai songé.
- Et vous avez quelqu'un en vue pour la remplacer?

Le mutisme qu'elle opposa valait réponse. Lemai explosa littéralement. Il ne mâcha pas ses mots:

- Si c'est ce Luther, je vous préviens que vous allez avoir une guerre sur les bras, et pas une petite. Faites-moi confiance: je m'y entends.
- C'est un homme remarquable.
- Un intrigant. Vous allez me faire le plaisir de le remettre à sa place, sinon je m'en charge.
- Vous oubliez à qui vous parlez!
- Mot pour mot ce que Gérard m'a dit un jour.
- Il ne vous aimait guère.
- Il a dû également vous dire qu'à l'occasion, je pouvais être féroce.
- Vous ne me faites pas peur.
- Vous n'ignorez pas que je suis en mesure de faire certaines révélations au pays... les circonstances de la mort de Gérard par exemple!
- Vous êtes horrible.
- Je vous avais prévenue.
- Je vous déteste.

Il la fixait. Le visage de Suzanne s'était affaissé. La panique l'avait manifestement envahie. Elle n'était pas faite pour ces luttes implacables qui sévissaient autour du pouvoir.

- Que dois-je faire? finit-elle par pleurnicher. Vous voulez que je démissionne?
- Que non pas! Vous faites une très bonne Présidente. Populaire. Le peuple a confiance en vous. Vous êtes simplement mal entourée, mal conseillée. Vous allez convoquer un conseil des ministres extraordinaire. Vous y exprimerez votre confiance totale envers le Premier Ministre, ainsi que la suppression du ministère des Eaux et Forêts dont les services me seront rattachés. Vous en profiterez également pour renvoyer vos deux chérubins à leurs études. Ils ont encore besoin d'apprendre et ne sauront jamais quel péril je leur ai évité.

Il se demanda si elle avait compris l'allusion, au vu de son absence de réaction.

- Etes-vous d'accord?
  - Puis-je faire autrement?
  - Alors exécution. Je fais procéder à la convocation du conseil.
- Lorsqu'il fut levé de nouveau, elle osa enfin le regarder:
- Vous auriez fait ce dont vous m'avez menacé?
  - Je fais toujours ce que je dis: c'est la seule façon d'être crédible.
  - Vous êtes... le démon.
  - C'est trop d'honneur que vous me faites.

Le sourire qu'il arbora en prenant le chemin de la sortie, n'était pas loin de rappeler ce mythique personnage.

## 31 Hélène

Après ce conseil des ministres mémorable où, par mari interposé, Hélène Lemai avait vu la fin de la contestation de son pouvoir, on aurait pu penser, qu'un grave souci lui étant enlevé, elle recouvrerait sa magnifique sérénité. Il n'en fut hélas rien.

Alain ne la reconnaissait plus. Tout au long de sa carrière il avait eu, comme tous, des préoccupations, parfois même des ennuis sérieux, mais, le calme imperturbable qu'en toutes circonstances Hélène affichait lui ré insufflait confiance. Elle était son roc.

Hélène avait dix-huit ans lorsqu'il fit sa connaissance, au cours de la journée "portes ouvertes" organisée pour la cérémonie de la remise de l'épée, sanctionnant la fin des études à l'Ecole Interarmes de Coëtlogon. On se trouvait dans le creux entre deux vagues qui, périodiquement, au cours de l'Histoire, lançaient des Acadiens contre d'autres Acadiens ne parlant pas la même langue ou ne pratiquant pas la même religion. La considération portée à ceux qui choisissaient le métier des armes suivait ces sinuosités: maximum au sommet de la vague, elle devenait quasiment nulle dans la pente descendante. Bien que le creux actuel se fût un peu plus étendu que la moyenne, les souvenirs de la dernière guerre s'estompaient. On commençait à oser parler de la suivante. Il ne devenait plus honteux de s'y préparer. Les jeunes hommes redécouvraient les gloires de la carrière militaire, cependant que les jeunes filles regardaient ces futurs héros en habits chamarrés, avec des yeux qui ne pouvaient les laisser indifférents. Bien sanglé dans un uniforme à la coupe avantageuse, le jeune officier Alain Lemai promenait un regard blasé sur ces biches que la bourgeoisie Vallone lâchait une fois par an dans le grand parc aux arbres plusieurs fois centenaires de l'Ecole. Non pas qu'il fût indifférent à la gent féminine, mais en présence d'un tel bouquet, le choix était malaisé. La plupart des demoiselles se contentaient d'arpenter les allées deux par deux –comme pour se donner du courage–, en jacassant et en essayant de faire honneur à leurs superbes toilettes, cependant que de l'autre côté de l'allée, les 'cadets' défilaient comme à la parade. Ces marches, effectuées sous un rude soleil de fin d'été, finissaient par donner soif et aboutissaient près de tables posées sur des tréteaux, afin de se rafraîchir. Mais on ne s'y rencontrait pas pour autant, la mixité n'étant pas de règle. Les serveuses n'étaient pas des professionnelles, mais des jeunes aspirantes au bonheur conjugal militaire. Le volontariat était la règle mais, comme par hasard, pour ces tâches considérées comme peu nobles, n'étaient volontaires que celles dont les parents n'occupaient pas le sommet de l'échelle sociale. Elles n'en étaient pas moins jolies. Les aborder était plus facile. On les enviait.

L'une d'entre elles voyait sa moitié de table envahie de jeunes soiffards, au grand dam de sa voisine, laquelle s'efforçait en vain de vanter ses produits –les mêmes qu'à côté. Intrigué par cet attroupement, le jeune Lemai s'en approcha. Il dut jouer des coudes pour parvenir au premier rang, mais il savait déjà le faire. La jeune personne qui s'offrit à ses regards, n'avait, au premier abord, rien qui pût justifier un tel enthousiasme. Ni riche –sinon elle ne serait pas là!–, ni particulièrement belle non plus! Chevelure châtain, yeux bruns, visage régulier. Déçu par le comportement grégaire de ses co-promus, il s'apprêtait à refranchir l'attroupement quand la jeune fille s'adressa à lui d'une façon non conventionnelle:

- Et vous jeune homme, vous ne voulez rien prendre?

La voix le surprit: elle était chaude, enjouée.

– Qu'est ce que vous me proposez?

Jamais messages d'attirance n'avait vogué sur des mots si plats. Elle venait de lui dire: "tu me plais toi, grand dadais avec tes faux airs!" Il lui avait répondu: "toi aussi et je ne sais pas pourquoi!" Un peu plus tard dans la soirée, il se trouva seul en face d'elle, autour d'une table ronde de bistrot, après avoir passé une grande partie de l'après-midi au premier rang de ses soupirants. La raison lui en était finalement apparue: le charme, tout simplement du charme, un charme fou qui transforme une personne en tout point ordinaire en une sorte de fée. Autour de ce guéridon, il vérifia que celui-ci continuait à opérer et qu'il n'était pas dû à la tromperie des sens que peut entraîner l'instinct de compétition. Ils promirent de se revoir et tinrent promesse. La présentation aux parents fut facilitée du côté du jeune homme. Il était orphelin. Ceux de la jeune fille –des petits marchands de chaussure qui s'essoufflaient un peu à vivre sur un grand pied– estimèrent que le jeune officier n'avait pas grand avenir, du fait du manque de passé de sa famille. Lorsque leur fille osa les contredire en prétendant au contraire qu'il irait loin, la cassure fut irrémédiable et permit au père de supprimer une dot qu'il n'aurait volontiers accordée qu'à un futur gendre qui n'en aurait eu nul besoin. Hélène fit preuve de caractère en s'opposant à ses parents et en passant outre à leur consentement. Dans la foulée, l'Eglise se permit de faire des difficultés: on se passa également d'elle. De tous côtés leur fut prédit un avenir sombre: on sait ce qu'il en advint.

Si le couple connut la célébrité, il manqua d'héritiers pour la partager. Ce fut le seul sujet tabou de leur longue vie commune. Alain ne sut jamais comment sa femme ressentit ce qui était considéré, à l'époque, comme une infirmité, si ce n'est une malédiction. Ils remplirent leurs vies autrement.

Longtemps, elle n'exerça pas de métier, se contentant de se consacrer à l'étude de tout ce qui la passionnait. Large était l'éventail. Il connaissait ses possibilités, sa grande adaptabilité, c'est pourquoi la proposition faite au Président Renom de la prendre comme ministre n'était pas une boutade. C'est également pourquoi il n'eut aucune hésitation en l'installant sur le fauteuil de Premier Ministre. Ce qu'il n'avait pas prévu, par contre, c'est qu'elle se donnerait tellement à fond à son travail, en oubliant tout le reste.

Il arrivait de plus en plus à Hélène de rester au bureau tard dans la soirée. Elle se faisait apporter un repas de l'extérieur et terminait la nuit dans une petite pièce attenante, sommairement aménagée en chambre. Leur appartement n'était pourtant guère loin, à quelques minutes de marche. Si, dans les premiers temps, elle prenait toujours soin de prévenir son mari, elle l'omettait de plus en plus. Une ou deux fois il prit l'initiative de l'appeler puis, se souvenant de sa réaction quand il était dans la position inverse, il cessa de le faire. A force d'attendre Madame, la cuisinière menaçait de rendre son tablier. Elle avait accepté cependant de rester au service de Monsieur, en l'agrémentant de ce commentaire: "Madame va bien finir par se tuer au travail!"

## **32 Une nuit inoubliable**

Au retour de la côte Ouest, Iwo prit un train censé l'amener de jour à Kuttio. Il en descendit au premier arrêt. Puis attendit le suivant, lequel le déposa à la gare centrale de Kuttio, un peu avant minuit. Les wagons passagers étaient quasiment vides. Les provinciaux n'avaient plus aucune raison de venir dans la capitale où les magasins étaient vides de marchandises, ainsi que d'employés chassés par l'exode campagnard. La maison familiale n'était pas loin de la gare. Pas une voiture ne circulait. L'essence était réservée aux voitures officielles. Celles-ci ne circulaient guère la nuit. Seuls quelques vélos rasaient les murs, sans lumières. Quelques moines marchaient également deux par deux. Personne ne fit attention à lui. Une heure lui suffit pour rejoindre la maison qu'il approcha le cœur battant. Pas question d'entrer par le grand portail. Ikedo avait peut-être posté des gardes à l'intérieur! Par chance la petite porte du jardin, qu'il connaissait si bien, était entrouverte. Des pierres, des planches, des outils, des sacs étaient entreposés juste à l'entrée. Des bâches recouvraient des constructions inachevées, accolées au bâtiment principal, sans aucun souci architectural. Ils

allaient saccager la maison de son enfance! Seul le jardin semblait à l'abri de ce massacre. Les arbres paraissaient intacts. Labourés, les ex-parterres de fleurs attendaient d'autres semences. Il imagina le déchirement qu'avait dû éprouver sa mère. Pas de gardes en apparence, à moins qu'ils ne se soient endormis à l'intérieur. Son idée première fut d'aller réveiller Mitsuei pour qu'elle prévienne Izu –un fils n'entrait pas à l'improviste dans la pièce où reposait sa mère!– mais ses pas le conduisirent vers la chambre où Annah dormait habituellement. Il ouvrit la porte avec précautions. Son cœur battait de plus en plus fort. Annah reposait dans un lit aux boiseries sculptées, dont son père lui avait fait cadeau pour ses dix ans. Un meuble ancien ayant appartenu à une des concubines de l'Empereur!

Elle était couchée sur le côté. L'épaule droite, entièrement dénudée, sortait de l'abri d'une couette en balles de coton brut recouvertes d'un tissu amovible qui servait de couchage à la haute classe. En quelque circonstance que ce fût Annah dormait nue, ce qui avait profondément choqué Mitsuei au début, un peu moins depuis son retour d'Oha. Le choc que ressentit Iwo fut d'une toute autre nature. Il approcha encore un peu plus près, les mains et le corps tremblant, la gorge serrée. C'était la première fois qu'il se trouvait ainsi, seul, dans la chambre d'Annah et il savait, ô combien, que cela ne se faisait pas! Pourquoi soudain se permettait-il de transgresser le tabou? Serait-ce que dans son esprit il avait déjà quitté son pays? Toujours est-il qu'il se trouvait, au milieu de la nuit, si près de la peau nue de celle qu'il aimait, et qu'il mourait d'envie d'y poser ses lèvres, de l'effleurer de ses doigts. Soudain elle se tourna et se mit sur le dos. Dans le mouvement la couverture glissa un peu plus, découvrant cette fois presque entièrement le sein droit. Ce n'était pas la première fois qu'il la voyait nue et se rappelait fort bien cette scène de la petite rivière à Tusumo. Elle venait hanter si souvent ses nuits sans sommeil! Sa nudité lui était à présent offerte, sans aucune restriction. Il pouvait la contempler sans fin, sans se soucier de son regard. Elle était entièrement sienne. Si le grain de la peau d'Annah ne l'avait pas autant fasciné, il aurait peut-être remarqué un regard qui filtrait à travers des cils légèrement entrouverts, de même qu'une amorce de sourire sur les lèvres. Iwo écarquillait les yeux, pétrifié, la gorge sèche. Le bras droit d'Annah, comme une liane qui se déplie, se dégagea lentement de la couverture; la main monta vers le visage d'Iwo. C'est alors qu'il porta son regard vers le visage de la jeune fille: elle souriait, les yeux grand ouverts. Il prit les doigts offerts et les pressa contre ses lèvres. Elle chuchota: "Viens". Il se sentit alors attiré par la main qu'il tenait encore pressée contre son visage et il vint s'allonger contre elle. Son corps était brûlant, le tumulte bourdonnait dans sa tête. Les pensées s'entrechoquaient. Des idées malsaines se formaient. Ce fut Annah qui prit l'initiative de le déshabiller en commençant par ce blouson en cuir épais qu'il affectionnait tout particulièrement. Elle continua par la chemise à col droit dont elle eut du mal à défaire les deux boutons supérieurs. Hypnotisé, Iwo se laissait faire. Puis soudain, comme si plusieurs barrières du tabou venaient de s'effondrer, il se leva d'un coup, ôta le reste de ses vêtements en un tournemain et se glissa, nu, dans le nid. Le corps d'Annah était chaud, le sien brûlant. Il rejeta la couverture et osa, enfin, tout ce, qu'avec une grande culpabilité, il avait imaginé dans ses rêves. Sous ses doigts, la peau d'Annah se révélait douce, soyeuse. Comme un aveugle, il prit, petit à petit, la mesure de tout le corps de la jeune fille. Celle-ci ne restait pas inactive non plus et il se surprit également à gémir. Lorsqu'il la pénétra ce fut à sa demande expresse. La dernière des barrières était solide. Elle le reçut les yeux fermés, son visage prenant alors une coloration et une beauté extraordinaire.

Comme tous les amants, ils auraient désiré éterniser ce moment mais le Temps n'a pas de cœur et suit inexorablement son cours. Les premières lueurs du jour ramenèrent un peu de terre dans les pensées d'Iwo.

– A quelle heure viennent les ouvriers?

C'étaient ses premières paroles depuis qu'il était entré dans la chambre. Un peu plus de romantisme aurait mieux convenu à Annah! Elle fit la moue mais l'esprit d'Iwo l'avait déjà quittée. Se soulevant sur un coude, elle répondit:

– Ils ne vont pas tarder.

Iwo se leva d'un bond:



– Il faut que je voie ma mère tout de suite, peux-tu aller la réveiller? Je t'en prie Annah, c'est très important.

Il était déjà habillé.

Peu après, ils se retrouvèrent tous dans le petit salon, pas encore touché par les travaux. Grave, tendu, Iwo dévoila son plan.

Izu n'eut guère le temps de le questionner sur cette irruption brutale à l'aurore. Elle eut cependant celui de noter une anormale brillance dans le regard d'Annah et la luminosité de son visage inhabituelle à cette heure matinale. Mitsuei ne retint qu'une chose: elle allait se rapprocher d'Oha.

Lorsque Iwo franchit la petite porte, le soleil se levait. Peu après il croisa des ouvriers en vélo qui semblaient se diriger vers la maison: c'était de justesse. Le danger écarté, la nuit lui revint en mémoire. Il ressentait encore le contact d'Annah contre ses cuisses, sur son ventre, dans le creux de ses bras, des lèvres d'Annah sur son cou. Un peu de culpabilité se glissa dans ces évocations.

Lorsque après avoir fait semblant de descendre du train en provenance d'Ossu il se présenta à la sortie de la gare, il eut la surprise de voir une voiture officielle du ministère des Forces Armées qui l'attendait. Le chauffeur lui en donna l'explication. Depuis la veille il était chargé d'attendre à tous les trains:

– Le seul où je ne suis pas venu est celui de minuit. Au garage ils n'ont pas voulu me donner de voiture. Vous ne le direz pas au chef, hein?

Iwo l'assura de sa discrétion en se félicitant de sa chance inespérée, ce qui lui sembla de bon augure.

Ikedo, le grand stratège des moines fous, avait quitté la robe pour un uniforme de général. Le moins qu'on puisse dire, est que cela ne l'arrangeait pas. Même un tailleur de génie n'aurait pu effacer les plis et les béances que l'adiposité anarchique du corps d'Ikedo entraînait sur un tissu conçu pour coller à la peau.

– Qu'en pensez-vous? fut la première question qu'il posa à Iwo.

– Superbe.

– Oui, je me suis rendu compte qu'on est mieux accepté dans un milieu lorsqu'on en épouse les usages. Avez-vous fait bon voyage? Nous vous attendions hier, un petit contre temps sans doute?

– En effet, m'étant aperçu que j'avais oublié un détail important, je suis descendu du train et en ai pris un autre pour Ossu.

Derrière ses lunettes, le regard d'Ikedo se fit inquisiteur, mais celui d'Iwo resta d'une clarté limpide. Puis il lui exposa son plan –l'officiel– qui lui sembla correct.

– Nous avons de bons renseignements sur ce capitaine Ossaka que vous avez choisi.

– Comment le savez-vous? ne put s'empêcher de s'exclamer Iwo.

Ikedo prit un air inspiré pour répondre:

– Dieu sait tout et nous sommes ses confidents sur terre.

La peur que tout ce flot de paroles exprimées par le capitaine ne fût qu'un leurre pour mieux l'endormir, envahit de nouveau Iwo.

– J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, continua le général-moine, votre voyage va en être facilité. J'ai reçu une proposition, je ne vous dis pas par quel canal, d'une importante usine d'armement située en Autriche... ces Acadiens sont insensés!

– Nous ne sommes plus en guerre.

– Nous ne l'avons jamais été mais ils n'en restent pas moins nos ennemis. Leur Dieu est un usurpateur.

– Il ne fait plus tellement recette en Acadie.

– Raison de plus pour l'éliminer... Dès votre retour, préparez-vous à partir pour Oha, la situation m'inquiète un peu là-bas.

Cependant que le pays était en train de se vider de sa substance, le gouvernement, après quelques décisions inspirées par l'amateurisme le plus chimérique, ré enfourchait la même monture que les pouvoirs successifs depuis des siècles!

### 34 Létitia

Le voyage à Dolf changea bien des choses. Le soir même du fameux conseil qui avait remis en selle le Premier Ministre, assis dans son fauteuil favori, un verre de bière à la main, se remémorant toutes les péripéties de la journée, Alain en arriva à se demander s'il avait rendu service à Hélène. La logique de la préoccupation concernant sa santé aurait dû le conduire à la laisser démissionner. L'aurait-il suivie dans sa retraite? Sans doute mais il n'en était pas tout à fait sûr. Une seule personne pouvait l'aider dans cette introspection. Il étendit le bras, se saisit du combiné téléphonique qu'il posa sur ses genoux, puis composa un numéro qu'il n'avait encore jamais fait et dont il ne s'étonna même pas de l'avoir si présent en mémoire.

– Qui est à l'appareil? fit une voix jeune.

– Alain.

– Quel Alain?

Il décida de noyer sous l'humour le trouble occasionné par cette question.

– Alain Barrège, vous savez? L'acteur de cinéma qui monte. Vous m'avez déjà oublié?

– Non, non, pas du tout, bien au contraire. Comment allez-vous?

– Parfait. J'irais encore mieux si vous acceptiez de dîner avec moi ce soir.

– Eh bien...

– Vous avez trente secondes pour répondre. J'ai retenu une table au Meno's.

– Un dîner au Meno's ne se refuse pas.

– Je passe vous prendre dans ... disons vingt minutes?

– Dix suffiront.

Il regarda sa montre. Il se sentait tout rajeuni par ce petit jeu téléphonique. Puis il composa le numéro du Meno's où il n'obtint une table qu'en faisant état de sa position.

Il ressortit un costume qu'il n'avait pas mis depuis au moins dix ans. Il lui allait toujours bien mais il ne se posa pas la question de savoir s'il était encore à la mode. La cuisinière à qui il accorda congé le trouva tout beau. En consultant le plan de la ville il s'aperçut que Létitia habitait tout près de chez lui, au douzième étage d'une tour récemment construite. Il s'y rendit à pied, le cœur battant comme un collégien, ce qu'il attribua à sa marche rapide. La porte de l'appartement s'ouvrit sur une Létitia radieuse dans une robe froufroulante.

– Je passais par là, je suis monté à tout hasard mais, vous vous apprêtiez à sortir à ce que je vois.

– Non, non, c'est ma tenue d'appartement. Mais entrez donc, ne restez pas sur le pas de la porte.

Lorsque celle-ci fut fermée, elle s'approcha de lui à le toucher. Son parfum l'envahit. Il la prit dans ses bras.

– Savez-vous que vous faites un fameux gamin! dit-elle au bout d'un moment.

– C'est vous qui avez commencé avec votre: "quel Alain?"

– Vous n'avez tout de même pas la prétention de croire que je suis là, pantelante auprès du téléphone, dans l'attente de votre appel. Quoique, ce soir c'était vrai: à part le 'pantelante', j'étais certaine que vous alliez m'appeler.

– Et pourquoi cela?

– Parce que vous n'avez pas osé me regarder pendant tout le conseil.

– Quelle experte en psychologie je tiens là dans mes bras! Avez-vous faim, ma jeune amie?

Le Meno's était plein à craquer quand ils y entrèrent vers les dix heures. Le directeur tint à leur offrir un apéritif dans un petit salon, en attendant que leur table se libère. Il fit remarquer au général qu'il avait dû mécontenter un bon client pour le contenter, lui.

– La vie n'est qu'une succession de choix, se borna à répondre Alain.

– Mais je connais Made., Madame! reprit le directeur dont la discrétion ne semblait pas être le fort.

– Vous ne me connaissez pas, coupa aussitôt Létitia. J'ai la malchance de lui ressembler, ce qui m'entraîne pas mal d'ennuis.

– J'aime beaucoup ses émissions à la Télé ainsi que ses articles. Elle a raison, avec cette saloperie de maladie, il vaut mieux dire la vérité.

– Cela n'a pas l'air de traumatiser votre clientèle, fit remarquer Lemai, en désignant la salle pleine et l'animation qui y régnait.

– Chercher à s'étourdir pour échapper à l'angoisse est une réaction fréquemment observée chez les humains, laissa tomber doctoralement Létitia.

– C'est tout à fait vrai, renchérit le directeur. Je lisais dans une revue d'histoire, pas plus tard que ce matin –c'est le seul moment où je puis lire– qu'il n'y avait jamais eu autant de fêtes à Ville Neuve que pendant la Grande Peste en 3800 et quelques.

– Quarante cinq, trois mille huit cent quarante cinq, précisa Létitia.

Le directeur la regarda, écarquillant les yeux d'une façon comique. Lorsqu'ils furent enfin seuls à table, Alain dit:

– Vous êtes une vraie vedette, ma chère.

– Je m'en passerais bien.

– Moi aussi, j'aime beaucoup ce que vous faites.

– Vous me l'avez déjà dit.

– Je radote quoi!

– Mais non et vous le savez bien.

Sur ce, elle lui prit la main, furtivement, car on les observait beaucoup. Peu après, un journaliste, accompagné d'un photographe, s'approcha de leur table. Il sortit un petit calepin.

– Puis-je me permettre Madame le Ministre?

– Ecoutez mon vieux, si dans les dix secondes vous n'avez pas vidé les lieux ainsi que votre petit copain, je vous jure que vous ne saurez plus où aller exercer vos talents, si toutefois ils existent.

– Mais Madame, la liberté de la Presse!

– Cinq secondes.

Il rentra son carnet:

– Allez viens Julio, on se tire.

Pas une seconde Létitia n'avait élevé la voix, mais le ton était incroyablement dur. Alain en ouvrait des yeux tout grand.

– Dites donc ma jeune amie, il ne fait pas bon vous frotter à rebrousse-poil.

– Dans le genre j'en connais un autre qui n'est pas mal non plus.

– Pour une longue carrière politique ce n'est pas la bonne manière.

– Je ne vise pas une carrière politique, je me contente de faire mon travail. N'est ce pas ce que vous avez fait vous-même?

– En quelque sorte oui.

– Peu d'hommes en ont été capables. Je crois que chez les femmes ce sera la majorité. Un bon exemple est Hélène, elle ne transige pas avec les principes.

Il lui en voulut de l'avoir évoquée. Pendant un moment, en effet, elle s'interposa entre eux. L'attente de la commande se prolongeait. Le maître d'hôtel semblait débordé. Soudain Létitia dit:

– Nous serions aussi bien chez moi, j'ai ce qu'il faut au frigo.

– J'allais vous le proposer.

Ce fut elle qui se chargea d'expliquer leur décision au directeur, lequel affichait un air désolé, en rappelant qu'il s'était mis en quatre.

– Vous ferez deux heureux, répondit-elle en désignant la rangée d'attente.

Et elle en profita pour lui demander si c'était lui qui avait envoyé le journaliste. Sa dénégation manqua de conviction.

Alain rentra fort tard ce soir là. Létitia s'était montrée comme il l'imaginait. Il s'était senti tout de suite à l'aise dans ce petit appartement, aussi bien que chez lui. "Faites comme chez vous", lui avait-elle d'ailleurs dit.

Ils ne s'étaient pas donnés de nouveaux rendez-vous. Elle pensait peut-être que cela allait de soi, à moins qu'elle ne désirât lui en laisser l'initiative, qu'il ne prit pas tout de suite.

Pendant quelques jours il ne fit rien non plus pour approcher Hélène. Celle-ci semblait avoir oublié le chemin de la maison. Pour obtenir un rendez-vous il lui fallut passer par la cerbère qui dirigeait le secrétariat de son épouse. La première parole qu'elle prononça quand il pénétra dans le bureau fut:

– Je n'ai que peu de temps à te consacrer.

– Tu le prendras, lui répondit-il.

– De quoi s'agit-il? fit-elle d'un ton las en se passant machinalement la main dans les cheveux.

Un tic qu'elle venait d'acquiescer.

– De ta santé.

– Tu te préoccupes de ma santé maintenant?

– Tu es injuste Hélène.

– Tu as raison, excuse-moi.

– Ce n'est pas la première fois que je vais te dire que tu en fais trop.

– Je te ferai la même réponse.

– Les cimetières sont pleins d'hommes qui se croyaient indispensables. Au proverbe il faudra y ajouter dorénavant: "et de femmes".

Elle ne répondit pas.

– Ne t'arrive t-il pas de temps à autre de penser à notre petite maison de montagne, à tes chiens, à tes travaux d'archéologie? dit-il d'une voix chargée de nostalgie.

– Si bien sûr, mais, comme toute pensée parasite, je la rejette... Tu es bien bon de me rappeler cela maintenant. Qui m'a mise où je suis? Qui m'a défendue alors que j'étais prête à démissionner?

– Je n'aurais peut-être pas dû!

– Tu y as fait preuve d'une efficacité redoutable en tout cas. Je me demande bien ce que tu as pu lui dire. Tu me le raconteras un autre jour. Quelle que soit ta motivation, je te remercie.

Cette restriction ne lui fit pas plaisir, pourtant il ne la releva pas. Il s'était posé la même question.

– On démissionne tous les deux et on se retire à la montagne. Qu'en dis-tu? Nous en avons fait assez, moi en tout cas.

– Pas moi, tu sais très bien que lorsque j'entreprends quelque chose je vais jusqu'au bout, sans même me poser la question de savoir si je vais réussir.

– Essaye tout au moins de n'y consacrer que tes journées. Retrouve le chemin de la maison.

Il aurait dû ajouter qu'il en allait de la survie de leur couple, mais il pensa que c'était implicite et qu'elle l'avait parfaitement compris!

– J'essayerai, finit-elle par dire, mais je ne te promets rien.

Elle vint un soir, celui du conseil des ministres. Non seulement elle se comporta en étrangère, mais elle ne cessa de revenir sur ce qui s'était passé au cours de cette réunion. Les soirs suivants elle se borna à téléphoner elle-même, puis à faire prévenir, ce qu'elle fit de moins en moins.

Le général Lemai reprit le chemin de l'appartement de Létitia. Elle ne lui posa aucune question, comme si elle avait deviné le combat qui s'était livré en lui. Ce soir là il ne revint pas chez lui, ce qui se répéta. Il ne leur fut désormais plus possible de cacher leur liaison. Le comportement d'Hélène ne se modifia pas. Il se reprocha cependant de ne pas lui avoir fait prendre conscience des dangers que courait leur couple, mais elle aurait pu le considérer comme du chantage, ce qui n'était pas leur genre, ni à l'un, ni à l'autre.

Alain et Létitia défrayèrent la chronique dans le microcosme gouvernemental. Une chronique souterraine. Ce n'était qu'allusions, sourires hypocrites, messes basses. Strassof qui avait déjà

montré sa réprobation pendant le voyage de Dolf arborait un petit air pincé qui amusa Alain au début. Mais un matin, cela finit par l'agacer et il lui lança tout à trac:

– Si vous avez quelque chose à me dire: c'est le moment.

Le gros Strassof se fit tout petit dans ses bottes:

– C'est à dire que non, non: rien.

Le capitaine Philippe fut beaucoup plus direct, ce que Lemai apprécia beaucoup, bien que cela représentât une menace potentielle:

– Je suis content pour vous, général. Sachez simplement que j'aurais voulu être à votre place.

– Je ne suis pas éternel. Encore quelques années et vous pourrez postuler pour ma succession. J'irai même jusqu'à vous recommander particulièrement, car je vous aime bien.

Confus, le jeune officier ne sut que répondre.

C'est dans un couloir que la Présidente manifesta sa réprobation, un couloir dont les murs devaient être truffés d'oreilles.

– Quel âge avez-vous général?

– Vous le savez aussi bien que moi, sinon mieux: un an de moins que vous. Pourquoi? Vous voulez me mettre à la retraite?

– Mais non, mais non. Simplement je trouve que depuis quelque temps vous rajeunissez à vue d'œil. (Il n'aurait pas pu en dire autant d'elle!) Rien de tel que la fréquentation de jeunes personnes pour...

– Ne vous fatiguez pas, j'ai compris. Je vous répondrai simplement: pourquoi ce qui était permis à un Président ne le serait-il pas à un simple ministre?

Cette allusion parut la toucher beaucoup. Elle bégaya:

– Mais vous m'aviez dit que...

– J'ai simplement refusé de vous répondre.

– C'est peut-être le moment de me le dire.

– Je ne le pense pas, coupa-t-il.

Décidément la pauvre présidente n'était pas de taille à lutter contre un tel bretteur.

Elle haussa les épaules et répéta:

– Je vous déteste.

– Moi je vous aime bien, répondit le général.

## 35 L'évasion

Iwo avait tout d'abord envisagé de faire voyager les trois femmes par train, déguisées en paysannes. Annah posait problème: elle ne passerait pas inaperçue. Une voiture était indispensable. Il se souvint du chauffeur qui avait longuement bavardé avec Mitsuei. Les sentiments qu'il avait affichés plaidaient en sa faveur. Contacté, celui-ci accepta aussitôt de lui procurer une voiture, qu'il conduirait lui-même, à condition qu'Iwo le fasse sortir du pays. Cela compliquait bougrement le plan, mais il n'était guère possible de faire autrement.

Iwo prit le train de jour, ostensiblement, guetté par un inévitable moine; un autre prendrait sans doute le relais à Ossu. La nuit suivante les trois femmes firent le voyage en voiture. Le chauffeur les déposa chez la mère du capitaine Ossaka puis jeta son véhicule dans un étang. Il revint rejoindre ses passagers à la maison natale du capitaine où ils passèrent la journée. Comme Iwo l'avait prévu, dans les premières heures de la matinée, le capitaine Ossaka reçut la visite de policiers en civil accompagnés d'un moine. Sans lui en donner la raison, ils effectuèrent une fouille en règle du bateau. La nuit suivante, les quatre fugitifs se rendirent au petit port de pêche, situé à quelques kilomètres au Sud d'Ossu. Un petit bateau qu'avait acheté Iwo s'y trouvait. Les passagers se serrèrent sous le pontage pendant la courte traversée. A peine rangés le long des flancs du cargo, une grue les hissa à bord. Immédiatement après, le cargo appareilla. Dès la sortie du port les passagers furent libérés de leur inconfortable cache. Le problème que posait à Iwo le cas du

chauffeur, qu'il n'envisageait en aucun cas d'emmener avec eux en Acadie, fut résolu par Ossaka qui offrit de le garder à bord comme marin.

Les côtes d'Aryan s'estompèrent à l'horizon. La mer était calme. La pression des dernières heures commençait à baisser quand l'opérateur radio intercepta un message enjoignant au navire, Oshi Maru, de rejoindre son port d'attache. Selon les consignes reçues, le marin se contenta de transmettre le message à son commandant sans en accuser réception. Ossaka en fit part à Iwo qui lui demanda ce qu'il comptait faire.

– J'ai l'habitude de toujours remplir scrupuleusement mes contrats, ce n'est pas maintenant que je vais y déroger.

– Ils vont vous rechercher.

– Avant qu'ils ne remettent en service leurs rafiots militaires, nous serons déjà en vue des côtes d'Acadie.

– Les avions, les hélicoptères!

– J'ai prévu cette éventualité. Ils vont nous chercher sur la route Nord, la route directe. J'ai pris un cap Sud-Ouest. L'Océan est grand et la bêtise des porteurs de sabre incommensurable.

Iwo ne se sentit en sécurité qu'au bout de quelques jours, lorsque l'Oshi Maru mit le cap sur l'Acadie. Il n'avait cessé jusqu'alors de scruter le ciel où il crut voir à plusieurs reprises des avions au loin à l'horizon.

La suite de l'opération se déroula comme prévu, sauf que le capitaine Ossaka insista pour les transférer à bord du petit bateau de pêche, le plus tard possible.

Lorsque l'Oshi Maru les salua de plusieurs coups de sirène avant de faire demi-tour cap au sud, le cœur d'Iwo se serra: cette fois il avait coupé le dernier lien avec Aryan. Que leur réservait l'avenir? Qu'en serait-il du capitaine? Plusieurs fois il lui avait demandé s'il ne risquait rien à son retour à Ossu? L'assurance d'Ossaka concernant son impunité ne parvint qu'à partiellement le rassurer. Izu semblait elle aussi avoir des difficultés pour couper avec son passé. Annah et Mitsuei, quant à elles, avaient leurs regards fixés sur les côtes d'Acadie qu'on apercevait à l'horizon, Mitsuei se projetant encore un peu plus loin.

Il leur suffit d'une journée de mer pour accoster dans le petit port de Libretta dans le sud de la Ligurie.